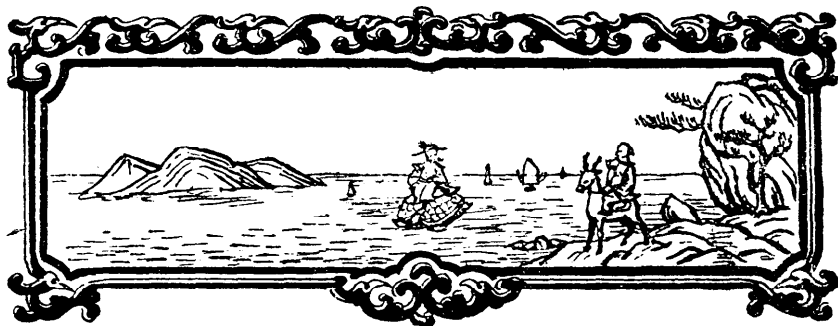


BULLETIN^{DES} AMIS



17^e Année N°2

Avril-Juin 1930



LA CHEFFERIE DU GÉNIE DE HUÉ A SES ORIGINES

Lettres du général Jullien.

(Annam, Tonkin, 1884-1886).

Les lettres du Général Jullien, que nous publions aujourd'hui, d'autres que nous donnerons plus tard, nous font voir qu'il existe, en France, des trésors. Ce sont les lettres qu'ont écrites à leurs parents, à leurs amis, les artisans de la conquête, les premiers Français qui sont venus en Cochinchine, au Tonkin, en Annam, et y ont fondé, y ont organisé, à tous les échelons de la hiérarchie, comme simples combattants, comme officiers, comme représentants de la France, les œuvres multiples que nous admirons aujourd'hui, et dont nous jouissons.

Ces trésors, tantôt on les conserve avec la même piété qu'on aurait pour des reliques, tantôt, au contraire, ils sont relégués au fond d'une malle, dans le coin poussiéreux d'une armoire. Bientôt, ils tomberont entre les mains d'un héritier ignorant ou sans soin, qui les vendra comme vieux papiers sans intérêt, ou les jettera au feu (1) (a). Comme il serait à souhaiter qu'un enquêteur discret recueille ce qui subsiste encore et le sauve de la ruine.

La correspondance que l'on va lire nous reporte à une époque où se formait le Hué européen que nous voyons aujourd'hui. Le Général Jullien, alors Lieutenant ou Capitaine, vint à Hué, une première fois, en 1884, puis, de nouveau, en 1885, comme chargé du Service du Génie, et lorsque fut créée la Chefferie du Génie de Hué, le 1^{er} Janvier 1886, il prit la direction de cette formation. C'est lui, on le verra, qui construisit les premiers bâtiments militaires de la Légation et de la Concession, qui organisa cette Concession et la mit en état de défense, qui, le premier, leva un plan détaillé de la Citadelle. Je ne mentionne que ce qui intéresse plus particulièrement les Amis du Vieux Hué, et laisse de côté le rôle que joua le Général au Tonkin, soit comme officier du Génie proprement dit, soit comme aérostier.

(a) Les notes sont renvoyées à la fin de la correspondance.

Quelques uns de nos lecteurs seront, peut-être, étonnés de voir qu'on a conservé, dans cette correspondance, des détails qui ne présentent qu'un intérêt personnel. Le Général nous avait manifesté, à plusieurs reprises, l'intention qu'il avait de supprimer tous ces passages. Nous avons insisté pour qu'il revint sur sa décision, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, parce que ces détails, tout intimes, accentuent l'impression de vie ardente, de jeunesse, de sincérité, qui se dégage de l'ensemble de la correspondance. Ensuite, et surtout, parce qu'ils nous montrent que le soldat de cette époque déjà lointaine, n'était pas le conquérant classique et stylisé qu'on nous dépeint parfois, mais que c'était un homme vibrant à tous les sentiments, portant dans son souvenir les affections les plus délicates. Le Général, à la réflexion, voulut bien se rendre à mes raisons et il ajoutait une pensée d'une grande justesse :

« Je vous avouerai qu'un des motifs qui me poussent le plus à accepter la publication intégrale, c'est que plusieurs lecteurs pourront en conclure que les campagnes coloniales forment les caractères et les trempent. M.Doumer, dont j'ai fait la connaissance à la fin de ma carrière active, alors que j'étais Directeur du Génie au Ministère de la Guerre, est venu me voir une ou deux fois à mon cabinet. Nous avons parlé du Tonkin, et nous avons été assez vite en confiance l'un et l'autre. Il était simplement Sénateur et venait de rédiger un projet sur l'organisation de l'armée future. Il me l'envoya, en me demandant de lui donner très franchement et très librement mon opinion. Je lus avec grand intérêt ce travail consciencieux et très bien fait, et en le lui retournant, je lui fis observer que je n'y voyais qu'une lacune, le compartimentage étanche de l'armée coloniale. A mon avis, lui disai-je, la formation des caractères, le goût des responsabilités, que tenaient en si haute estime les Galliéni et les Lyautey, mes maîtres, des maîtres dont je ne saurais proclamer trop haut les mérites, ne peut guère s'acquérir dans les garnisons de France, le train-train journalier si bien réglé de la vie de caserne. Il faut jeter les gens à l'eau pour leur apprendre à nager. Ouvrez les rangs de l'armée coloniale aux cadres de l'armée métropolitaine. Sans doute, il faut faire cela avec des ménagements, ajoutai-je, et tenir compte des situations, de l'avancement, etc.. ; mais ce n'est pas un problème insoluble. Je dois ajouter que mes arguments frappèrent M. Doumer, et il me dit qu'il en tiendrait grand compte. Donc, et en résumé, la lecture de ces lettres peut, peut-être, servir de leçon à quelques jeunes officiers, les faire penser. Donc, entendu, publions-les ».

Nous adressons à Monsieur le Général Jullien tous nos remerciements, pour la marque de confiance et d'estime qu'il a bien voulu donner aux Amis du Vieux Hué, en leur confiant le soin de publier sa correspondance de 1884-1886.

D'autant plus que ces lettres ne sont pas seulement un texte écrit, un simple document d'archives. Elles sont accompagnées de nombreuses photographies, de dessins, de cartes et de plans, tirés des vieux albums que le Général avait constitués, des dossiers qu'il avait établis et conservés. Toutes ces planches nous replacent, d'une façon plus sensible, dans l'époque où nous reportent les lettres, car elles nous font voir les sites, les monuments, les personnages que le Général voyait de ses yeux, et que, à l'heure actuelle, nous ne voyons plus, parce qu'ils ont disparu, ou que nous voyons différemment, parce qu'on les a transformés. Et c'est un attrait de plus que sauront apprécier les amis du passé.

LE RÉDACTEUR DU BULLETIN,

Toulon, le 9 Janvier 1884.

Bien Chers Parents,

Je vous adresse ces quelques lignes du cercle de Gustave (2) avec qui j'ai dîné ce soir. Un télégramme dont j'avais chargé pour vous un de mes camarades, a dû dès hier vous annoncer que je passais dans la nuit à Livron. J'ai devancé d'un jour ma Section (3). En prenant un train rapide, je devançais le matériel d'un jour, pour m'assurer que les moyens de le transborder à bord du *Poitou* existaient et étaient mis en œuvre. J'ai joliment bien fait, j'ai couru toute la journée de chez l'Amiral, Préfet maritime, chez le Général commandant la Subdivision de région ; j'étais accompagné par le Colonel directeur du Génie, qui, sur une lettre du Colonel directeur du dépôt des fortifications, s'était mis très gracieusement à ma disposition. Grâce à mon service spécial et à sa nouveauté, j'ai pu faire toutes ces visites en entière liberté d'esprit, je m'étonne même moi-même, quand j'y songe, de mon aplomb ce soir.

Enfin, je viens d'apprendre à 7 h. ½ du soir que toutes mes démarches ont abouti ; notre matériel, au lieu de venir jusqu'à Toulon, s'arrêtera à la Seyne, d'où il sera conduit par voie ferrée directement contre le paquebot qui doit nous emporter.

Ce paquebot est un transatlantique excellent ; je ne sais malheureusement pas encore où il fait escale, j'espère en tout cas que ce sera en premier lieu à Port-Saïd. Là, je mettrai une lettre à la poste

pour vous. Vous aurez donc dans 15 jours au plus de mes nouvelles tandis que je vais être obligé d'attendre les vôtres encore de longs jours, 45 jours au moins ; écrivez-moi naturellement dans 5 à 6 jours, puis de 8 en 8 jours, ces lettres me suivront, et à mon arrivée, me seront distribuées de huit en huit jours.

Voici l'adresse des parents du Capitaine Aron qui est bien plutôt pour moi un camarade qu'un supérieur : Monsieur Aron, Boulevard Voltaire, 31, Paris. Il est entendu entre nous deux que vous allez vous mettre en relations et que si par hasard l'une des deux familles ne recevait pas de nouvelles, ce serait perte de lettres, et qu'elles, n'auraient qu'à se concerter entre elles.

Je joins à ma lettre un mandat de 80 frs, le papa actuellement m'en doit 120, ce qui me fera un crédit de 200frs chez lui, j'en aurai grand besoin à mon retour. Du reste, je vais faire des économies et arrondirai cette petite somme.

Adieu, Chers Parents, je vous embrasse comme je vous aime, un nombre incalculable de fois. Ma prochaine lettre vous viendra de Port-Saïd. Encore une fois mille baisers de votre fils qui vous adore.

L.JULLIEN.

J'ai fait inscrire M. Passa et M. Enjalhert comme correspondants d'Alfred (4). Je n'ai pas eu le temps de les voir ni de leur écrire, il faudrait absolument que le papa leur écrive pour leur recommander Alfred et les prier de le faire sortir de temps en temps.

Il ferait bien aussi de prier M. Cardronnet de le faire sortir quelques fois. Annonce à M. Passa une lettre de moi venant de Port-Saïd, et excuse-moi de ne pas lui avoir fait de visite ni écrit, j'ai été si bousculé. Nous levons l'ancre jeudi 10 à 3 h.

Gustave vous envoie ses amitiés,

Voilà mon adresse : M. L. Jullien. Lieutenant d'Aérostiers. Corps expéditionnaire du Tonkin (Asie).

Vous avez franchise postale et moi aussi, à partir de demain.

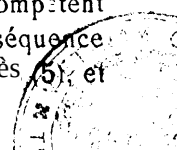
A bord du *St-Germain*, le 16 Janvier 1884.
à 100 km. des Côtes d'Egypte.

Chers Parents,

Vous êtes, probablement un peu étonnés de voir la suscription de ma lettre. Vous me croyez probablement embarqué sur le *Poitou*, comme je vous l'avais annoncé. Je n'ai pas eu le temps de vous écrire comment il se fait que je n'y suis pas. Comme je vous l'ai écrit de Toulon, j'étais parti par l'express quelques heures avant mon capitaine et la Section, de façon à arriver un jour avant et à pouvoir tout régler et organiser à l'avance, pour le transport de notre matériel, de la gare d'arrivée au bateau.

A la Seyne, j'appris de la bouche de mon capitaine que la C^{ie} P. L. M. avait laissé 4 de nos wagons à la gare de Lyon. Ce contre-temps était très fâcheux; néanmoins notre train fut dirigé sur le quai d'embarquement et le matériel embarqué. Nous nous aperçûmes pendant cette opération que parmi les colis manquants se trouvait notre ballon vernis, colis très délicat, car sous les faibles latitudes, par des températures élevées, le vernis peut fermenter et même mettre le feu au ballon. Il était donc nécessaire de faire placer ce colis non pas à fond de cale, mais dans un endroit où on puisse le visiter et l'arroser au besoin. Comme cela nous ennuyait beaucoup de nous séparer, nous laissâmes tout bonnement une instruction pour le Commandant du *St-Germain*, signalant la chose, en le priant de surveiller ou de faire surveiller ce colis. A 4 h., tout était prêt, le *Poitou* levait l'ancre, et nous filions vers la haute mer, après avoir reçu les adieux et souhaits le l'Amiral.

Nous n'avions encore pas fait beaucoup de chemin, quand nous aperçûmes une chaloupe à vapeur courant à grande vitesse vers nous et faisant signe de stopper. Elle portait un lieutenant de vaisseau, officier d'ordonnance de l'Amiral Préfet maritime, avec une dépêche m'enjoignant, s'il en était temps encore, de descendre et d'embarquer pour surveiller le fameux ballon. L'autorité maritime s'était sans doute émue des instructions laissées pour le Commandant du *St-German*, et elle tenait à ce qu'il y ait quelqu'un de compétent pour la surveillance de ce précieux ballon. Je fus en conséquence débarqué en moins de 5 minutes, emmenant mon fidèle Lalès (5), et me voilà à bord du *St-Germain*.



La chose ennuyeuse était cette séparation de mes hommes et du Capitaine Aron, car personnellement je suis mieux au point de vue du confortable et du bien-être, le *St-Germain* est très supérieur au *Poitou*. C'est un transatlantique très bien aménagé, plus vaste, d'une vitesse supérieure à celle du *Poitou*, que nous avons peut-être rattrapé malgré son jour d'avance, ou que nous rejoindrons bientôt pour le devancer. Nous avons levé l'ancre 24 h. après, juste.

Partis vers 4 h. du soir, nous passions le lendemain par un beau temps vers 8 h. du matin dans le détroit de Bonifacio. J'éprouvais déjà un certain malaise, mais peu de mal de mer. Sans être mauvaise, la mer de Sicile secouait toutefois un peu les novices. Le lendemain à midi, par un très beau temps cette fois, et par une mer très calme, nous franchissions le détroit de Messine. Nous avons pu voir admirablement Scylla, sur la côte italienne. Nous n'en sommes pas passés à plus de 2 km. à 3 km. Le rocher, surmonté de quelques vieilles ruines, autant qu'il nous a semblé, émergeait majestueusement de la mer. Quant à Charybde, point ! Tout le monde braquait sa lunette sur la côte de Sicile, nous cherchions tous Charybde, pas de Charybde. Nous regrettions de n'avoir pas Homère, est-ce juste en face ? En face il y a un promontoire bas, une pointe de plage au bout de laquelle se trouve une espèce de musoir, mais qui a l'air bâti par les hommes. N'était-ce pas aussi un rocher, Charybde ? Je relirai certainement plus tard l'Odyssée avec fruit.

Ce jour-là était un Dimanche, et nous vîmes sur la côte de Sicile, dans un petit village, les gens sortir et revenir de la messe. Plus loin, Messine, belle et grande ville, avec un certain nombre de bateaux à l'ancre dans son port. Puis, sur la côte italienne, Reggio, puis un sémaphore avec lequel nous avons une conversation animée, on lui dit que tout va bien à bord. Puis plus rien que le ciel et l'eau. Le vent fraichit, les vagues augmentent, le roulis se fait sentir, il devient même très incommodant. Impossible de dîner, le vent et la pluie font rage au dehors, c'est la tempête.

Le hideux mal de mer règne à bord, on va se coucher, essayer de dormir, ce qui est assez difficile. Tout roule dans ma cabine, pêle-mêle par terre, on fait des bonds prodigieux dans sa petite couchette de 0 m 50 de largeur. Le jour paraît enfin, mais on ne rencontre guère que des visages pâles, il m'est encore impossible de déjeuner. J'essaie cependant de dîner et je conserve même ce que je prends. Pendant la nuit la tempête redouble, éclairs, pluie, vent, tout s'en mêle, le paquebot craque, néanmoins je me comporte mieux que la

nuit précédente. Au jour, je me sens guéri, il fait encore mauvais, mais je me promène sur le pont. Neptune, tu m'as vaincu d'abord, mais j'ai repris le dessus. En effet, depuis hier matin, je suis guilleret, frais et dispos, mangeant comme quatre et dormant bien, me voilà acclimaté.

Je suis tout de même heureux d'avoir essuyé une tempête, pas très forte peut-être, mais enfin nous avons une idée de ce que c'est. La chose passée, on est heureux de l'avoir vue.

Jusqu'à aujourd'hui il a fait froid, nous n'aurons même certainement pas chaud à Port-Saïd, je suis sûr que vous avez plus chaud à Livron.

La terre des Pharaons va bientôt nous apparaître, après dîner, nous verrons même le phare de Damiette et nous entrerons dans la nuit dans la rade de Port-Saïd. Je vous décrirai toutes ces merveilles dans ma prochaine lettre, qui partira d'Aden, où nous nous arrêterons également. A Port-Saïd, nous resterons probablement 24 h. pour faire du charbon. Nous verrons ensuite le Canal de Suez, qu'on traverse en 2 jours (on n'y navigue pas la nuit), la Mer Rouge, le Mont Sinaï, que sais-je ! Il ne fait pas chaud, le mal de mer est vaincu, tout va bien.

Il y a, paraît-il, des courriers à peu près tous les 8 jours. Le courrier français fait le service tous les 15 jours, le courrier anglais également ; comme ils sont alternés, cela fait qu'on reçoit des nouvelles tous les 8 jours. Vous recevrez des miennes à peu près régulièrement, mais vos lettres me chercheront probablement longtemps là-bas. Ecrivez-moi tous les 8 jours (j'espère d'ailleurs que vous avez commencé) ; de cette façon, si quelques unes s'égarent, je ne serai pas trop longtemps sans nouvelles.

Notre paquebot est un des meilleurs marcheurs, il nous débarquera, dit-on, à Haï-Phong, j'y attendrai le *Poitou*. Je suis ici avec un bataillon d'Infanterie et une compagnie d'Artillerie ; parmi les artilleurs, un de mes conscrits de Fontainebleau.

Adieu, Chers Parents, je vous embrasse mille et mille fois.

Votre fils qui vous aime au-delà de toute expression.

L. JULLIEN.

Et Alfred, que devient-il ? sort-il quelquefois ? Je vais peut-être écrire à Monsieur Passa ; cependant, quand on écrit longtemps, le roulis fatigue un peu la tête. Peut-être attendrai-je Port-Saïd.

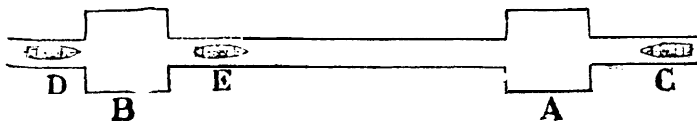
*
* *

A bord du *St-Germain*, 19 Janvier 1884.

Canal de Suez.

Chers Parents,

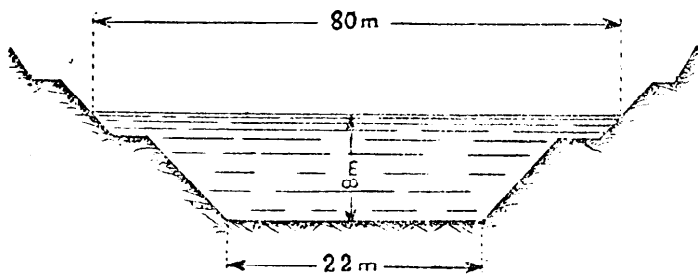
Nous voilà depuis deux jours dans le Canal de Suez, c'est aujourd'hui le troisième, mais quoique nous ne soyons qu'à mi-chemin, ce sera probablement le dernier. Nous allons en effet entrer dans les Lacs Amers et là, pouvoir accélérer un peu notre vitesse.



Cela vous étonnera peut-être un peu, mais quand vous saurez qu'on ne peut s'y croiser que dans des gares échelonnées le long du Canal, tout vous sera expliqué. En effet, nous sommes en C, par exemple, nous allons arriver à la gare A. Mais si en D, nous avons des paquebots arrivant en B plus vite que nous en A, ou, à plus forte raison, s'il y en a déjà en E sur la section A B, nous serons obligés d'attendre dans la gare A que les paquebots inscrits avant nous pour traverser la section A B, aient fait ce trajet ; la vitesse étant très faible (c'est probablement pour ne pas remuer trop l'eau et ne pas détériorer les berges), vous voyez qu'on peut être exposé à attendre longtemps. Cela nous est justement arrivé avant-hier, nous avons dû attendre le passage de 11 paquebots qui se suivaient, cela a pris 3 h. au moins. Il est juste de dire qu'on nous a permis de descendre à terre, j'ai foulé le sol égyptien antique, terre des plus anciennes civilisations. Presque tous avaient des fusils de chasse, nous avons couru après les sarcelles et les canards sauvages, mais en vain. Le docteur du bord cependant a réussi à abattre une bécassine. Quoiqu'il en soit, nous avons couru, nous nous étions dérouillé les jambes.

Je m'estimais heureux encore ce jour-là, de me trouver à bord du *St-Germain*, nous narguions nos camarades qui sont sur l'Annamite, avec qui nous faisons route depuis Port-Saïd, à l'ancre aussi dans cette même gare, et à qui il n'était pas permis de descendre. Comme sur le *Poitou*, ils sont par 3 dans leurs cabines, tandis qu'ici nous avons chacun la nôtre, un salon, une table, comme ils n'en ont pas. De plus, l'Association des Dames Françaises envoie à nos troupes du Tonkin plusieurs caisses de dons, le Comité de Nice les a fait embarquer sur le *St-Germain*, nous avons là une caisse de livres où chacun peut puiser et tromper, s'il en survient, les ennuis de la traversée.

Je viens d'être interrompu par les cris des chameaux, des chameaux ! Je vous ai quittés une minute pour monter sur le pont et voir ce dont il s'agissait. Une dizaine de chameaux avec leurs conducteurs étaient employés là, sur l'extrême bord du Canal, à charrier dans des caisses placées sur leur dos, le sable qui peu à peu descend, et qu'on reporte ensuite au loin à dos de chameau.



Dans ce canal qui n'a que 80 m. de large à la partie supérieure, 22 au fond, et 8 de profondeur, on a ainsi à chaque instant des choses à voir. Il y a presque constamment sur le bord des Arabes à qui nous jetons des sous, auxquels nos soldats jettent des morceaux de biscuit, et qui, pour attraper tout cela, courent sur la rive, avec force cris, force gestes. Hier, nous avons même vu, un peu avant notre arrivée dans le lac sur le bord duquel se trouve Ismaïlia, un chalet qui porte le nom de chalet de Lesseps - « Lessepre », comme prononcent les Arabes -, auprès du chalet, un curé français et un jeune homme français qui, après nous avoir salués, sont montés dans un landau et ont filé ensuite au grand trot sur Ismaïlia: un huit-ressorts dans le désert, quelle antithèse ! Derrière eux, essayant de trotter sur de tous petits ânes, 4 ou 5 Egyptiens, que nous avions vus depuis quelque temps sur le sommet des dunes. Ils se projetaient sur

le ciel vivement éclairé, car le soleil était juste derrière ces dunes, caché pour nous par conséquent, en sorte qu'on ne voyait que des silhouettes noires ; il était impossible, dans cette position, de voir la couleur de leurs vêtements, couleur voyante pourtant en général ; l'effet de ces immenses ombres chinoises était absolument à pouffer de rire, quand les ânes levaient la queue.

Port-Saïd, ville de je ne sais combien d'habitants, 10.000 probablement, en bois, très peu de constructions en pierres, n'est qu'un vaste bazar, les objets exposés aux yeux ne sont que de petits bibelots sans grande valeur, mais de couleurs voyantes, quelquefois heurtées. Les gens, sales en général, s'accrochent après l'étranger. Un petit Turc à la mine éveillée, qui baragouine le français tant bien que mal, se constitue notre cicerone et nous conduit d'abord à la poste, puis à travers la ville. Nous lui demandons où est la ville arabe, elle est un peu trop loin pour que nous puissions y aller. En passant sur la place de Lesseps, il nous montre un kiosque où on fait, dit-il, de la musique française. Que joue-t-on ? *Le voilà Nicolas, ah ! ah ! ah !* est sa réponse ; nous éclatons de rire. Chansonnette française, tu ne te doutes pas que tu fais le tour du monde.

J'achète un casque en moelle de sureau et un petit instrument bien cher aux médecins de Molière, mais que l'usage défend de nommer, indispensable, dit-on, dans les pays lointains. Sa forme n'est pas très merveilleuse (pardon pour ces détails), mais à Port-Saïd, il faut prendre ce qu'on trouve. Les marchands en général demandent le double de la valeur, le Grec qui me le vend est si rusé que je suis obligé d'en passer par où il veut.

Les Anglais ne sont pas très aimés, je crois ; on en voit peu d'ailleurs. Le soldat égyptien est bien habillé, bien bâti, a l'air solide, mais seulement en temps de paix, dit-on. Les bruits les plus étranges au sujet du Mahdi, courent parmi la population. Notre petit Turc nous assure, avec des yeux brillants de joie, que « tous les Arabes vont aller au Soudan et venir ensuite tous très nombreux pour tout chasser ». Après une promenade de 2 h. à terre, nous revenons à bord faire un excellent déjeuner. On mange en effet énormément ici, eh ! tiens, j'y pense, je vais vous envoyer le menu du déjeuner de ce matin, je ne le connais pas encore, mais je le prendrai tout à l'heure ; au moment où je vous écris, le garçon m'en donne un vieux, va pour un vieux, le dîner est encore meilleur.

à 7 h. 1^{er} déjeuner (café au lait) ;
à 10 h. 2^e déjeuner ;
à 1 h. bouillon ;
à 5 h. 1/2 dîner ;
à 9 h. thé.

Nous arriverons gros et gras.

Cette lettre partira de Suez ; actuellement nous croyons ne pas relâcher à Aden, où nous serons dans 4 jours ; nous relâcherons à Colombo (Ceylan), où nous serons le 30 Janvier, je pense. Les lettres mises là ne vous arriveront pas avant le 20 Février, ainsi ne soyez pas inquiets jusque-là. C'est un véritable voyage de touristes que nous faisons.

Voici la liste des départs français pour 1884, notez cela quelque part.

20 Janvier,	25 Mai,
3 Février,	8 Juin,
17 Février,	22 Juin,
2 Mars,	6 Juillet,
16 Mars,	20 Juillet,
30 Mars,	3 Août,
13 Avril,	17 Août,
27 Avril,	31 Août,
11 Mai,	14 Septembre,
	28 Septembre,

Départs de Marseille (il faut que les lettres y arrivent 2 jours avant), mais écrivez beaucoup plus souvent, il y a la poste anglaise aussi, et les lettres se perdent facilement là-bas.

Adieu, Chers Parents, je vous embrasse bien des fois. Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

Je n'ai encore pas écrit à M. Passa.

Je mettrai des timbres à mes lettres jusqu'au Tonkin, c'est pour être sûr que la poste anglaise les prendra, et qu'elles vous arrivent plus tôt mais vous n'avez pas besoin d'en mettre.

A bord du *St-Germain*, le 22 Janvier 1884.

Mer Rouge

Chers Parents,

Nous arriverons demain dans la soirée, ou peut-être plus tôt, dans la nuit, à Aden ; vu la distance où nous en étions à midi, nous pourrions y arriver plus tôt, mais le détroit de Bab-el-Mandeb est, paraît-il, parsemé d'îlots, et nous serons obligés de ralentir là notre marche.

La chaleur qui jusqu'à maintenant nous avait laissés bien tranquilles, - pendant le passage du Canal de Suez, nous avions des températures de 6, 7° le matin ; dans Port-Saïd, j'ai même mis mon gros manteau à midi -, a commencé depuis hier à se mettre de la partie. Il est juste de dire que nous avons passé le Tropique la nuit dernière vers 2 h. du matin, ce qui nous a évité le baptême (on baptisait aussi autrefois au passage du Tropique). Le minimum de la température pendant la nuit est de 19° ; pendant le jour, elle va à 27° ; aujourd'hui nous avons une fraîche brise qui la rendait fort supportable. Je coucherai cette nuit sans couvertures et j'ai arboré depuis hier mon casque en moelle de sureau et mon uniforme de flanelle. Il est vrai que je porte encore flanelle, chemise de flanelle et vêtements, il faut peu à peu s'habituer à la chaleur (6).

La mer est une véritable mer d'huile, pas une ride au large, si on n'entendait pas sous les pieds le frémissement de l'arbre de couche qui fait ses 52 à 54 tours à la minute, on se croirait au repos.

Nous avons une bonne vitesse, entre 13 et 14 nœuds (notre moyenne n'est que de 12 à 13 cependant ; les 10 nœuds sont encore considérés comme de bons marcheurs) ; vous vous rappelez que le nœud ou mille marin vaut 1.852 m. C'est donc à peu près la vitesse d'un train de marchandises qui nous emporte.

Je croyais que les nouveaux paquebots faisaient plus que ça, j'avais encore quelques chiffres de la *Revue des deux mondes* dans l'esprit, chiffres de 15 et même 17 nœuds. Ce sont les torpilleurs qui font ça, ou les paquebots le jour de l'essai, où on leur fait donner tout ce qu'ils peuvent. Le nôtre donnait 15 nœuds à l'essai. Après la Normandie, c'est le meilleur des Transatlantiques,

Nous ne savons encore pas si nous relâcherons à Ceylan, ce serait délicieux, il paraît que la nature est de toute beauté, la végétation colossale, l'extrémité sud, Pointe de Galles, a la réputation d'être le plus beau point de vue du monde.

Maintenant que nous approchons du Tonkin, nous commençons à lire les ouvrages qui ont déjà paru sur ce sujet, nous en avons un très intéressant, ce sont les propres notes de Garnier pour ainsi dire ; si vous ne l'avez pas lu, il faut absolument l'acheter : *Les Français au Tonkin*, de Gauthier (Challamel, éditeur, 5, rue Jacob, Paris) ; le même éditeur a publié également une carte assez bonne du Tonkin, elle est de Gouin, commandant de vaisseau, mais assez chère, de 6 frs., je crois ; le volume qu'il faut absolument lire est de 3 frs., 50.

Cette expédition de Francis Garnier quasi merveilleuse et presque incroyable par ses faits d'armes tout à fait extraordinaires, est connue, mais dans ce livre tout se trouve condensé. D'un autre côté, la carte vous permettra de suivre les opérations dont je vous donnerai le détail.

Vous verrez, d'après F. Garnier, que ce pays est d'une richesse étonnante, que la population nous est très sympathique, que nos seuls ennemis sont les mandarins, « les lettrés » qui, grâce aux hordes de pillards qui sont pour ainsi dire à leur solde, pressurent le pays avec des douanes exorbitantes.

Nous avons dépassé à Suez *l'Annamite*, qui était parti le matin du jour où nous sommes partis, et avec qui nous avons fait nous-mêmes route dans le Canal. Il a fait du charbon à Suez, nous en ferons nous à Aden, où nous rejoindrons probablement le Poitou qui est toujours devant nous. Il y a là, entre lui et nous, une petite rivalité : le *Poitou* appartient à la C^{ie} des Messageries Maritimes, et le *St-Germain* appartient à la C^{ie} des Transatlantiques ; je crois que nous arriverons avant lui au Tonkin, mais en tout cas, il file bien tout de même.

Je suppose que vous m'écrivez souvent et qu'à peine arrivé, je commencerai à recevoir des lettres.

Avant d'aller me coucher, je vous embrasse mille fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN

* * *

Colombo, le 31 Janvier 1884.

Bien Chers Parents,

Nous voilà en face de Colombo, capitale de cette île si vantée pour la splendeur de la végétation, nous allons y arriver dans une heure et nous pourrions en juger par nous-mêmes, nous y arriverons

vers les 4 h., et nous n'en repartirons guère que vers minuit ; en ce moment ; aller visiter une pagode (pieds nus, j'y consens) est mon rêve. De Colombo, nous en reparlerons à Singapour, c'est aujourd'hui au tour d'Aden.

A Aden, nous y sommes arrivés à minuit, j'étais déjà couché, le bruit courait qu'on ne pourrait pas aller à terre le lendemain, car on repartirait de très bonne heure.

A tout hasard, je me suis levé de bonne heure, il était 5 h., je rencontre le second du paquebot et je lui demande la permission de prendre place dans la baleinière qui portait précisément à terre : le commissaire, le médecin, l'officier payeur faisant fonction de vaguemestre, et un lieutenant d'Infanterie sachant l'anglais et pouvant servir d'interprète à la poste. La permission m'est accordée et, tout joyeux, je vais à terre, nous devons rentrer entre 9 et 10 h.

A peine débarqués, nous demandons la poste anglaise où nous plaçons nos lettres, quant aux lettres des soldats, mises en paquet et non affranchies, nous les portons au Consulat français qui a attendu, pour les faire partir, le passage d'un paquebot français ; les nôtres, par la voie anglaise qui passe par Brindisi, je pense, ont dû arriver beaucoup plus tôt.

En allant au Consulat et en entrant dans la bicoque, car c'en est une, je songeais malgré moi à M. Hector de Pavezac et à son monocle. Ce n'était pas précisément cela, cependant, ce consul n'est certainement pas âgé, il n'avait malheureusement aucune nouvelle de France.

Il était 7 h. ½, et nous voulions aller à Aden: pour aller et revenir en voiture il faut, de Steamer-Point, qui est le port, 1 h. ½ environ. Nous avons juste le temps, aussi n'avons-nous pas balancé longtemps, et avisant un des nombreux Arabes qui conduisent des fiacres (paniers d'osier légers attelés de petits chevaux arabes), nous nous élançons sur la route d'Aden.

Cette route longe un certain temps la mer, puis grimpe le long des flancs de la montagne, flancs dénudés et sableux s'il en fût, puis passe de l'autre côté sous une voûte artificielle (coupure faite dans le rocher, court tunnel si vous préférez), précédée d'une batterie de canons ayant vue sur la côte. Un maréchal des logis anglais, quelques soldats de la milice indigène gardaient la batterie.

A quelques pas de là, on découvre Aden, maisons basses à un étage ou plutôt à rez-de-chaussée et grenier, mais en pierres. A droite, on aperçoit un peu avant la ville un petit kiosque, habitation

de l'officier qui commande la milice, que nous voyons d'ailleurs déboucher, musique en tête, au nombre de 5 ou 600, marchant par 4 de front et le fusil dans la main droite qui le tient au milieu. Ils vont à la manœuvre, 3 ou 4 officiers anglais caracolent à cheval sur les flancs.

Plus loin, un peu avant d'arriver aux premières maisons, on voit des latrines en nombre considérable, à droite et à gauche de la route, à une trentaine de mètres de distance de celle-ci. Vu l'insouciance et la saleté proverbiales de l'Arabe, ces constructions paraissent devoir être fort utiles pour empêcher des émanations certainement désagréables.

Une des choses à voir à Aden sont les citernes, que je n'ai malheureusement pas vues, nous faisions deux bandes, l'une d'elles les a vues et nous en a fait la description. J'en ai vu cependant deux ou trois mais c'étaient les petites. Des Arabes étaient occupés à y puiser de l'eau et à remplir des outres qu'ils chargeaient ensuite sur leurs mauvais petits bourriquots qu'ils conduisent ensuite, je pense, dans l'intérieur.

En passant sur la place principale, j'aperçois un grand gaillard tout jeune qui avait l'air tout fier d'une belle veste à ornements bleus qu'il avait l'air de porter avec ostentation. Il nous dit bonjour en français et ajoute aussitôt qu'il est le premier de l'école (nous nous trouvions précisément en face). Et combien y en a-t-il qui parlent et comprennent le français ? — Dix, me dit-il, les dix premiers. Je l'ai chaudement félicité.

Après un tour ou deux dans la ville, après une recherche infructueuse d'huîtres fraîches, nous sommes revenus, toujours au galop de notre cheval, par cette route où on croise une quantité considérable de gens (Arabes et Noirs) allant d'Aden à Steamer-Point, ou encore de longues files de chameaux chargés de branchages. Les chameaux, vous le savez, marchent en file les uns derrière les autres, chacun d'eux est attaché à la queue de celui qui le précède avec une petite corde. Quand, par-dessus le marché, ils portent d'énormes faix de branchages, l'aspect est curieux.

Nous avons cependant croisé un équipage dans lequel se trouvait une jeune lady, ce qui a reposé un peu nos yeux du spectacle peu varié des naturels du pays. A Steamer-Point il y a quelques constructions en pierres, hôtels anglais, un français.

Adieu, je vous embrasse mille fois, nous voici dans le port, nous allons descendre dans un instant.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

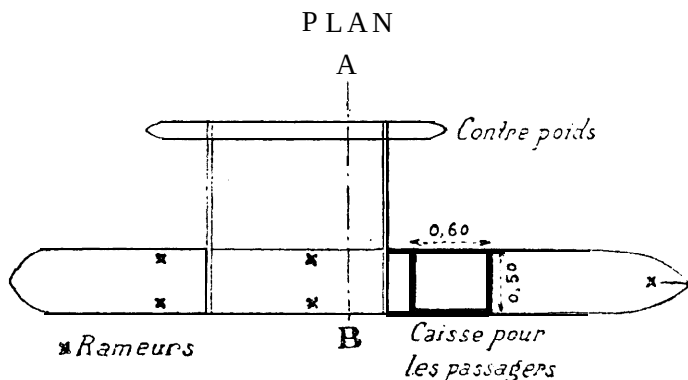
A bord du *St-Germain*, le 6 Février 1884.

Détroit de Malacca.

Chers Parents,

Nous allons arriver demain dans la matinée à Singapoore, grande ville de plus de 100.000 habitants, mais, je présume, moins belle que Colombo que nous venons de quitter et dont je vous ai promis la description pour aujourd'hui.

Nous n'y sommes malheureusement arrivés que vers 2 h. de l'après-midi, avant l'arrivée de la visite de santé il en était bien 3, aussi, à peine avait-elle constaté qu'aucune maladie contagieuse ne régnait à bord, nous sommes-nous empressés de sauter dans les nombreuses barques qui nous offraient pour un shilling de nous conduire au débarcadère.



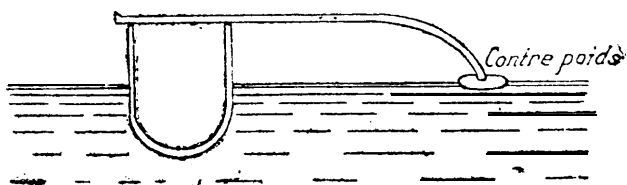
Nous n'avons toutefois pas essayé les pirogues du pays dont je vous envoie un croquis grosso-modo. Elles se composent de deux parois presque verticales se rejoignant en bas, pour former la pirogue, l'espace entre les deux parois n'est guère que de 50 centimètres et encore à l'endroit où s'asseyent les passagers, au nombre de deux tout au plus, dans une espèce de petite caisse, où il ne faut pas bouger une fois qu'on s'y est placé. Cette embarcation serait éminemment chavirable sans l'addition d'un contrepoids relié à la pirogue par des rondins de bois de 3 à 4 centimètres de diamètre.

Les naturels du pays ont la peau bistrée, portent un peigne en écaille sur la tête, et les cheveux en chignon derrière. Tous, hommes et femmes, un jupon étroit descendant jusqu'à mi-

jambe ; les femmes ont le haut du corps pris dans une manière de caracot ; les hommes vont nus (il y en a peu) ou bien portent une veste d'alpaga et un parasol.

A notre arrivée, on était en train de préparer un arc de triomphe sur le débarcadère, on attend prochainement Sir Gregory, ancien gouverneur de l'île. Nous errons un instant devant les magasins, puis nous allons commander notre dîner à l'Hôtel Oriental dont le patron, nous dit-on, parle le français. A peine cela fait, nous sortons et rencontrons à peu près tous les autres officiers du bord, nous étions partis dans des barques différentes naturellement ; immédiatement, nous sautons en grande bande dans les voitures du pays, paniers à 4 places, et nous voilà partis pour le tour de la ville.

COUPE AB.



Nous trouvons d'abord une grande esplanade couverte de tuyaux de conduite d'eau et de gaz, usines métallurgiques, gare de chemin de fer, bref, un tas de chose nous faisant trop sentir que nous sommes en pays civilisé. Mais enfin, nous prenons d'admirables allées, boulevards extérieurs de la ville, plantés de cocotiers, palmiers, etc..., de toute beauté.

Il est 4 h., il fait très bon, nous sommes vraiment ravis, beaucoup disent qu'ils comprennent fort bien que les gens qui possèdent d'aussi belles colonies, s'expatrient avec toute leur famille pour venir y habiter. Nous rencontrons à tous les pas des villas anglaises, jeunes anglais jouant sur de vertes pelouses à un jeu ressemblant fort à notre ancien jeu de paumes, bonnes promenant leurs bébés dans de petites voitures comme en Europe. Seulement de temps en temps, comme note discordante, des négresses conduisant d'autres petites négresses de 4 ou 6 ans, en robe blanche, ceintures roses ou bleues avec force rubans, en somme, poupées affreuses et affreusement fagotées. Nous poussons ainsi jusqu'à un musée situé hors de la ville et renfermant empallé les principaux spécimens de la faune de l'île et les spécimens des poissons des environs, mais d'éléphants point.

Malheureusement, il est trop tard pour pousser jusqu'au temple de Bouddha, nous nous rabattons toutefois sur le temple hindou de je ne sais plus, ma foi, quelle divinité. Il est malheureusement défendu d'y entrer, même en quittant ses souliers, nous ne pouvons apercevoir que quelques idoles dans le fond, devant lesquelles brûlent de nombreuses lampes, et quelques bonzes s'agitant dans le fond. L'extérieur est en tout cas excessivement curieux, je vous en rapporterai une photographie.

Nous revenons enfin dîner : immense salle, derrière chacun de nous deux esclaves ou mieux domestiques, de grands éventails suspendus au plafond sont mis en mouvement par des ficelles que tirent des gamins : « *Puer, abige muscas !* » commandons-nous souvent. Comme cuisine, rien de bien merveilleux, de petites mésaventures quelquefois, qui gagnent à être racontées de vive voix, par exemple, je me sers un peu copieusement (une bonne cuillerée à café) d'une substance qu'on mélange avec les mets servis, c'était un piment d'une force incroyable, défendant absolument ce à quoi on le mélange.

Nous avons toutefois bien dîné, nous étions 14 je crois, nous avons presque ri aux larmes. La salle était comble : gentlemen, ladies et miss. Nous sommes rentrés ensuite pour coucher à bord, et comme le lendemain nous avons encore quelques instants, je suis descendu à terre avec deux autres lieutenants et nous sommes allés acheter des photographies, ce que nous n'avions pas pu faire la veille. J'ai vu les photographies du temple de Bouddha, ce que j'en ai vu m'a fait grandement regretter de n'avoir pu aller le voir.

Demain sera notre dernière escale, nous aurons donc fait un voyage très intéressant et dans des conditions tout à fait exceptionnelles. Notre paquebot est un marcheur remarquable, nous avons déjà laissé tous ceux qui étaient partis de Toulon avant nous, nous devons avoir au moins 3 ou 4 jours d'avance sur eux. Nous avons même rencontré à Colombo le *Cholon*, parti le 29 Décembre, qui réparait une avarie arrivée à sa machine, nous arriverons à peu près aussitôt que le *Vinh-Long*, qui était parti avant nous emportant les généraux Millot, Négrier et Brière de l'Isle. On peut donc dire que nous avons une chance étonnante, depuis hier pas une ride en mer, un lac uni comme une glace. C'est donc un voyage charmant. Malgré cela, et quoique je sois *excessivement* heureux de l'avoir fait, j'ai pu juger la vie du marin, si brillante dans Jules-Verne qu'elle fait tourner la tête à tous les jeunes gens, à telle enseigne que j'ai moi-même, étant à l'X, fortement balancé pour vous demander de choisir

la marine. Je vois ce que c'est maintenant, je puis, en connaissance de cause, juger la question, c'est un peu pour Alfred, « qui y a songé aussi », que j'en parle. Je voulais lui écrire, mais il est trop tard maintenant, communiquez-lui en tout cas cette lettre. Franchement, ce n'est pas une existence à choisir, le plaisir qu'on peut trouver à voyager, n'est pas en rapport avec la fatigue physique et morale qu'on y trouve ; ce plaisir ne compense pas non plus le déplaisir fréquent qu'on a de quitter brusquement sa famille et tous ses amis pour aller très souvent au loin. Il n'a qu'une chose à faire, piocher dur, arriver à l'X, et tâcher de sortir de là dans les Ponts et Chaussées, voilà ce qu'il doit se proposer. Rappelle-toi bien, mon petit Fred, qu'on n'arrive à rien si on ne travaille pas, et qu'on arrive à tout par le travail. Pour moi je suis très heureux ici, un peu choyé, comme je suis seul de mon espèce, tout le monde se faisant une fête d'avoir un ballon pour être renseigné.

Je vous embrasse tous mille et mille fois, tâchez de vous bien soigner et de vous porter aussi bien que moi.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

On s'habitue à tout, dans le salon il doit faire de 40 à 45° centigrades, depuis quelques jours c'est notre température habituelle nous voilà bientôt à 1° de l'Equateur, il pleut à peu près tous les jours.

* * *

Baie d'Along, le 15 Février. 1884.

Bien Chers Parents,

Je n'ai que quelques minutes avant le moment de débarquer, pour causer un instant avec vous.

Nous voici arrivés depuis deux jours dans une rade excessivement curieuse, à une vingtaine de milles d'Hai-Phong où nos grands transports ne peuvent arriver, ce qui nécessite donc un deuxième transbordement qui, pour moi, s'effectuera par l'Aviso le *Parseval*.

Jugez si nous avons bien marché, nous sommes arrivés bien avant le *Poitou* et l'*Annamite*, qui ne sont encore pas annoncés, et deux jours

seulement après les généraux et leurs états-majors qui, cependant, étaient partis de Toulon le 29 Décembre. Eux sont allés jusqu'à Hanoï où le Contre-Amiral Courbet les a escortés et a remis le commandement, il est revenu dans la nuit d'avant-hier (13 à 14 Février) et son pavillon amiral flotte sur le cuirassé le *Bayard*, mouillé ici tout près de nous ; il est flanqué de deux avisos qui ne le quittent pas, je crois. Un certain nombre d'avisos et de canonnières vont et viennent, transportant les troupes d'ici à Haï-Phong.

Il (l'Amiral) a invité à déjeuner hier le Commandant du bord et un médecin-major de 1^{re} classe avec qui je suis en excellents termes et qui m'a rapporté qu'on avait causé un certain temps aérostation. L'Amiral aurait dit que nous allions rendre les plus grands services (7), Puissent ses successeurs nous voir arriver du même œil ! J'ai bien peur malheureusement que tout se termine avant. D'après les bruits qui courent, Bac-Ninh ne résistera guère, et une fois pris, il n'y aura plus guère que quelques opérations de colonnes volantes auxquelles nous ne prendrons probablement pas part. En tout cas, j'aurai fait un voyage délicieux et vu un pays fort curieux et ne ressemblant en rien à nos autres colonies, toutes plus ou moins malsaines. Ici, pas un seul cas de fièvre dans les hôpitaux. Je suis habillé comme en hiver, et mets ma couverture la nuit, nous avons donc un hiver, chose que je considère comme précieuse. Je préfère la figure des habitants du Tonkin à celle des Chinois.

Mais à plus tard d'autres détails.

Votre fils qui vous aime de toutes ses forces, vous embrasse mille fois.

L. JULLIEN.



Hanoi, le 23 Février 1884.

Bien Chers Parents,

Me voici depuis hier dans la capitale du Tonkin, après une navigation de deux jours sur le Fleuve Rouge et les nombreux « arroyos » qui relient ses diverses branches. La distance n'est cependant pas très grande, mais les nuits sont noires et on ne marche pas pendant la nuit ; de plus, c'est maintenant le moment des basses

eaux, et nous étions de temps en temps obligés de nous arrêter et d'attendre la marée montante qui, grâce à ce puissant delta, se fait ressentir jusqu'à une grande distance dans l'intérieur des terres. A chacun de ces arrêts, nous descendons pour parcourir les villages qu'on rencontre à chaque instant sur la rive. Plus d'un habitant voyait des Français pour la première fois d'aussi près, quelques uns n'étaient pas très rassurés et nous faisaient force salamalecs pour éviter tout mauvais parti de notre part. Puis, quand ils nous voyaient si pacifiques — nous leur jetions même de temps en temps quelques sapèques — ils s'enhardissaient bientôt et nous faisaient escorte. L'un d'eux, un vieux se disant « catholica », a même poussé la liberté d'allures, jusqu'à relever les manches de nos vestes pour voir si nous n'avions aucune marque sur les bras. Il devait avoir été baptisé probablement par la mission catholique qui leur fait une marque sur le bras (8).

La population, qui est très laborieuse, était presque toute entière aux champs, employée à la culture du riz. En ce moment on le repique. Le riz est semé en semis où il pousse très serré, beaucoup plus serré que le blé ; quand il a atteint une trentaine de centimètres de hauteur, on l'arrache, et on le plante par petits paquets de 2 à 3 brins, espacés de 10 centimètres environ ; c'est là l'opération du repiquage, opération vite faite car elle se fait dans la vase, et il n'est pas nécessaire de creuser des trous pour planter ces petits paquets, les doigts qui les tiennent font eux-mêmes le trou. Comme chez les nations peu civilisées, la femme prend une des plus grandes parts à ces travaux des champs. Les hommes cependant ne restent pas inactifs comme les Arabes ; ils sont charpentiers, ou, dans la culture du riz, manœuvrent des écopas semblables à l'écope hollandaise, pour faire passer l'eau d'un champ dans l'autre. Tout le pays n'est presque qu'un immense champ de riz coupé de digues de distance en distance. Il est absolument impossible de circuler ailleurs que sur les digues, car dans les rizières on a en ce moment de la boue jusqu'au genou, et dans deux mois il y aura en plus 1m. ou 1m. 50 de hauteur d'eau.

Le rendement du riz est assez considérable, le Tonkin est le grenier d'abondance de l'Annam.

A mon arrivée ici, j'ai été adressé au Commandant du Génie Dupommier (9) qui a déjà 3 ans du Tonkin et 4 de Cochinchine. Il est tout jeune et a passé bien avant ses camarades de promotion de France, qui ne passeront guère que dans 5 ou 6 ans ; mais c'est bien mérité et personne ne le jalouse. C'est à Versailles qu'on me disait cela, car il a rendu ici de bien grands services.

Tout ce qui est construction en pierres ici, à Hanoï, à Hai-Phong, Nam-Đinh, etc. . . est de lui, et il y a déjà un grand nombre de bâtiments. J'ai dîné chez lui, couché chez lui, en attendant que les logements qu'il nous prépare soient achevés. Nous serons logés dans la Concession française, notre section occupera une baraque, mon capitaine et moi en aurons une autre divisée en trois chambres et située tout près, on la termine aujourd'hui, on place les portes et fenêtres, en sorte que nous n'aurons pour ainsi dire pas occasion de nous servir de nos tentes (9 bis).

J'ai vu ce matin le chef d'Etat-Major général, chez qui je suis allé me présenter. D'après le bout de conversation que nous avons eu ensemble, je vois qu'il compte beaucoup sur nous, ceci est déjà un grand encouragement, d'ailleurs les aérostiers sont reçus ici à bras ouverts.

Je viens de faire une course à cheval jusqu'à la Citadelle où logent une foule de mes camarades de promotion, artilleurs de marine. Anciens et cocons, nous sommes bien une quinzaine, nous étant connus à l'X et à Bleau (10). Tout va marcher, j'espère, comme sur des roulettes, quand vous recevrez cette lettre, d'ailleurs, les journaux auront probablement annoncé la prise de Bac-Ninh. Toutefois, dans mes lettres je ferai comme si le télégraphe n'existait pas, et vous aurez mes impressions du moment.

Je vous embrasse mille fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

Il pleut aujourd'hui, il fait plutôt froid que chaud.

* * *

Hanoï, le 4 Mars 1884.

Bien Chers Parents,

Je viens de recevoir vos lettres il y a quelques heures ; celle-ci partira probablement par le même transport que la précédente, en sorte que vous en recevrez deux en même temps ; n'importe, je réponds sur l'heure.

Que d'abord, je gronde la maman, avec toute la douceur d'un fils qui adore sa mère, je veux bien, mais enfin je veux te gronder, chère maman, pour certaines phrases qui me chagrinent plus que tu ne le crois, surtout celle qui explique le bon côté du départ d'Alice de la maison (11).

Le souvenir et le chagrin sont non seulement des choses respectables, mais ce sont des choses tout à fait naturelles, je sais mieux peut-être que qui que ce soit de la maison, combien la perte que nous avons faite récemment a été pénible pour toi (12), mais enfin, chère maman, je t'assure qu'il n'y a pas de plus mauvais conseiller que le chagrin; et juge un peu si je puis être tranquille, à cette distance de la maison, maintenant que je sais que tu t'abîmeras peut-être dans la douleur. Je fais ici ce que je peux pour conserver ma santé et vous rendre fiers de moi, rendez-moi, je vous prie, la pareille, afin qu'à mon retour, je vous retrouve gais et bien portants. Je n'en dirai pas davantage, mais juge un peu si ta lettre m'a affecté pour que je ne commence pas ma réponse par le gros événement auquel, franchement, je ne m'attendais pas aujourd'hui, vous ne m'aviez rien dit au moment du départ, aussi je croyais que le mariage était remis à plus tard.

Eh bien, ma chère Licette, te voilà aussi hors de la maison ; que ce soit à une date, que ce soit à une autre, ce sont des choses qui doivent arriver, j'espère toutefois que tu t'en rapprocheras bientôt, car Lorient est bien près de Livron, n'est-ce pas, et on parle toujours de Lorient pour future résidence de Paul (dis-lui que je veux l'appeler Paul tout court) (13), j'imagine. Tu m'as écrit une charmante lettre dans laquelle tu accuses la terre d'être plus grande que tu ne l'avais cru, eh bien ! moi qui suis plus loin de Livron que ne l'est Thueyts, je t'offre une gageure: au plus tôt revenu à Livron. Ce qui, pour toi, signifie résidence à Lorient et, pour moi, congé de *trois* mois au retour.

Ce que je fais, ce que je deviens, c'est ce que vous vous demandez à chaque instant, dites-vous. Je suis toujours à Hanoi, dont j'ai déjà eu le temps de faire la connaissance. J'ai tellement d'anciens ou de cocons à la Citadelle (j'habite dans la Concession), que je vais les voir fréquemment, et pour ce faire, il faut traverser une bonne partie de la ville ; pour varier on change de chemin de temps en temps, aussi ai-je déjà vu bien des rues ; elles offrent cela de particulier qu'elles sont occupées par des groupes d'industriels se livrant à la même industrie, ce qui au premier abord paraît absurde au point de vue marchand. Ainsi sur 100 m. ou 200 m., rien que des incrusteurs ; plus loin, rien que des vanniers ; plus loin, rien que des marchands de riz ; plus loin, rien que des marchands de bambous, etc. . .

Le climat est absolument délicieux en hiver, vous serez tout de suite rassurés en apprenant que je couche avec deux couvertures, dans un grand lit muni d'une vaste moustiquaire que j'ai achetée à mon arrivée, ne vous inquiétez pas, si on connaît le confortable quelque part, c'est aux Colonies ; aussi serez-vous, ne le sachant pas, peut-être étonnés d'apprendre que les menus du C'Dupommier laissent derrière eux ceux du *St-Germain*.

Eh bien ! et les opérations militaires, direz-vous peut-être ? On tient notre départ pour *Bắc-Ninh* aussi secret que possible, il vaut mieux que je ne vous raconte les choses qu'après leur arrivée. Je serai pour ma part dans des conditions exceptionnelles pour faire cette campagne, aussi je suis heureux plus que vous ne pourriez croire de la faire. Pour ce qui nous concerne, c'est nous qui réglons tout, on attend de nous bien des choses, nous ferons notre possible pour ne pas faillir à notre tâche. Vous me voyez déjà capitaine, croyez-vous que le soleil fasse pousser bien vite les galons, sèmes-en un dans ton jardin de Versailles, mon petit Fred, et tu me diras s'il monte comme ça en graines d'épinard ! Etre venu ici est déjà une récompense.

Je vous embrasse mille fois avant de me coucher, je dois me lever de bonne heure demain matin pour achever le gonflement de notre ballon.

Votre fils qui vous aime beaucoup.

L. JULLIEN.

Lalès (14) ne sait malheureusement ni lire ni écrire, conditions requises pour être caporal aujourd'hui, mais il est joliment content d'avoir à soigner mon petit cheval qui est gentil tout plein. Je vais m'acheter demain une selle ; je n'ai touché qu'hier l'animal à la Commission de remonte.

Les violettes de France arrivent parfaitement jusqu'au Tonkin, c'est loin d'être un pays perdu, nous sommes si nombreux de Français ! musique tous les dimanches, etc. . .

J'ai oublié de vous dire, je crois, dans mes précédentes lettres que je n'ai laissé aucune dette (sauf 4 frs. que le bottier du 1^{er} Régiment a oublié de porter sur son dernier reçu) ; si donc vous receviez des réclamations, ce serait pour un autre Jullien, ne payez rien.

Bắc-Ninh, le 14 Mars 1884.

Bien Chers Parents,

Vous voyez par la suscription de cette lettre que nous n'avons pas tardé à être tous réunis dans Bắc-Ninh. Le drapeau français, comme vous l'ont appris les journaux, a été en effet planté avant-hier soir sur la tour, et hier, 13, tous ont pu coucher dans la ville.

L'armée opérait en deux colonnes, la 2^e Brigade (Négrier) s'était concentrée à Hải-Dương, la 1^{re} (Brière de l'Isle) à Hanoi (15).

Dès les premiers jours de Mars, la 2^e Brigade prête, la 1^{re} (elle était plus près du point de débarquement) avait fait quelques opérations préliminaires ; le 6 ou le 7 elle devait se mettre en marche le long du Song-Cau et marcher sur Bắc-Ninh par le S.E. Nous, nous devions partir de Hanoi, marcher vers l'E., traverser le Canal des Rapides à peu près à la longitude de Bắc-Ninh, puis appuyer un peu à droite pour donner la main à la 2^e Brigade, et, après notre réunion, marcher tous ensemble sur Bắc-Ninh. Le plan, tenu secret, a été exécuté de point en point, nous sommes partis le 8, le premier jour nous avons bivouaqué, le deuxième notre Section était cantonnée dans une pagode, le Capitaine et moi avons couché dans une galerie de Bouddhas, je dis bien galerie, car leurs pagodes contiennent, si elles sont un peu importantes, jusqu'à des centaines de Bouddhas. Le 10 et le 11, nous avions également des cases pour coucher. Les marches toutefois étaient assez pénibles, on partait à 6 h. du matin et on arrivait à 6 h. du soir, après avoir marché les uns derrière les autres sur des chemins qui quelquefois n'avaient que 0 m. 30 de largeur, à droite et à gauche la rizière et toujours la rizière ; l'artillerie s'em-bourbait et retardait considérablement la marche ; tout notre matériel aérostatique étant porté par des coolies, nous passions facilement, le vent étant assez fort le deuxième jour, nous avons peiné pas mal ce jour-là, le reste du temps tout marchait bien (16).

Le passage du Canal s'est effectué sur un pont qu'on a replié le soir (17). Pendant l'après-midi le ballon a été envoyé sur la droite, derrière un bataillon de la 2^e Brigade qui nous attendait là, faire une reconnaissance. Le lendemain notre Brigade avait ordre de s'emparer des hauteurs de Trung-Son ; elle est arrivée en position vers 2 h., je suis arrivé sur le lieu du combat en ballon : c'est un spectacle très curieux que de voir se déployer un régiment entier ; j'ai ensuite cédé

ma place à l'officier d'état-major chargé des observations, il est resté en l'air jusqu'au soir. Les Chinois se sauvaient de tous les côtés. Le soir, nous sommes revenus coucher au Quartier Général, et le lendemain 13, la Brigade entière s'est mise en marche sur Bắc-Ninh. Pendant cette opération du 12, la 2^e Brigade, qui était à notre droite mais un peu en avant sur nous, s'emparait des positions qu'ils occupaient sur la rive du Song-Cau, puis, les voyant partout en fuite et sur le point de se réfugier dans la citadelle de Bắc-Ninh, qui, comme les citadelles des autres grandes villes du Tonkin, est construite à la Vauban et très forte, le Général Négrier fit allonger le tir de son artillerie de façon à faire éclater les projectiles entre la citadelle et les Chinois qui voulaient s'y réfugier. Ces derniers, voyant cela, s'échappèrent par une marche de flanc, et l'on put presque sans tirer un coup de fusil entrer dans la citadelle, en sorte que, pendant notre marche du 13, nous apprîmes que le drapeau français flottait sur Bắc-Ninh.

Le succès, en somme, a été complet, d'autant plus que nous n'avons perdu presque personne. La 1^{re} Brigade n'a ni un seul tué ni un seul blessé, la 2^e Brigade, une dizaine de morts et une trentaine de blessés depuis le début des opérations. J'attribue ce succès d'abord au plan de campagne : nous avons tourné la position très forte sur la route directe, d'Hanoï à Bắc-Ninh, sur laquelle ils avaient accumulé une grande quantité d'ouvrages ; et ensuite à notre grand nombre : quand ils ont vu un pareil déploiement de troupes ils ont filé ; de plus, il y avait ici très peu de Pavillons Noirs, ce sont les seuls soldats sérieux - au retour je vous raconterai leurs prouesses -, les Chinois ne tiennent pas.

Notre ballon, gonflé depuis le 3, est au terme de sa carrière, mais il vient de nous arriver par eau, à 5 ou 6 kil. d'ici, du matériel de gonflement; il est probable qu'on va les poursuivre pendant quelques jours, nous servirons alors, j'espère, à indiquer par où ils passent.

Dans la Section, personne n'est malade, le climat est très sain, les chaleurs ne sont pas encore arrivées, tout sera fini d'ici là.

On vient de nous avertir qu'un courrier allait partir pour France, je vous écris à la hâte dans la case où nous avons (le Capitaine et moi) passé la nuit, et un peu à bâtons rompus.

Je vous embrasse mille fois.

Votre fils tout dévoué qui vous arrivera, je pense, bientôt, toujours frais et bien portant.

L. JULLIEN.

Communiquez ma lettre à Alice que j'embrasse et à qui je n'écris pas. Bien des choses à ton mari.

Bắc-Ninh, le 22 Mars 1884.

Bien Chers Parents,

On ne nous avertit guère que une heure ou deux avant le départ du courrier, c'est assez ennuyeux, car j'aurais toujours mille choses à vous dire et j'en oublie régulièrement la moitié. Je voulais en tout cas rectifier un peu mon récit de la prise de Bắc-Ninh, que j'ai fait au lendemain même de la bataille, sans connaître tous les détails.

Je vous disais que les Chinois lâchaient pied pour ainsi dire sans combattre, c'est un peu exagéré, ils étaient assez bien abrités et auraient opposé une résistance peut-être rigoureuse, sans notre artillerie *de terre*. Je souligne à dessein : Artillerie de terre, qui ne comporte cependant ici que 2 batteries (12 canons de 80 de montagne), dont une batterie avec la Brigade Négrier, la seule qui ait donné, et l'autre avec la Brigade Brière de l'Isle. Ces canons en acier, de même modèle que le 80 de campagne, moins les épaisseurs de la pièce, charge de poudre, etc., tirent des obus à balles avec une précision comparable à celle des canons de campagne. Ces pièces sont donc *infiniment* supérieures à celles de la Marine, qui sont les anciennes pièces de 4 se chargeant par la bouche. Pourquoi la Marine n'adopte-t-elle pas le canon de 80 de montagne, qui ne pèse pour ainsi dire pas plus, dont l'entretien est un peu plus délicat, c'est vrai, c'est ce que les artilleurs de Marine se demandent. Il est en tout cas probable que l'expérience de cette guerre, où on a vu ces canons côte à côte, sera décisive.

C'était donc la première fois que les Chinois voyaient des obus à balles éclater en l'air au-dessus de leurs têtes avec une grande précision, ils n'y ont pas résisté, le gros du combat se passait donc de loin (leur artillerie n'est pas à compter, ils avaient des canons Krupp 70 mill. dont ils n'ont pas su se servir), c'est ce qui explique la faiblesse de nos pertes. Nous avons beaucoup regretté de ne pas nous trouver avec cette Brigade, qui a presque tout fait, néanmoins notre ballon, qui se voyait de très loin, a produit, paraît-il, son effet moral : les Chinois, disait un interprète, étaient épouvantés et disaient : « Bon ! les voilà maintenant qui enlèvent les gens de dessus la terre ».

Le 15, le Général Négrier est parti à leur poursuite sur la route de Langson et leur a tué pas mal de monde, dit-on ; il est rentré avant-hier.

Le Général Brière de l'Isle, parti le même jour dans une autre direction, rentrera demain, laissera un jour de repos à ses troupes, et nous rentrerons avec lui à Hanoï. C'est donc probablement la deuxième et dernière lettre que vous recevrez de moi de **Bắc-Ninh**.

Bắc-Ninh est entouré de collines, ce qui lui donne un aspect un peu différent des autres villes du Tonkin ; mais le **Sông-Cau** en est un peu loin, aussi je me demande comment se fait l'écoulement des eaux ici au moment des grandes pluies torrentielles.

Ce matin je suis allé au fleuve **Sông-Cau**. Monté sur mon petit cheval, j'allais essayer de trouver un pain, notre provision a été épuisée hier, c'est la seule chose qui nous manque, car viande, vin, etc., abondent. Nous allons manger des biscuits comme le soldat, car le pain n'arrivera que demain. Je reviendrai fort cuisinier, car c'est moi qui dirige, livre en main, nos deux ordonnances. J'ai même fait l'autre soir, de mes propres mains, une crème au café, elle n'était pas mauvaise du tout, aussi vai-je recommencer ce soir. Le lait nous est tout bonnement fourni par une boîte de lait concentré que j'ai achetée dernièrement, les œufs sont des œufs de canard, mais tout cela est bon tout de même.

Voilà donc notre chère Licette mariée, où sont-ils allés faire leur voyage de noces? J'espérais, dans le mois de Décembre, leur montrer Paris, mais pousser jusqu'à **Bắc-Ninh** au lieu de Paris, c'eût été, il faut l'avouer, trop demander, et franchement cela ne vaut pas, quoique tout soit très vert ici, qu'on voie de beaux arbres et des oiseaux de couleurs les plus variées.

J'écirai prochainement à Alfred, par le prochain courrier, je m'y prendrai à l'avance de façon à n'être pas pris au dépourvu par le départ.

Le papa se fait une très fausse idée de ces gens-ci. Ce n'est pas comme au Mexique, il n'y a pas de guérillas, la population autochtone est absolument inoffensive, et les soldats chinois ou Pavillons Noirs se massent entre eux pour combattre, une fois leurs réduits pris ce sera absolument fini, ils disparaîtront, et quant aux bandes, point.

Adieu, Chers Parents, je vous embrasse tous mille fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

De Hanoi, (sans doute du 1^{er} ou du 2 Avril 1884)

Bien Chers Parents,

Me voici de nouveau à Hanoï. Ma précédente lettre vous a raconté les événements de « bataille » et de la prise de Bắc-Ninh. Celle-ci vous racontera notre séjour à Bắc-Ninh et notre marche de retour.

Mais je ne sais pas si je vous ai assez signalé le mouvement bizarre qui se produisit dans les esprits lorsque, au lendemain du combat du Trung-Son, nous apprîmes que le drapeau français flottait sur la tour de Bắc-Ninh. La nouvelle, comme une traînée de poudre, allait de la tête de la colonne à l'arrière, et elle était ainsi transmise : Faites passer la nouvelle, que le drapeau français flotte sur la tour de Bắc-Ninh. Le premier mouvement était : C'est de la blague ! Mais tout le monde l'avait entendu. Le second était : C'est ennuyeux, je n'y étais pas ! Le troisième, enfin, dissipant ce léger mouvement de jalousie, était : Ah ! tant mieux, tout de même le but est atteint, nous allons voir ce fameux Bắc-Ninh et ne pas coucher à la belle étoile.

Nous y sommes arrivés le 16 Mars et nous avons presque aussitôt reçu l'ordre de dégonfler le ballon et d'embarquer tout le matériel pour le ramener à Hanoï. Du 17 au 24 Mars, nous cantonnons à Bắc-Ninh, et on nous charge de démolir la demi-lune qui couvre la porte Sud.

Au cours de ce travail, nos sapeurs trouvent pas mal de serpents, lovés dans des trous et, heureusement, engourdis. Un des pharmaciens de l'armée, qui nous visitait souvent, déclare que ce sont des serpents-minute, ainsi nommés parce qu'on succombe dans la minute qui suit la morsure !! Et cet énergomène me demande de lui en ramasser ! Dieu le bénisse, il aurait pu se charger lui-même de la commission ! Eh bien ! nous l'avons faite pourtant. J'ai fabriqué un espèce d'entonnoir en papier un peu fort, grâce auquel et sans presque les toucher, nous avons pu faire couler deux de ces serpents, assez engourdis heureusement, dans une bouteille. Ah! les vilaines bêtes, et quel petit volume pour être si dangereuses !

Enfin, notre matériel dûment embarqué depuis plusieurs jours, nous nous disposons à gagner Hanoï à pied. Nous partons le 25 au matin, et comme nos hommes sont à la fois des sapeurs et des aérostiers, on va nous utiliser comme sapeurs et même comme pontonniers. C'est au cours de cette marche de retour par la Grande

Route (Route Mandarine), que j'ai pu constater que les Pavillons Noirs avaient organisé solidement leur résistance de ce côté. En particulier, il n'aurait pas été très commode de franchir le Canal des Rapides avec ces gaillards là devant nous. Mais le 25 c'était facile.

Les jonques du C'Dupommier, qui nous avaient servi lors de la marche en avant, n'étaient plus là, mais mon « cocon » Rémusat (le Lieutenant de Pontonniers) avait jeté un pont de bateaux, à l'aide de sampans. Les sampans étaient placés comme le sont nos bateaux d'équipage, des poutrelles étaient jetées de l'un à l'autre, et un tablier en planches recouvrait ces poutrelles. Oui, mais Rémusat, après avoir jeté son pont, avait disparu avec ses Pontonniers et était reparti pour Hanoï, sans laisser personne pour la garde et l'entretien du pont. J'ai dû me substituer à lui pour ce travail. Il était d'ailleurs indispensable, car nos troupes marchaient sur ce pont avec insouciance, au pas cadencé quelquefois, et si ça avait continué, il n'aurait pas tardé à être disloqué. Heureusement qu'un chef d'escadron d'Artillerie de Marine, commensal fréquent du C'Dupommier à Hanoi, voyant mon embarras, vint très gentiment se mettre à ma disposition, pour faire appliquer telle consigne que je voudrais bien lui indiquer. C'était d'ailleurs urgent, car l'un des sampans, le plus rapproché de la rive gauche du Canal (nous arrivions par là), commençait à faire eau et la première travée menaçait de s'affaïsser. Le chef d'escadron d'Artillerie en question voulut bien se placer à l'entrée du pont pour forcer les troupes à ne marcher que sur deux rangs et à prendre un pas d'intervalle.

Pour soutenir la travée malade, j'avais d'ailleurs fait engager le bec d'un autre sampan que j'avais fait prendre sur la rive, puis, le bec ainsi engagé, j'avais fait mettre une dizaine d'hommes à l'arrière, leur poids formant bascule contribuait à soulever le tablier, en sorte qu'au cas où le mauvais sampan aurait sombré l'autre aurait pu servir de support.

Le défilé, commencé à 12 h. 30, s'est terminé à 3 h. 1/2, en sorte que je ne suis guère arrivé au cantonnement, sur le bord du Fleuve Rouge, qu'à 5 h. du soir.

Le lendemain, nous avons traversé le fleuve de bonne heure et nous sommes venus nous réinstaller.

Actuellement on attend des ordres pour la prochaine expédition de Hong-Hoa. La température est fort supportable, c'est celle d'un mois de Juillet de France pas trop chaud, la nuit je supporte parfaitement ma couverture de voyage.

Je viens de recevoir et de dévorer vos deux lettres. Je vois qu'Alfred a des migraines assez fréquentes, j'espère que sa purgation lui aura fait du bien, il a de bonnes notes de Math., il faut arriver dans les premiers comme place, je vais d'ailleurs lui écrire prochainement. Je vais aussi écrire directement à Alice, je vous adresserai la lettre, vous la lui ferez parvenir à l'endroit où elle se trouvera, je suppose bien que ce sera à Thueyts, mais je suis plus sûr de votre intermédiaire, pour cette fois.

La température est assez chaude, aujourd'hui mon thermomètre marque 27° dans ma chambre, il est 2 h., mais vers 5 h. il fait meilleur, tous les jours à cette heure je monte mon gentil petit cheval annamite, qui est toujours plein d'entrain, et, soit avec Lubin (un de mes anciens, Capitaine d'Artillerie de Marine) (18), soit avec Borel (19), nous allons faire une petite course. En général, c'est en dehors de la ville, vers le Grand Lac, il y a là deux ou trois pagodes assez jolies et des points de vue très verts, avec ces fameux arbres dont les racines pendent comme des stalactites dans l'eau.

Lalès, dont vous me demandez souvent des nouvelles, se porte parfaitement, comme les autres sapeurs ; il n'a pas l'air de s'ennuyer du tout; mon perruquier, qui me tondait l'autre jour, était tout désappointé, quand je lui ai eu dit que nous pourrions bien partir au commencement de Juin ; il aurait voulu, disait-il, passer ici au moins une année.

Je vous enverrai probablement de l'argent par le prochain courrier, je prie le papa de m'acheter avec, une action quelconque que je trouverai en arrivant. Quoique dépensant près de 150 frs. par mois de nourriture, comme j'en gagne 500 et quelques, je vais faire quelques économies.

Je vous quitte pour porter cette lettre au bateau qui va partir, j'affranchirai celle d'Alice de façon à lui permettre de prendre le courrier anglais, car elle manquera celui-là.

Je vous embrasse bien des fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN

Hanoï, le 2 Avril 1884.

Mon cher petit Fred,

Ta lettre est venue me trouver à Bắc-Ninh en parfaite santé, ainsi que Lalès, comme tu le supposes ; nous nous portons mieux que toi qui t'enrhumes ou prends mal à la tête assez souvent à ce que je vois (20).

Nous habitons, le Capitaine Aron et moi, une petite pagode précédée d'une petite cour ; dès que Lalès, qui couchait dans une case à côté avec l'ordonnance du Capitaine, voyait un Annamite, un coolie de ceux que nous avons amenés, car les habitants de Bắc-Ninh s'étaient enfuis dans les villages voisins et n'étaient pas encore revenus, traverser cette cour, il criait : « Attends, attends ! je m'en vais te régler, moi ! » Le coolie ne comprenait pas le français, mais il voyait le geste énergique de Lalès brandissant un bambou, et il se gardait bien d'attendre ; ceux qui ne couraient pas assez vite recevaient quelques coups de bâton sur les épaules, ce dont d'ailleurs ils ne s'offusquaient guère, car ils y sont habitués. Ces gens-là ne gagnaient rien avant notre arrivée, et tous ceux qui ont suivi notre Brigade à Bắc-Ninh, 1.000 ou 2.000 environ, pour porter les bagages et les vivres, gagnaient une ligature par jour et même plus.

La ligature, qui vaut environ 15 sous, se compose de 600 sapèques. Tu vois que la sapèque, monnaie du pays, en zinc, ne vaut pas grand chose, et qu'on serait très embarrassé si on avait sa fortune en sapèques. Au reste, ce n'est pas très lourd, une sapèque, je vais en mettre une ou deux dans ma lettre. J'ai un sou chinois aussi, que je te montrerai au retour.

A Bắc-Ninh, en voyant toutes ces lances, javelots, etc..., qu'on rencontrait à chaque instant, je pensais à toi et je me disais que tu aurais été bien heureux de brandir ça. J'ai dit à Lalès d'en ramasser quelques-uns, il a enlevé le fer, je t'en rapporterai quelques-uns, tu pourras les emmancher aux vacances.

Ici, les manches sont soit en bambou pour les lances, soit en bois dur et lourd pour les javelots, ce bois est droit et sans nœuds, ce qui fait de très beaux manches.

Tu me demandes si j'ai assisté déjà à des batailles, oui, j'en ai vu une : le combat du Trung-Son, et je me suis même avancé presque jusqu'auprès des tirailleurs avec notre ballon, mais les Chinois se sauvaient avec leurs grands pavillons et nous envoyaient peu de

balles, je n'en ai encore pas entendu siffler à mes oreilles ; il en est bien venu à une vingtaine de mètres de moi, mais c'étaient des balles mortes. Dans toute notre Brigade, personne n'a été atteint, tu vois que ce n'est pas terrible. Dans la 2^e Brigade, il y a eu 5 morts sur le coup, 2 à la suite de leurs blessures, et une vingtaine de touchés, ce n'est rien.

Notre ballon, tu peux raconter tout cela à Monsieur Passa et à Monsieur Enjalbert, leur a fait grand'peur. L'interprète chef, qui cause avec les gens du pays et les fait causer, raconte que les Chinois demandaient ce que pouvait bien être cet énorme engin qui planait à 200 mètres en l'air, ils ne voyaient pas la ficelle qui le retenait et ne comprenaient absolument pas ce que cela signifiait, alors, pour plus de sécurité, ils tournaient les talons (21).

Écris-moi encore, on m'envoie toujours tes lettres de la maison, tu conçois combien cela me fait plaisir d'apprendre que tu travailles bien, tâche d'avoir de bonnes places en Math., et bûche ton allemand, les bonnes nouvelles que je peux recevoir à ton sujet me disposent bien, je pense à toi et alors je ramasse les petites choses qui pourraient te faire plaisir. Il faut arriver à être toujours dans les 5 premiers, et enlever ton bachot comme une lettre à la poste l'année prochaine.

Ton hypothèse sur le mouvement perpétuel n'est pas juste, hein ! Un ressort d'acier monté, peut, en se détendant, faire marcher des engrenages, des roues, tout ce que tu voudras, et la force qu'on peut recueillir sur la dernière roue n'est certainement pas plus forte que celle du ressort, puisque c'est ce ressort même qui la donne, elle est même moins forte, puisqu'il y a des pertes de force par le frottement de tes engrenages les uns contre les autres, et des arbres des petites roues sur leurs tourillons, donc la force recueillie à l'extrémité ne pourrait pas rebander le ressort, et la dernière roue ne pourrait pas faire tourner la clef qui bande le ressort, elle n'aurait pas assez de force. Je pense que tu comprends.

Adieu, je t'embrasse sur tes deux joues, sont-elles toujours aussi maigres ? Ton frère qui t'affectionne.

L. JULLIEN.

Y a-t-il toujours des foires à Versailles ? Vois-tu quelquefois Masselin (22). Borgoltz (23), etc... ? dis-leur bonjour pour moi.

Présente mes meilleures amitiés à la famille de M. Passa et à celle de M. Enjalbert (24).

Hanoï, le 4 Avril 1884.

Chers Parents,

Deux mots seulement, avant mon départ d'Hanoï pour Hong-Hoa, fixé au 6 Avril, avec le Général Négrier.

Je joins à cette lettre un mandat-poste de 300 frs., à toucher à Livron, tu dois en avoir, père, 220 à moi, je crois, prends-moi avec tout cela une action quelconque, emprunt de ville ou autre à ta guise.

Si j'en envoie encore, place-le également ; à mon retour, j'aurai besoin de 300 frs. environ pour acheter des effets et une selle. Si tout mon argent est placé, peu importe, je te vendrai une de mes valeurs. Hein ! j'en ai plein la bouche de ce « une de mes valeurs », je n'en ai cependant encore pas. Ce n'est toutefois pas le Monsieur au Carrosse, Maire de Livron, qui déteint sur moi.

Vous trouverez également dans ce pli quelques timbres que j'ai oublié de mettre dans la lettre que j'ai envoyée à Alfred. Berthe voudra bien se charger de les lui faire parvenir (ceux de l'état d'Orange sont fort rares), je les avais avant mon départ de France, j'ai oublié de les lui donner.

Je vous quitte pour aller surveiller le gonflement du ballon ; je me porte comme d'habitude à merveille et vous embrasse tous sur les deux joues jusqu'à merci.

Par le prochain courrier vous aurez peut-être des nouvelles de Hong-Hoa.

Votre fils tout dévoué,

L. JULLIEN.

Je ne pense pas que cette lettre qui va partir par le courrier anglais (8 jours après l'autre) vous arrive plus tard que la précédente partie par le courrier français. Ce serait humiliant pour notre marine.

. . .

Hong-Hoa, le 15 Avril 1884.

Chers Parents,

Deux mots seulement, avant le départ du courrier, pour ne pas vous laisser un mois sans lettres ; nous venons d'être prévenus, comme d'habitude, que le courrier de France allait partir quelques instants

avant son départ ; et la quinzaine s'est écoulée si vite, grâce à toutes nos marches et tribulations, qu'il m'a été à peu près impossible de vous écrire. J'aurais pu le faire avant-hier, jour de Pâques ! je n'ai fait qu'un mauvais croquis que je joins d'ailleurs à ma lettre (25).

La prochaine fois je vous raconterai notre marche sur Hong-Hoa et sa prise, qui ne nous a coûté, comme le dit la dépêche que vous pourrez lire dans les journaux, que des obus et de la poudre, tout s'est passé à 5 km. de distance.

Partis d'Hanoï le 6 Avril, nous étions le 8 au matin à Sơn-Tày, nous en repartions le 9 (les Aérostiers marchaient cette fois avec la Brigade du Général Négrier, partie d'Hanoï un jour après celle du Général Brière de l'Isle, qui faisait un grand mouvement tournant, par la gauche), pour arriver cantonner sur la rive droite du Fleuve Rouge, nous suivions la digue, non loin de la Rivière Noire (26).

Nous y restions un jour, pour donner encore un peu plus d'avance à l'autre colonne. Le 10, dans la matinée, le Général de Négrier montait en ballon et était enchanté de son ascension (27).

Le 11, nous repartions pour effectuer le passage de la Rivière Noire, nous étions sur ses bords à 10 h. du matin, des batteries de 95^{mm} et de 80 de campagne, débarquées la veille, sont aussitôt mises en batterie et ouvrent le feu sur Hong-Hoa et le pont sur le Fleuve Rouge, que les Chinois traversaient à qui mieux mieux pour se sauver. Nous sommes restés spectateurs, à 5 km. de distance de leur déroute, et le lendemain 13, nous avons effectué le passage de la rivière et nous sommes entrés dans Hong-Hoa, que l'incendie allumé plutôt par les Chinois que par nos obus, qui tombaient dru tout de même, venait de consumer en grande partie.

Notre ballon a plané le 12 au-dessus de ce bombardement. Pendant ces dernières marches, le temps était mauvais, nous avons de fréquents orages, aussi nous a-t-il donné du mal et des tracas. Tout est fini, je crois, maintenant, nous voilà en pleine possession du Tonkin.

Je me porte comme toujours à merveille. Nous partons d'ici le 18, si nous arrivons à Hanoï avant le départ du courrier anglais, vous recevrez une lettre par cette voie. Je vous embrasse mille fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

Hanoi, le 1^{er} Mai 1884.

Chers Parents,

Vos dernières lettres m'apprennent le mariage d'Alice. Lorsqu'elles me sont arrivées, ma Licette était installée à Thueyts déjà depuis quelque temps ; si les vœux d'un frère qui l'aime beaucoup, beaucoup, se réalisent, elle doit être heureuse et le sera toujours ; du reste, j'espère qu'il en est ainsi et ne m'en inquiète pas autrement (28). Je compte avoir bientôt par elle des détails sur leur habitation et les habitants de Thueyts.

La maman se demande ce que je faisais et ce à quoi je pensais ce jour-là. J'ignorais en tout cas la date du mariage. Nous venions de traverser le Canal des Rapides, la première Brigade cantonnait à Xam, au point de passage ; aussitôt le canal traversé, nous fûmes chargés d'aller avec le ballon faire une reconnaissance du côté du marché de Chi. Nous suivions le bataillon du 143^e de ligne qui regagnait Do-Son, et la deuxième Brigade à qui il appartenait ; je vis pour la première fois ce jour-là les grands pavillons noirs, jaunes et blancs, qui flottaient sur un fort, à 5 km. sur notre flanc gauche.

Pour diverses raisons, nous ne pûmes suivre le 143^e, et nous nous arrêtâmes près du village de Mai-O, où l'asscension eut lieu et dura 1h. environ.

Pendant ce temps-là, je pénétrai seul dans ce village, où on ne devait pas encore avoir vu beaucoup d'Européens, je le croyais occupé par un détachement du III^e, il ne l'était pas. Les habitants n'étaient pas très fiers et se blotissaient au fond de leurs cases. Quelques uns de nos coolies et leur chef capturèrent un cheval qui vraisemblablement avait dû appartenir à un officier chinois que nous n'avons pas vu d'ailleurs. J'ai beaucoup regretté ensuite de n'avoir pas rencontré ce sire sur son coursier, pour me mesurer avec lui, et lui faire connaître la précision de nos révolvers, j'aurais pu au moins plus tard raconter mes exploits. Nous ne sommes rentrés au cantonnement ce jour-là que vers 8 h. du soir, cette journée a donc été pour nous tout à fait remplie.

Il ne faisait heureusement pas, ici, ce vent à couronner des chevaux et à faire reculer des voitures. L'aventure de l'oncle et des passagers du véhicule m'a beaucoup amusé ; puisqu'il n'y a pas eu de mal, on peut en rire.

Vous avez fait une grosse erreur en croyant que Aron était nommé Chef de bataillon ; dans 12 ans d'ici, ce sera déjà beau ; c'est un homonyme à lui, qui était Capitaine à Rennes. Des chefs de bataillon du Génie à 28 ans, cela s'est tout au plus vu dans les guerres de la République et du Consulat, je regrette que le temps soit passé, car de lui, on peut presque affirmer qu'il n'en reviendra pas de semblable. Heureusement que vous ne lui avez pas écrit pour le féliciter, je lui ai transmis vos compliments, ce qui l'a beaucoup amusé.

Samedi 3 Mai.— Nous voilà installés dans nos quartiers d'étés, pour jusques à quand ? Vous le savez probablement mieux que nous, car c'est à Paris que la chose va se décider. On raconte ici que nous attendons l'envoyé extraordinaire, « M. Patenôtre ». D'autres disent que le Général Millot voulait partir bientôt, mais que la nouvelle de la révolution de Pékin et que l'éventualité d'une guerre possible avec l'Empire du Milieu le retenait encore quelque temps. Comme partout et toujours, une infinité de bruits sans fondement circulent de côté et d'autres, le mieux est de n'ajouter foi à aucun d'eux. La seule chose positive pour le moment est que nous laisserons ici 6.000 hommes de troupes françaises, Infanterie de Marine et troupes d'Afrique, les bataillons et toutes les troupes venues de France s'embarqueront pour revenir dès que l'évacuation commencera.

La chaleur commence à se faire sentir sérieusement, avant-hier nous avions 36° comme maximum de midi à 2 h., c'est de la température à l'ombre qu'il s'agit naturellement, car au soleil on cuit, et quand on n'est pas obligé d'y être, on l'évite volontiers.

Pour nous, nous remettons en état notre matériel et nos ballons, nous allons recevoir encore du matériel pour vernir et gonfler, il sera je pense inutile, mais, comme il est en route et même près d'arriver, le contre-ordre est impossible à donner, nous l'avions demandé dès notre arrivée, ne comptant pas sur un dénouement aussi rapide.

Je joins à ma lettre un mandat de 200 frs. que je prie le papa de placer à sa guise ; de même que pour le précédent, je garde précieusement la souche, car les lettres pourraient s'égarer, quand vous les recevrez vous m'accuserez réception.

Dites à Alfred que, chaque fois que j'apprends ici qu'il a de bonnes places, j'en suis tout joyeux, j'espère qu'il arrivera dans les

tout premiers à la fin de l'année et que l'année prochaine, il nagera dans les bonnes places et enlèvera son bac, aussi vivement que nous Bắc-Ninh.

Au prochain courrier, Chers Parents, je vous embrasse d'ici là mille et une fois.

Votre fils tout dévoué,

L. JULLIEN.

Je rassure la maman en lui disant que ces fièvres intermittentes n'existent pas ici et que je me porte toujours comme un charme.



Hanoï, le 13 Mai 1884

Chers Parents,

Le courrier du 23 Mars est arrivé hier, apportant à tous les Français du Tonkin des nouvelles de France. Vous ne vous figurerez jamais, il faut le sentir soi-même, l'impatience avec laquelle on l'attend, ce bienheureux courrier ; on sait, à un ou deux jours près, la date de son arrivée aussi tous les bateaux arrivant ces jours-là causent une certaine émotion, les chaloupes fluviales qui l'apportent à Hanoï s'annoncent par trois coups de sifflet, aussi, dès qu'on entend un coup de sifflet, il se fait immédiatement un silence religieux pour permettre à chacun de compter le nombre des coups.

Comme vous aurez pu le voir dans ma dernière lettre et comme vous l'a fait pressentir M. Enjalbert, c'est un autre Aron qui a été nommé chef de bataillon. Maintenant, pour moi, vous êtes vraiment d'une ambition ! Il y a ici de bien vieux troupiers, ou même des jeunes, qui ont fait les campagnes de Tunisie, Sud-Oranais, etc., presque tous ont déjà de nombreuses campagnes, ce sont ceux-là qui sont proposés et récompensés, et ce n'est que justice. Dans l'armée de la Marine, « Infanterie, Artillerie et flotte », ils ne font que des campagnes, du Sénégal chez les Canaques, des Canaques marchant contre les Pavillons Noirs, etc.. D'eux, on peut dire qu'ils volent de combat en combat. Les jeunes ne sont décorés que s'ils se battent pour ainsi dire corps à corps avec l'ennemi et qu'ils reçoivent

une blessure grave. Après l'expédition de Hong-Hoa, j'ai été proposé par Aron pour être inscrit au tableau d'avancement pour le grade de capitaine. Cette proposition a été agréée par le Grand Etat-Major du Général Millot et envoyée à Paris ; le Ministre y donnera-t-il suite, je n'en sais rien ! En admettant que oui, je serais inscrit d'office au tableau et je passerais capitaine en même temps que mes anciens, ce qui me ferait gagner un an, c'est tout ce que j'ai jamais pu espérer, je ne sais pas même si cela arrivera. Mes grands anciens, qui ont fait la campagne de Tunisie, n'y ont absolument rien gagné, il ne faut pas vouloir aller plus vite que les violons. La loi implique que nul ne peut passer à un grade supérieur s'il n'est resté « au minimum » 2 ans dans le grade qu'il occupe.

Dans vos prochaines lettres, vous ne me parlerez encore pas de la prise de Hong-Hoa, car vous ne la connaîtrez probablement pas encore ; le jour de Pâques vous avez dû penser beaucoup à moi, vous demandant : ou est-il ? Que fait-il ? J'étais justement dans notre nouvelle conquête, où je n'ai pas trouvé d'armes pour Fred qui en réclame, les Chinois avaient eu le temps de tout détruire.

Eh bien! Fred, mon ami, tu voulais donc carotter le proviseur pour ces vacances-là ? Il ne faut pas cultiver ce légume-là, mon ami, c'est le plus indigeste de tous, il ne passe pas, et quand il a l'air de passer, c'est pour s'arrêter dans le gosier, on est alors bien plus embarrassé, car il n'y a plus moyen de le retirer, et on s'en ressent toute sa vie. J'espère que tu t'es bien amusé pendant tes vacances et que tu as su te débrouiller à Paris, pour aller de la gare Montparnasse à la gare de Lyon et vice-versa.

Nous avons eu le 8 un bien beau coup de vent, accompagné d'une pluie torrentielle, voilà de la pluie, voilà du vent au moins ! Le soir, la moitié ou le tiers des gens n'a plus de maison, il faut la reconstruire, ce qui demande au plus une demi-journée. Les Annamites y sont habitués d'ailleurs, toutes les années il y a un petit typhon qui démolit le quart de la ville.

Nous avons un petit ballon (5 m. de diamètre), servant de réserve de gaz, en train de sécher sous un hangar, il était gonflé d'air et suspendu, le vent a d'abord pris délicatement le ballon et l'a envoyé par dessus les maisons prendre un bain dans le fleuve, puis il a flanqué le hangar par terre, ah ! ah ! c'était fort curieux !

Les pluies commencent seulement, je ne sais vraiment pas pourquoi le *Temps* racontait qu'il pleuvait si souvent pendant notre marche sur **Bắc-Ninh**, ce n'était jamais qu'un brouillard qui tombait, tandis que le 8 et hier, c'était de la pluie, oh ! mais de la vraie pluie, comme on ne la connaît que dans les Tropiques.

La maman se figure bien à tort que le pays, alors, est malsain, ces pluies-là font au contraire beaucoup de bien en délavant le sol ; du reste, ma lettre de la baie d'Along a dû vous rassurer joliment à ce sujet. Je ne sais pas pourquoi vous ne l'avez pas reçue, c'est au *S^c-Germain* que je l'avais confiée, et vous savez que c'est un rude marcheur. Seulement, au lieu de revenir à Toulon, peut-être serait-il venu au Havre qui est son port d'attache, et faire le tour de l'Espagne et de la France, c'est déjà un petit voyage.

J'ai reçu une lettre d'Alice datée de Milhau, mais elle est assez brève. La voilà maintenant installée à Thueyts, je vais lui écrire pour lui souhaiter sa fête, il faut s'y prendre, vous voyez, joliment à l'avance.

La chaleur commence à devenir assez forte, il a fait ces jours passés jusqu'à 38° à l'ombre dehors, dans ma chambre j'avais 31°-32°, c'est déjà joli, la pluie d'hier a joliment rafraîchi le temps, ainsi il ne fait que 22° aujourd'hui.

Rien de neuf à Hanoï où tout va bien, c'est Madagascar qui ne va pas, mauvaise affaire que cette grande île peu peuplée où il n'y a nul profit à retirer (29). Je vous embrasse tous comme je vous aime.

Votre fils tout dévoué,

L. JULLIEN.

*
* * *

Hanoï, le 6 Juin 1884.

Chers Parents,

Le courrier de France va partir tout à l'heure à midi, il vous apportera probablement ma dernière lettre, car, si les bruits qui circulent sont justifiés, nous serons embarqués d'ici à une dizaine de jours. Malgré ce départ, on prépare toujours de nouvelles colonnes.

Celle qui vient d'entrer à Tuyên-Quang le 1^{er} Juin, était à peine de retour, que celle qui doit aller à Langson, 1.200 hommes, 1 compagnie Artillerie, 200 mulets et accessoires, était formée. La Compagnie, ce mot pompeux ne désigne que le 1/2 escadron de Chasseurs d'Afrique que nous avons ici, a déjà passé le fleuve hier. Les mulets le passeront aujourd'hui, quelques troupes suivront bientôt, mais le gros de la colonne sera fourni par les garnisons de Bắc-Ninh et Phu-Lang-Thương. C'est une expédition d'assez longue haleine, ce qui la rendra un peu plus dure que les autres, c'est qu'à partir de Kep (mi-chemin Bắc-Ninh-Langson) la route traverse, paraît-il, un pays assez aride, très peu peuplé, où il sera par conséquent difficile de cantonner.

Quant à l'expédition de Lao-Kaï, on la fera également, mais ce sera cette fois une marche fatigante, analogue à celle qu'on fait dans le haut-fleuve au Sénégal, avec cette différence toutefois qu'ici il y aura des arbres en grande quantité.

A propos de belles routes, j'entends belles dans le sens sauvage, traversant des forêts impénétrables ou des pays accidentés, il paraît que celle de Tuyên-Quang répond tout à fait à cette définition.

Nous avons dîné avant-hier avec un des lieutenants de vaisseau qui faisait partie de l'expédition et qui nous l'a racontée. La route de terre qui longe la Rivière Claire remontée par la flotille (2 bateaux transports et 4 ou 5 canonnières), traverse la véritable forêt vierge ; arbres magnifiques reliés par des lianes formant quelquefois un fouillis inextricable ; et comme musique, le soir, les rugissements du tigre royal qui pullule dans ces jungles. A certains endroits, la route est taillée en corniche dans des rochers de 150 m. de hauteur tombant à pic dans la rivière. Son peu de largeur rendant son parcours très difficile, la flotille fut obligée d'embarquer la colonne qui suivait la route de terre, et comme cette dernière offrait, après ces passages très difficiles, d'autres grandes difficultés, la colonne fut transportée définitivement, complètement par eau, jusque tout près de la ville. Le Lieutenant de vaisseau Thesmar, qui nous donnait tous ces détails et bien d'autres encore, ajoutait : « J'ai voyagé pas mal en Suisse ou ailleurs, mais je ne me rappelle pas avoir vu d'aussi beaux points de vue que quelques uns de ceux qu'on rencontre sur la route de Tuyên-Quang ».

Déjà ce brave Borel qui, pendant la marche sur Hong-Hoa, faisait partie de la colonne Brière-de-l'Isle, avait été émerveillé de la forêt

et de cette puissance de végétation, il n'en a cependant traversé qu'un bout, mais, me disait-il, malgré soi on regardait attentivement à droite ou à gauche et on n'aurait pas été surpris le moins du monde de voir briller les prunelles de ces terribles fauves de l'Inde. Je regretterai certainement beaucoup de quitter le Tonkin, sans avoir vu la véritable forêt vierge ; les quelques bouquets de cocotier, buts fréquents de mes promenades à cheval, ont bien leurs charmes, mais qu'il y a loin de là à la forêt tropicale.

Je viens d'être interrompu par la bienheureuse arrivée du courrier, qui m'apporte comme d'habitude vos deux lettres. Je m'étonne beaucoup qu'à cette date du 24 Avril vous n'en soyez qu'à une lettre de moi du 23 Février ; vous auriez dû recevoir celle de la veille de notre départ pour Bắc-Ninh, dans laquelle je vous racontais la visite que nous avaient faite les ambassadeurs de Hué. (29 bis)

Eh bien ! grande voyageuse, nouvelle Paulina Bartlett, tu t'es tirée d'affaire toute seule à Vogué, c'est bien. Vois-tu, quand on voyage, il faut laisser la modestie, la politesse la plus élémentaire à sa porte, quand on en franchit le seuil, et marcher le premier sur les pieds des gens, pour qu'ils ne vous marchent pas sur les vôtres. Tu me diras que ce n'est pas de la haute ni même de la petite morale, non, d'accord, c'est de la morale de voyage, mais malheureusement il en faut. Alice est bien gentille de m'attendre pour venir à Livron. A mon retour, dès que j'y aurai passé quelques jours, j'irai la chercher à Thueyts, et je la garderai pendant le reste de mon séjour. Oui, M. Paul, je ne vous prends pas en traître et vous avertis à l'avance, il faut vous familiariser avec cette pensée que j'irai vous enlever ma sœur pour la fin d'Août et le commencement de Septembre. La maison, chère mère, ne sera plus aussi solitaire que maintenant, il y aura alors bien des cris, peut-être même des hurlements.

Vous avez une sécheresse énorme, dites-vous, ce n'est pas comme ici. Hier, il a commencé à pleuvoir vers 8 h. pendant le dîner. La salle à manger du Commandant est à 40 m. peut-être de chez moi : pour faire ce trajet, j'ai été trempé de part en part, et je courrais cependant, veste, chemise, flanelle, tout était mouillé et est encore en train de sécher dehors. On parle quelquefois en France de pluies battantes, ces gens-là feraient bien de voir nos légères pluies d'ici, ils verraient ce que, veut dire au juste cette métaphore : « comme qui

la jetterait avec un arrosoir ». Le fleuve monte, c'est vraiment une belle nappe d'eau, et notre port d'Hanoï, avec ses nouvelles canonières, et les nouveaux avisos de rivière achetés à Bombay, a vraiment bon air.

Je vous quitte en vous embrassant bien des fois.

Votre fils tout dévoué,

L. JULLIEN.



Hanoi le 17 Juin 1854.

Chers Parents,

Le contenu de cette lettre vous étonnera, sans doute, et vous causera peut-être quelque ennui au début, car il vous apprendra que notre réunion est retardée de quelques mois ; mais vous serez vite rassurés en apprenant que ce n'est que pour mon bien que je reste, et que je reçois à chaque instant des félicitations.

Je laisse partir la Section avec le Capitaine Aron seul, dans une huitaine de jours au plus, et je m'en vais à Qui-Nhơn d'abord, où je resterai simplement l'intervalle de temps qui sépare les paquebots, soit une quinzaine au plus, pour remonter ensuite de là à Hué, où je suis mis à la disposition de Monsieur Rheinart, Résident Général de France dans l'Annam. La dépêche dans laquelle M. Rheinart demande un officier du Génie au Général Millot, ajoute que c'est pour reconnaître et délimiter les nouveaux terrains concédés à la France dans la Citadelle de Hué et voir quels sont les travaux à faire pour l'installation provisoire des troupes.

J'ai saisi cette occasion unique pour moi d'aller à Hué, et je dois ma nomination à ce poste à l'amabilité pour moi du Commandant de Lacroix, de l'Etat-Major Général du Général Millot (30).

Le Capitaine Aron me dit que, d'un côté, il est enchanté pour moi de cette désignation, quoique fort ennuyé de ne pas faire le voyage du retour avec moi, il me promet d'appuyer tant qu'il pourra la proposition de capitaine qu'il a faite pour moi après l'affaire de Hong-Hoa ; en restant ici j'ai beaucoup plus de chances de voir cette proposition réussir, et si j'attends le mois d'Octobre pour rentrer, je

suis à peu près sûr, me dit-il, de revenir avec un galon de plus, je rentrerai donc avec l'ami Borel et la Compagnie du Génie de Grenoble. Il faudra changer la suscription de vos lettres et faire suivre mon nom de *Lieutenant du Génie au Tonkin*, ne mettez pas Hué, car il se peut que je n'y reste que 1 ou 2 mois, et la réponse à cette lettre arrivera dans trois, j'avertirai le directeur de la poste de Haï-Phong, qui me fera parvenir toutes mes lettres. Je ne crains qu'une chose, c'est que vous m'écriviez à Aden quand vous apprendrez par dépêche que la Section d'Aérostiers quitte le Tonkin.

Vous recevrez peu de temps après cette lettre, je dis peu de temps, il se peut toutefois que Aron mette 15 jours de plus que le courrier pour regagner la France, une caisse contenant des incrustations, 2 bahuts dont l'un à un de mes camarades qui l'envoie à sa mère, M^{me} Lubin, Paris (Ternes), rue Faraday N° 15. Je vous prie de le faire emballer dans une petite caisse et de le lui envoyer en petite vitesse : C'est le bahut qui est vide, il faudra, au préalable, remettre en place les deux portes qui se trouvent dans l'intérieur du mien. Tout ce que contient en outre la caisse est à moi. Pour entretenir les incrustations, il faut les brosser de temps en temps avec un linge sec puis y passer un peu d'huile d'olive.

Le gong a un bien beau son, frapper sur le bouton central avec la bombe, je vous le recommande pour vous appeler à table, on l'entendra dans toute la maison.

Jeudi 19. - Le bateau qui doit me conduire à Qui-Nhơn, *l'Illyssus*, est dans la baie d'Along, je vais donc quitter Hanoi aujourd'hui ou demain. *L'Illyssus* prend le courrier à Saïgon et le dépose à Qui-Nhơn, Tourane, Haï-Phong, c'est lui qui devait m'apporter vos lettres, mais qui sait quand je les aurai, le contre-temps qui retarde leur arrivée est inimaginable !

Figurez-vous que le consul français à Singapore persuade au paquebot qui apportait le courrier de France, de lui laisser le courrier destiné au Tonkin, lui disant : « Laissez-moi ce courrier, vous allez être mis en quarantaine à Saïgon, et il arrivera en retard au Tonkin, il va partir d'ici demain un transport pour Hong-Kong, d'où il sera dirigé sur Haï-Phong ».

Le bateau qui devait quitter Singapoore le lendemain du passage du courrier français, l'a quitté 4 jours après et n'est pas arrivé à Hong-Kong, de là il sera bien expédié ici, mais je serai parti. Allons, ce sera pour dans 15 jours, j'aurai alors des masses de lettres.

Le départ des bataillons de France est fixé à quelques jours après l'occupation de Langson. La route est très difficile, paraît-il, il faut encore attendre au moins 4 à 5 jours.

Outre la caisse d'incrustations dont je vous parle plus haut, vous recevrez probablement d'autres colis, par exemple, ma tente, mon lit de camp, etc., peut-être mes caisses d'habits et malles de Versailles, que je prierai Protard de vous envoyer. Le tout vous sera expédié par petite vitesse, port dû, ne vous étonnez donc pas de recevoir fréquemment des lettres d'avis et prenez et payez à la gare tout ce qui vous arrivera.

Voilà une bien longue lettre d'affaires, la prochaine sera j'espère plus intéressante, Hautefeuille (le héros de Ninh-Binh) (31), me disait avant-hier que Hué était, disait-on, une fort jolie ville, vous serez renseigné, sinon par le prochain courrier, du moins par le suivant. Je me porte toujours à merveille, il y a 15 jours je me suis pesé, j'avais engraisé de 10 kilos, c'est honteux.

Je vous embrasse mille fois tous. Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

M. Patenôtre est arrivé et reparti sans nous communiquer le traité que vous devez connaître mieux que nous.

*
* *

Qui-Nhơn, le 28 Juin 1884.

Chers Parents,

Me voici à Qui-Nhơn depuis hier, reçu à bras ouverts par les officiers de la compagnie d'Infanterie de Marine qui compose la garnison de ce poste. J'ai été présenté dans la soirée au Résident, M. Navelle, homme érudit, dit-on, charmant en tout cas (32). Comme logement j'occupe, et j'occuperai pendant mon séjour ici qui ne durera que 15 jours, l'ancienne habitation des employés de la Douane. Lorsque le poste a été supprimé, il y a 4 à 5 mois, ces employés disparurent ; le poste est réoccupé depuis deux mois, ils ne sont pas encore de retour.

Ce bâtiment est une assez grande baraque en bois, oh ! mais, rassurez-vous, avec double plafond, vérandah sur tout le pourtour. Elle est élevée de quelques marches au-dessus du sol de la Concession, et est séparée du quai de la rade intérieure par un petit jardin. En 10 pas faits dans une petite allée bordée de cocotiers, je me trouve sur la plage, c'est charmant. Chaud, il est vrai, le climat est toutefois tempéré par la brise de mer, qui peut souffler des deux côtés, car la Concession est bâtie sur une langue de terre qui sépare la rade intérieure de la rade extérieure. La montagne est à deux pas, c'est là le repaire de M. le Tigre, comme l'appellent les Annamites, j'espère être assez heureux pour l'entendre miauler le soir, avant de quitter le pays.

Je partage la table des officiers d'Infanterie de Marine qui sont là, qui ont un excellent cuisinier et, détail que je vous prie de retenir, non seulement on apporte à la fin de chaque repas le bol contenant l'eau pour se laver le bout des doigts avant de prendre le café, mais même on ajoute dans l'eau un petit paquet d'herbes odoriférantes qu'on emploie pour se dégraisser rapidement les dents. Hein ! direz-vous après cela que l'Annam est un pays de sauvages !

J'arrive ici avec un crédit de 5.000 frs. pour les places de Qui-Nhơn et Hué ; j'ouvrirai ici un crédit de 2 à 3.000 frs, d'après l'estimation des dépenses à faire pour la réparation du casernement et des divers bâtiments de la Concession, estimation que je commencerai demain. Les plus grosses, la réfection des toitures, je la confierai à un Chinois, qui habite ici et dont on m'a déjà parlé, avec qui je traiterai à forfait. Les autres réparations pourront être faites en régie par les ouvriers d'art de la compagnie : menuisiers, maçons etc., qui seront payés d'après les tarifs que j'apporte, et placés sous la surveillance d'un des officiers de la compagnie, que je vais initier aux mystères de la comptabilité des travaux du Génie, chose excessivement simple, puis je ferai voile vers Hué. Vous voilà maintenant au courant de ma situation ici, je vous quitte pour aujourd'hui, la suite à un autre jour.

Jeudi 3 Juillet.

Hier soir, vers 6 h., je suis allé faire une visite assez curieuse au vieux bonze de la pagode de Qui-Nhơn, j'étais avec le sous-lieutenant de la compagnie. A peine arrivés, nous étions reçus à bras ouverts par ce vieux bonhomme qui nous serrait les mains avec énergie.

Dès qu'on est entré chez lui, il faut s'asseoir ; pour se faire comprendre, il vous prend presque à bras le corps et vous conduit vers un siège, puis, lorsqu'on est assis, il exerce avec ses deux mains une légère pression sur vos épaules pour vous bien caler. Cela fait, les boys arrivent et disposent la collation: « bananes et thé ». Pendant qu'on préparait le thé, il a sorti une espèce de guitare à 3 cordes, dont il s'est mis à jouer avec un réel talent. A un moment donné, il a joué une marche bien caractérisée, ce doit être celle qu'il joue dans les cérémonies et processions. Aussi, pour lui bien montrer que je comprenais la cadence et que je devinais une marche processionnelle, je me suis levé, j'ai pris un bâton en guise de hallebarde, et j'ai fait quelques tours en mesure. Il était enchanté et faisait de grands gestes d'approbation : « *tôt quâ ! tôt quâ !* » disait-il, c'est-à-dire : Bon ! très bien ! Il nous a joué ensuite une espèce de complainte avec un réel talent, deux des cordes lui servant à faire le chant, la troisième possédant un son grave, sert à faire un accompagnement.

Comme nous regardions avec attention quelques tableaux (c'est un bien gros mot pour les barbouillages en question), il nous a sorti un rouleau de gravures qu'il considérait sans doute comme le plus bel ornement de sa case, et qui se composait tout bonnement de gravures des journaux illustrés, découpées et collées sur un rouleau long et étroit.

Ses bananes étaient très bonnes, nous y étions allés avec l'arrière pensée de manger quelques mangues, mais quoique possédant les plus beaux manguiers de Qui-Nhơn, il n'en avait pas.

La mangue, la pomme cannelle, sont des fruits que j'ai appris à connaître ici, au Tonkin il n'y en a pas ; à part l'ananas, qui se trouve également en abondance au Tonkin, tous ces fruits tropicaux, quoique bons, ne valent pas nos bonnes pêches et nos raisins, après ces deux fruits-là il faut tirer l'échelle.

Vous ne vous figurez pas qui j'ai trouvé ici ? Paul Jullien de St. Jean, sergent à la compagnie (33). J'espère que mon passage ici aura été pour lui une bonne chose, d'abord parce qu'il était découragé et que je l'ai remonté, ensuite parce que, entretenant les plus cordiales relations avec ses officiers, j'ai parlé de lui et qu'on s'en occupera. Il a d'ailleurs la première partie de son bac., c'est déjà une excellente note. Il tiendrait beaucoup à passer adjudant. Le Capitaine Raggio m'a promis que cela arriverait dans 3 ou 4 mois s'il était bien sage, j'espère donc que tout va marcher et qu'il entrera l'année prochaine à Saint-Maixent.

Mes travaux marchent rapidement, j'ai trouvé ici un entrepreneur très honnête, quoique Chinois, qui fait les grosses réparations à forfait. Je préfère ici ce mode d'emploi, car les surveillants français, qu'il faut toujours donner aux Annamites, ne connaissent pas assez bien la langue.

Adieu, Chers Parents, je vous embrasse mille fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

Je rouvre ma lettre pour vous annoncer que notre petite colonne de Langson, se fiant aux traités, a été traitreusement attaquée.

Des renforts sont partis aussitôt. Parmi ceux-ci, Aron et la Section, employée comme troupes du Génie. Cela m'a fait regretter de l'avoir quittée. Je pars demain pour Hué, toujours gaillard et bien portant.

* * *

Hué, le 27 Juillet 1884.

Chers Parents,

Cette fois, le facteur de Hué, hein ! vous figurez-vous sa tête ! n'a pas été un gros vilain, puisqu'il m'a remis trois lettres de vous, j'en reçois toujours deux d'habitude, la dernière fois je n'en avais qu'une, la seconde s'était sans doute égarée au Tonkin et vient de m'arriver par ce courrier-ci. Je les reçois maintenant 8 jours plus tard qu'autrefois, car le bateau qui les porte reste bien 3 jours au Tonkin, 3 avant de les avoir remises au *tràm* de Tourane, et le *tràm* met 2 jours de Tourane ici.

Dans ce coin de Hué on est un peu isolé et en dehors des nouvelles, vous devez savoir certainement mieux que moi ce qui se passe en Chine ; nous, depuis le départ de l'escadre, nous n'avons aucune nouvelle. Que fait-on ? bombarde-t-on un port ? demande-t-on une indemnité à la Chine ? ce sont là des questions que nous nous posons tous les jours, et tous les jours elles restent sans réponse.

J'ai reçu cependant un mot du Cⁱ. Du pommier qui me dit qu'il rentre de **Phu-Lang-Thuong**, où il a laissé ce pauvre Aron atteint de dysenterie, il a été assez malade, paraît-il, mais il allait mieux et se rétablissait peu à peu.

Les travaux que je suis chargé de faire ici sont commencés depuis le 24. J'avais tardé un peu, avant de donner l'ordre de commencer, attendant une réponse à un télégramme que j'avais envoyé au Tonkin, dans lequel je disais qu'aucune construction n'existant dans notre Concession, tout était à faire et que j'estimais les dépenses à trente mille francs, je demandais le crédit avant de commencer. Le Général Millot me répondit aussitôt directement, qu'il m'accordait ce crédit de 30.000 frs, et que je n'avais qu'à commencer les travaux. Le 23, je recevais cette dépêche ; le 24, il y avait 150 coolies commençant le terrassement, hier il y en avait 400, je vais faire augmenter le nombre encore, afin de pousser ces travaux le plus activement possible. Je n'ai pas hésité à commencer, car je suis sur que cette partie de mon projet d'installation des troupes sera approuvée par le CⁱDupommier, auquel je viens d'adresser par le courrier un croquis de nos nouveaux terrains, avec mon projet pour l'emplacement des cases casernes (34).

Mon entrepreneur ne comprend malheureusement pas un mot de français (35). Les fermes des casernes annamites ne sont non plus pas du type que je lui fais employer, en sorte que je suis obligé de lui faire des croquis de charpente, qu'il comprend du reste fort bien, car il est heureusement intelligent. L'interprète de M. Rheinart, qui m'a servi d'intermédiaire en cette occasion, était également intelligent (36), le tout a bien marché, il a compris et va faire faire. De ce côté, je suis tranquille et j'espère me tirer très convenablement de ma mission.

Je vois souvent de ma fenêtre un spectacle qui amuserait Fred à coup sûr, je veux parler de la promenade matinale qu'on fait faire aux éléphants du roi sur le bord de la rivière. On les fait baigner souvent, et lorsqu'on veut les laver de fond en comble, on les fait mettre à genoux, de façon à ce que l'eau leur arrive jusqu'aux yeux. Dans cette position, ils replient leur trompe, de façon que l'extrémité sortant hors de l'eau, ils puissent respirer. Puis, même de temps en temps, suivant les indications du cornac, ils plongent complètement la tête sous l'eau, on se dépêche pendant ce temps de leur nettoyer et étriller fortement le sommet du crâne (37).

C'est avec un bien vif plaisir que j'ai appris les ouvertures qui vous ont été faites ... (*déchirure*). J'espère que les choses ne s'en tiendront pas là et qu'un des prochains courriers m'apportera une nouvelle de déménagement.

Je souris en voyant constamment sur les adresses : « en cas de rapatriement laisser cette lettre à Colombo », celles que m'apportera le prochain courrier porteront encore probablement cette suscription, mais par le suivant il n'en sera pas de même, car j'imagine que la nouvelle de notre échec sur la route de Langson [a dû arriver] en France vers le... (*déchirure*).

Nos braves députés pataugent en ce moment-ci dans leur discussion sur la loi militaire. Il n'y a là malheureusement pas de grande figure compétente, autorisée, convaincue, pour mener à bonne fin et diriger ce grand et si important débat. Voilà qu'on va réformer de fond en comble l'X, qu'allons-nous trouver à notre retour !

Je vous embrasse tous mille et une fois.

Votre fils tout dévoué,

L. JULLIEN.

*
* * *

Hué, le 10 Août 1884

Chers Parents,

A première vue, être envoyé dans une ville où on ne connaît âme qui vive, habitée par des gens dont les habitudes diffèrent diamétralement des nôtres, et être chargé d'y faire exécuter d'importants travaux, pourrait paraître assez difficile. Cela n'est rien, et cette difficulté a été rapidement éludée, mais avoir à lutter avec des diplomates de mauvaise foi, qui discutent et discuteront toute leur vie contre et malgré l'évidence, cela est plus ennuyeux et m'arrive à chaque instant depuis quelques jours.

Figurez-vous que je vais l'autre jour piqueter des emplacements de baraques pour une compagnie dans la Citadelle. Je les place sur le rempart même, qui a une quinzaine de mètres de large et où elles auraient pu recueillir la moindre brise fourvoyée à Hué. Ce projet,

dont j'avais envoyé copie à Hanoï avait été adopté ; le rempart est d'ailleurs le seul coin habitable de cet angle de citadelle (38).

Le lendemain matin, l'entrepreneur envoie son monde pour travailler à la chose ; il est renvoyé, et on nous annonce le Président du Conseil des Ministres, pour discuter la chose.

Il y avait déjà 2 h. qu'il était dans le salon quand j'ai été appelé pour la discussion. Il a prétendu qu'en mettant des cases là, elles seraient plus élevées que la maison du roi, ce qui est inadmissible, il a fallu en passer par là, puis discuter pendant des heures entières avant de savoir si nous pourrions construire avant la ratification du traité. La question de savoir comment serait construite la séparation a pris pas mal de temps. Ce matin là, ce vieux mandarin était particulièrement agaçant, sautant d'une question à l'autre, sans qu'il fut possible de tirer d'aucune une solution. A la fin de l'entretien, je n'en pouvais plus, et je demandais à M. Rheinart comment il pouvait supporter des discussions pareilles, sans être tenté cinquante fois de prendre ce petit monsieur, tout régent qu'il est, par les épaules, et de le mettre à la porte (39). Vous n'ignorez pas sans doute qu'il se moque de nous, que le roi est mort il y a huit jours, et que, sans notre assentiment, il a nommé un gamin, pour pouvoir conserver le pouvoir. Il saute à pieds joints sur le traité, gare à lui, j'espère que lorsque vous recevrez cette lettre tout sera réglé.

Nous avons reçu le courrier français (journaux), les lettres vont au Tonkin et ne nous sont encore pas revenues. Ils nous apprennent que vous connaissez par divers télégrammes le guet-apens de Langson, cela n'a pas dû faire plaisir au Ministre, dont les succès, du reste, devant la Chambre, à propos de la révision, sont assez contestables. Les pourparlers et les débats de la Conférence Egyptienne ne mineront-ils pas son autorité ? Que sortira-t-il de tout cela ? Actuellement tout est terminé probablement, mais il s'écoulera encore de longs jours avant que nous ne le sachions.

Les journaux nous parlent également du choléra de Toulon et Marseille, nous le savions déjà par des télégrammes envoyés aux journaux de Saïgon, ces derniers en ont parlé pendant très peu de temps, en sorte que nous avons pensé que l'épidémie était bénigne et s'était éteinte rapidement.

J'espère qu'il n'est pas remonté jusqu'à Livron, j'attends néanmoins des détails avec assez d'impatience.

Comme vous le disent les journaux, le corps expéditionnaire passera encore certainement l'hiver au Tonkin, je ne serai donc pas rentré à la rentrée des classes, je crois toutefois qu'il n'y a pas à hésiter à renvoyer Alfred à Versailles, il est loin de Livron, mais ses études ont commencé dans un certain sens jusqu'au bachot, il faut qu'il suive la même voie. La physique l'a attiré comme chose nouvelle et intéressante, cela lui a fait négliger un peu les mathématiques pures, c'est un grave tort, il faut se mettre pendant les vacances à piocher dur *la géométrie* et l'arithmétique, faire tous les jours un problème de Briot.

Adieu, Chers Parents, je vous embrasse mille fois.

Votre fils tout dévoué,

L. JULLIEN.

*
* * *

Hué, le 25 Août 1884.

Chers Parents,

J'étais très en peine au dernier courrier, pas une lettre de France. J'en ai eu heureusement l'explication quelques jours après, les lettres m'avaient été adressées à Qui-Nhơn que j'ai quitté depuis longtemps déjà. Malgré tout, il y en a une qui restera longtemps dans les bureaux d'Aden. Depuis ma dernière lettre il s'est passé ici bien des événements que les journaux vous ont racontés, sans doute, mais avec des détails si inexacts, probablement, que le récit précis vous intéressera, quoiqu'arrivant bien tard.

Comme je vous l'ai déjà dit, je crois, l'ancien roi mourait le 30 Juillet (c'est peut-être le 28, j'ai déjà un peu oublié ces vieilles dates), et le lendemain, 1^{er} Août, on venait annoncer sa mort à M. Rheinart, en même temps qu'on lui annonçait que son successeur était désigné et nommé (40). M. Rheinart, avec juste raison, j'ai assisté à l'entretien, fit observer au deuxième Régent, cheville ouvrière du royaume, que cette nomination, entièrement contraire à toute idée de protectorat, ne pouvait être acceptée par la France. Il lui expliquait ce qu'est un protectorat, lui disant que le protecteur s'engageant à maintenir la paix au dehors comme au dedans, ne pouvait laisser nommer un prince d'un caractère turbulent, prêt à toutes les aventures, il était donc de toute nécessité que le protecteur

soit consulté avant l'élection. Le nouveau prince peut être rempli de qualités, disait M. Rheinart, ce peut être un être extraordinaire, mais encore faut-il qu'on nous demande notre avis au préalable, nous nous empresserons de le donner. Le Régent se retranchait derrière les usages annamites, disant que le pays ne pouvait se passer de roi, ne fut-ce qu'une minute ; mauvaise raison, disait M. Rheinart, car ce roi qui est mineur, en tutelle, comme l'autre pourvu d'un Conseil de Régence qui gouverne, n'est pas un roi mais un fantoche.

Naturellement, il n'y avait pas moyen de s'entendre. M. Rheinart télégraphiait ces événements au Général Millot et à Paris, demandant des instructions. Pendant ce temps, le Gouvernement annamite, craignant toujours de nous voir installé dans la Citadelle, empêchait l'exécution de mes travaux projetés, sous divers prétextes, ne me laissant continuer les travaux commencés que dans l'ouvrage extérieur que nous possédons (41). Les instructions de Paris arrivèrent enfin vers le 9 ou 10 Août à Hanoï, elles portaient que M. Rheinart avait eu parfaitement raison de protester, qu'on reconnaîtrait le roi choisi, puisqu'il n'y avait pas de griefs contre lui, mais qu'au préalable, le Gouvernement annamite devait nous écrire une note officielle, annonçant la mort du roi et nous demandant notre avis sur le choix qu'ils se proposaient de faire. C'est le Colonel Guerrier qui apportait ces instructions-là, le 13 au soir. Il amenait avec lui le bataillon du III^e de ligne et une batterie d'Artillerie, pour l'appuyer. Le 14, ces troupes débarquaient à Thuận-An, le 15 elles étaient à Hué, et le Colonel Guerrier et M. Rheinart allaient porter les conditions du Gouvernement au 2^e Régent. La vue des culottes rouges avait calmé les Annamites, qui écrivirent tout ce qu'on voulut, la cérémonie du couronnement fut fixée au 17. M. Rheinart, le Colonel Guerrier et le Capitaine de frégate Mallarmé, commandant le *Tarn* qui venait d'amener ces troupes, représentant la France, devaient passer par la porte du milieu de l'enceinte royale, porte qu'aucun Européen n'avait franchi avant eux. C'est par là que passaient autrefois les mandarins chinois venant donner l'investiture.

60 hommes de troupes assistaient au couronnement, auquel j'ai également assisté comme attaché à la Légation. Un enseigne de vaisseau, qui fait un peu de photographie, a pris plusieurs vues de la cérémonie, j'espère que vous pourrez ainsi en avoir idée, car il enverra certainement des épreuves en France. C'est excessivement curieux. Les mandarins, et ils sont nombreux, revêtent ce jour-là des costumes d'un bizarre dont il est difficile de se faire une idée. Robes

de soies brochées couvertes de broderies, petites ailes dans le dos, comme les scarabées. Bonnets à ailes également. Ils sont tous rangés par grades dans une grande cour carrée qui précède la salle du trône. Quand le roi sort de chez lui, et dès que des personnes étrangères peuvent l'apercevoir (car personne ne doit jamais le voir, sauf les serviteurs), le chœur des eunuques appostés là exprès pousse pendant 10 minutes des miaulements épouvantables, ils crient : *thya!* ce qui est le signe de la vue de quelque chose de surnaturel, tout à fait (42). Quand le calme a été rétabli, le grand maître des cérémonies est venu annoncer, la face contre terre, que les représentants de la France venaient lui lire une adresse. Le Colonel Guerrier et les deux autres se sont alors avancés près du roi, et on lui a souhaité une longue prospérité. Ensuite ça a été le tour des mandarins, qui, en bon ordre et au nombre de 2 ou 300, sont venus en chœur, s'étaler par trois fois le front dans la poussière devant leur souverain, en poussant en cadence des hurlements de condoléance, c'était à mourir de rire. Toute l'armée était en habits magnifiques, les éléphants couverts de harnachements dorés, la mise en scène était très jolie (43).

C'est la première et la dernière fois de ma vie que je verrai couronner un monarque oriental, aussi je n'aurais pas donné ma place pour un empire. Et puis, j'espère que les officiers privilégiés qui assistaient à cette cérémonie ont eu de la chance ! On nous a décorés de la décoration de l'Annam ! Je me hâte d'ajouter que c'est une décoration non reconnue par la Chancellerie, en sorte qu'on ne la porte pas, mais vous verrez mon brevet et ma première décoration, hein ! j'espère (44).

On a également profité de la présence d'une force assez considérable ici, pour occuper la Citadelle. Les troupes sont installées là-bas tant bien que mal, car les cases que je fais ne sont encore pas terminées. Lundi prochain je pourrai livrer du casernement pour 200 hommes.

La chaleur commence à être moins forte, je me porte toujours bien, aussi vais-je partir demain pour la montagne, avec le docteur.

Nous allons chasser le bison, « *bos annamitus* », peut-être l'éléphant. Nous emportons pour cela le fusil Gras et un fusil de gros calibre lançant des balles explosibles ou à pointe d'acier.

La prochaine fois vous serez au courant de mes exploits cynégétiques, si exploits il y a.

Votre fils tout dévoué,

L.JULLIEN.

Hué, le 6 Septembre 1884.

Bien Chers Parents,

Je m'étonne beaucoup de vous voir toujours sans nouvelles de moi, je viens encore de fouiller mon porte-monnaie, et j'y ai trouvé un récépissé de mandat-poste de 200 frs pris et envoyé le 3 Mai ; or, me dites-vous, le courrier de Mai ne vous a porté aucune nouvelle de moi, je suis bien sûr en tout cas d'avoir écrit ce jour-là. Une fois les opérations terminées, je n'ai pas dû manquer un seul courrier. Rassurez-moi en tout cas sur le sort de ce mandat de 200 frs, le premier était de 300, je sais que vous l'avez reçu, mais jusqu'à aujourd'hui il n'en est pas de même pour le second, je conserve en tout cas le talon.

Je vous ai quitté la dernière fois au moment de partir pour la chasse, Berthe (45) en attend probablement le récit, le voici en style télégraphique : départ le 27 Août à 4 h de l'après-midi. Le Docteur Mangin, moi, le boy du docteur, un planton de la Résidence (ces deux personnages sont des Annamites), Diane, ma jolie chienne, constituent le personnel de l'expédition.

Comme matériel nous emportons : 2 carabines rayées lançant soit des balles à pointes d'acier, soit des balles explosibles, c'est l'armement du docteur ; pour moi, j'ai un Lefauchaux à deux coups, avec cartouches depuis le 10 jusqu'à la balle, et surtout un fusil Gras de troupe. Viennent maintenant 2 matelas cambodgiens et des provisions. Le moyen de transport est constitué par un sampan, des coolies retenus à l'avance par les bons soins d'un excellent missionnaire, le P. Renauld (46), nous attendront au débarcadère. Dans le premier compartiment du sampan, nos lits sont installés côte à côte, dans le second se trouvent nos boys ; l'embarcation est à 4 rameurs, dont un soldat annamite. Il fait beau, et nous commençons à descendre la rivière de Hué, pour chercher le confluent d'un affluent que nous remonterons ensuite. Comme toujours, la gaieté se traduit par des chants et les rives du fleuve sont bien étonnées d'entendre passer en revue une foule d'opéras, encore inédits pour longtemps en Annam. Nous dînons à 7 h., un peu gênés par la fumée de notre cuisine, mais bast ! la bonne humeur a toujours raison d'aussi légers inconvénients. Nous nous laissons ensuite aller peu à peu au sommeil, souvent distraits cependant par le besoin de presser nos rameurs qui voudraient

bien faire comme nous. Nous ne tardons pas à nous apercevoir qu'ils ne connaissent pas la rivière, et à 1 h. du matin nous sommes complètement échoués, nous nous mettons tous à l'eau et après bien des efforts nous parvenons à remettre notre embarcation à flot. Plus haut il faut encore passer un rapide, nos rameurs maladroits s'en tirent à peu près ; enfin, après une longue attente, nous arrivons au débarcadère à 8 h. du matin. Les porteurs qui devaient nous attendre étaient partis depuis longtemps, nous en trouvons cependant 3 pour porter nos armes, et nous partons, laissant le boy chargé d'en trouver pour le matériel.

En chasse. Le temps est heureusement un peu couvert, cependant, à cette heure-là, toute chasse devrait être finie, le terrain est assez bourbeux, et nous passons à travers plus d'une fondrière sur le dos de nos Annamites. Le soleil se met bientôt de la partie et rend la marche pénible, cependant, vers 10 h., à demi heure du point d'arrivée, nous apercevons bien loin, au pied de la montagne, des taches noires mouvantes, ce sont des bœufs. Cette vue nous permet de nouveaux efforts, et nous nous dirigeons vers eux à travers la steppe ; en approchant, nous prenons nos précautions pour n'être pas éventés ; grâce à un bouquet d'arbres, nous parvenons jusqu'à 80 m. à 100 m. du troupeau, nous prenons alors nos dispositions pour tirer et nous visons tous les deux le même animal, au défaut de l'épaule. Ce dernier, en recevant ses deux balles, se contente de relever la tête, se demandant ce qu'est tout ce bruit pour si peu ; il est remplacé par un autre, salué également de deux balles ; la bande s'enfuit alors au trot, essuyant deux nouvelles décharges qui la décident à prendre le galop. Ils s'enfoncent dans la montagne dont les taillis épais empêchent toute poursuite. Les blessés iront crever quelque part et deviendront la proie des fauves, ils sont perdus pour nous.

Nous rentrons harassés au logis, case annamite, pied à terre ordinaire de ces parties de chasse ; le boy et les bagages ne tardent pas à arriver et aussitôt, après un repas substantiel, nous faisons une sieste réparatrice. Nous voici de nouveau sur pied vers 4 h., conduits par un Annamite qui nous dit qu'un troupeau de bœufs pait tout près de là. Au bout de trois quarts d'heure de marche nous les trouvons en effet, mais nous sommes un peu à découvert, le docteur se presse un peu trop, il fait quelques pas en courant, croit à tort les voir partir, et lâche ses deux coups avant que j'ai pu me mettre en ligne, ils disparaissent alors dans le fourré, et nous allons prendre un bain dans une petite rivière qui passe à deux pas de là. Une fois frais et dispos, nous prenons le chemin du retour, il est 5 h. $\frac{1}{2}$, mais, un peu avant

d'arriver, nous apercevons une nouvelle bande. C'était jouer de bonheur, nous marchons droit sur elle, puis, à une certaine distance, nous prenons les dispositions ordinaires, se mettre sous le vent et se dérober derrière les touffes d'arbustes. Comme le matin, nous arrivons à 80 ou 100 mètres, et nous choisissons notre bête. Je me mets à genou pour faire avec mon Gras un tir précis, puis nous faisons feu, je tire dès que la fumée du coup du docteur me permet de bien viser ; au premier coup, le bœuf avait seulement levé la tête, au deuxième, la bande entière s'enfuit. Mais, à 50 m. de là, nous voyons tout d'un coup une masse par terre se débattre, c'est un bœuf blessé, nous faisons de nouveau feu trois à quatre fois pour l'achever et nous venons admirer notre œuvre. Un beau bœuf de 1 m. 70 de hauteur au garrot, est par terre, il a une balle explosible du docteur dans le flanc, et une de mes balles, la première, lui a brisé l'épine dorsale, a pénétré dans la colonne vertébrale et a déterminé sa chute, il est décidé que c'est moi qui l'ai tué, et on l'appelle *mon* bœuf. Pour pouvoir les avoir, il faut absolument une balle bien placée, comme la mienne par exemple. Le docteur me raconte qu'il en a vus et abattus à la fin de sa journée qui avaient plus de 10 balles dans le corps, ils sont d'une vitalité étonnante. Tout joyeux nous revenons au campement..... La suite au prochain N°.

Rien de neuf à vous raconter, mes travaux marchent et j'espère rentrer bientôt au Tonkin ; le nouveau Résident Général est désigné, et le Général Millot rentre. Personne ici ne connaissant M. Lemerre, je ne puis vous donner d'appréciations sur son compte.

Je vous embrasse mille fois.

Votre fils tout dévoué,

L. JULLIEN.

Ma santé est excellente, quand m'annoncerez-vous la fin de ce choléra ?

* * *

Huê, le 25 Septembre 1884.

Chers Parents,

Voilà bien longtemps déjà que je n'ai de vos nouvelles. Le dernier courrier avait été retenu en quarantaine dans le Canal de Suez, et le paquebot de la ligne annexe qui nous l'apporte ordinairement, n'a donc rien pu nous apporter ; quant au dernier, il est bien chargé de

lettres, mais elles sont au Tonkin et ne nous arriveront guère que dans 5 à 6 jours, votre dernière est datée du 17 Juillet.

Berthe attend peut-être la suite de mon histoire, elle qui en est si friande. Je ne me rappelle plus au juste où j'en étais, supposons qu'il fait nuit, qu'après avoir dîné nous sommes au lit, il fait un clair de lune superbe, la clarté entre par la porte qu'on laisse grande ouverte pour avoir de l'air. Tout d'un coup nous entendons une conversation à voix basse entre les Annamites, nous demandons au boy ce que c'est, c'est le propriétaire de la maison qui voudrait fermer la porte en travers de laquelle je suis couché, de peur que Ung Cop (Monsieur Tigre) n'entre dans la maison. Non, nous étoufferions, et puis, après tout, si ces visites nocturnes arrivent quelquefois, elles sont rares heureusement, Je me retourne de l'autre côté et essaye de dormir, j'entends un petit bruit, brr... si c'était le tigre ! non, bientôt la fatigue l'emporte, mais cette histoire de tigre a rendu, je dois l'avouer, mon sommeil agité.

Le lendemain, de bonne heure, nous sommes sur pied et nous voilà en chasse, mais plus de bœufs, le docteur tire cependant sans succès, sur un Coman, espèce de chevreuil, qui détalé avec rapidité dans les hautes herbes. Nous revenons d'un autre côté, mais sans voir davantage nos quadrupèdes, tout d'un coup on entend un grand bruissement dans le taillis, qu'est-ce ? un bœuf, un éléphant ? Pendant que le docteur en fait le tour, je reste à l'affût, un fusil entre les mains, un fusil tenu par mon porteur derrière moi, j'attends près de trois quarts d'heure. Rien. Le docteur revient, le soleil est chaud, nous prenons le chemin du retour, nous reposant sur les succès de la veille.

Pour revenir nous prenons un chemin différent de celui que nous avons pris pour venir, nous envoyons le matériel (campement) à bord du sampan, qui doit redescendre la rivière pour aller remonter un autre bras, vers lequel nous nous dirigeons. Mais nous avons à faire plus de 15 km. dans la steppe sous un soleil de feu, aussi demandons-nous des chevaux, et nous voilà en selle suivis de nos trois porteurs d'armes. En route, je rencontre un aiglon qui reste à bonne portée, mais il s'envole pendant que je mets pied à terre, le maladroît ! A mi-chemin du parcours, il y a une chrétienté dirigée par un père annamite, qui ne comprend pas le français, mais baragouine un latin tout à fait cordon bleu, nous prenons une tasse de thé chez lui, et il nous donne un guide pour nous conduire à une source thermale, but de notre changement de direction. La source est au pied de la

montagne et coule abondamment en donnant naissance à un petit ruisseau très limpide, que la chienne du docteur traverse à la nage, mais à peine y était-elle qu'elle se met à hurler. Je m'approche, impossible de tenir la main dans cette eau tant elle est chaude, *inde* les hurlements.

Tout à coup, pendant que le docteur remplit ses bouteilles, nous entendons des cris épouvantables, puis un coup de feu. La chose se passe à 1 km. de nous, le docteur lâche ses bouteilles et arme son fusil à tout hasard. Les coups de feu sont rares dans cette région (personne n'a d'arme à feu, ce n'est pas comme chez Œil de Faucon). qu'est-ce que cela peut bien être ? Nous remontons à cheval et nous courons sur le lieu du combat, qu'est-ce ? C'est un tigre (Ung Cop, *Monsieur Tigre*), qui vient de se jeter sur un veau et lui a imprimé ses griffes et ses dents dans le cou, puis les cris des Annamites lui ont fait lâcher prise, le curé annamite, possesseur de l'arme à feu, l'a effrayé aussi, et Ung Cop est déjà loin dans la montagne, nous arrivons trop tard. Je l'ai regretté beaucoup, car j'aurai rarement l'occasion de voir un tigre, sans Bidel ou tout autre cornac, se promenant à travers la campagne, *quærens quem devoret*.

Après avoir dit bonjour à ces braves gens (les chrétiens) qui accueillent les Français à bras ouverts, nous nous remettons en route, et enfin, à 7 h. 1/2 du soir, à la nuit, nous arrivons sur la berge, mais pas de barque ! Je tire en l'air un coup de revolver et nous avons bientôt le plaisir de voir notre sampan déboucher de derrière les touffes de bambous. Nous nous embarquons avec bonheur, et après un bon dîner, nous nous endormons, bercés par le chant monotone de nos rameurs, du sommeil des gens fatigués. Au jour, nous sommes en face de mes travaux, je descends pour donner quelques ordres, et nous rentrons enfin à la Légation, enchantés de notre promenade.

En voilà des détails, tu n'es pas contente, Berthon ! On vient de me donner encore de l'ouvrage, je viens d'être chargé par l'Etat-Major Général des travaux de l'armement de **Thuận-An** et Hué, en sorte que me voilà obligé à aller de temps en temps à **Thuận-An**, où je fais construire des plate-formes de côte pour 6 canons de 16 c/m. C'est un assez gros travail, j'y ai pour le faire 30 ouvriers annamites et 3 maçons français. Avant hier, j'ai installé ce service, après avoir choisi l'emplacement des bouches à feu, de concert avec le lieutenant d'Artillerie qui est à **Thuận-An**. Pour Hué même, c'est moi qui ai fait le projet d'armement, on l'a immédiatement accepté, aussi vais-je installer bientôt toute cette artillerie. C'est une assez grosse

responsabilité, que déterminer l'armement des places, il ne faut pas faire trop ni trop peu ; j'ai en tout cas peu hésité, rien n'est si mauvais que les hésitations longues, avant l'hiver nous aurons 10 pièces en batterie, 4 de 16 c/m., 6 de 12 c/m., plus 2 canons revolvers, 2 mitrailleuses pour le flanquement et 4 pièces de montagne pour des sorties, si c'était nécessaire ; avec cela on peut broyer la Citadelle en une heure. Dites leur qu'ils y viennent maintenant, diraient nos Marseillais (47). Je demande, malgré ces intéressants travaux complètement ébauchés par moi, il n'y a plus qu'à finir, à rentrer au Tonkin. Les colonnes volantes vont recommencer, je tiens beaucoup à en être, ce service de fortification et construction, remplira en France la plus grande partie de ma carrière ; pour changer, je préfère, ici, faire le service des troupes.

Il paraît que les expériences du Capitaine Renard avec son ballon dirigeable, ont parfaitement réussi. Un petit article du *Voltaire* du 13 Août en rend compte, l'article en question, paraît-il, parle d'Aron et de moi, on m'y donne comme attaché à la Légation de Hué, je ne sais d'où vient l'article, quoique j'ai un nom au bout de la plume, je veux m'en assurer. Il faut éviter le bruit dans les journaux, heureusement il n'y a qu'un mot m'a-t-on dit, je n'ai pas lu l'article.

Et notre Fred, je pense qu'il va m'arriver de nombreuses nominations à la distribution des prix, hein ! mais fais attention, ne néglige pas les Math pour la physique qui t'amuse. C'est secondaire, la physique, en Spéciales surtout, où les Math dominent de très haut. Tâche de m'enlever ce bachot comme nos braves marins ont coulé la flotte chinoise, en 7 minutes.

Je vous embrasse tous mille fois.

Votre fils tout dévoué,

L. JULLIEN.

Le Capitaine Aron qui avait été sérieusement malade à Hanoï, est guéri.

* * *

Hué, le 8 Octobre 1884.

Chers Parents,

Quand vous recevrez cette lettre, je ne serai plus ici, et ma prochaine sera datée de Hanoï. J'avais en effet demandé au Commandant Dupommier, par le dernier courrier, de me rappeler au Tonkin, car,

si ma mission ici n'est pas complètement terminée, elle est bien près de l'être, et je voulais profiter du retour du bateau qui amènera ici le nouveau chef, « M. Lemaire ». Ma demande a été aussitôt accordée, puisque j'ai reçu dernièrement du Général Brière de l'Isle une dépêche télégraphique autorisant la chose. Je vais quitter Hué en même temps que M. Rheinart qui, lui, rentre en France. Il s'était marié à son dernier séjour, avant-hier il a reçu un télégramme lui annonçant un garçon, il est naturellement très heureux d'aller faire sa connaissance ; de mon côté, je suis aussi content d'avoir fait celle de M. Rheinart.

Toutes les cases dans lesquelles j'ai installé un bataillon, dans la Citadelle, seront terminées le jour de mon départ, il ne restera plus à achever que le mur de séparation qui enserme notre Concession, et encore, ce dernier est-il très sérieusement avancé, le gros œuvre est fini, il ne reste que d'insignifiants détails à terminer. La première œuvre qu'on laisse cause toujours un certain plaisir, peut-être ne sera-ce pas sans une petite pointe d'orgueil qu'avant de partir, je montrerai tous ces baraquements à mon successeur, s'il en arrive un (48).

C'est cependant avec grand plaisir que je rentre à Hanoï, retrouver Aron, mon fidèle Lalès et tous les autres sapeurs. Je dis tous, cependant l'un d'eux manquera à l'appel, et c'était l'un des plus vigoureux. Sur la route de Langson, il est tombé comme une masse, foudroyé par une insolation ; c'était un brave garçon, si j'avais été au Tonkin, j'aurais pu voir l'adresse de sa famille sur son livret et j'aurais pu envoyer une lettre élogieuse, mais je pense qu'Aron y a pensé.

C'est par les derniers journaux que nous sont arrivées les nouvelles de Chine les plus détaillées, ici on ne sait rien. En ce qui concerne le but poursuivi, rien ! On a l'air de bombarder un point de la cote, de ruiner une œuvre importante, puis de dire aux Chinois : Eh bien ! consentez-vous à l'indemnité maintenant ? Non ! Alors on recommence la même opération.

Nous voilà bientôt au 11 Octobre, Fred atteint ses 16 ans, il doit être au lycée, je me propose de lui écrire pour lui rappeler qu'il doit enlever cette année son bachot comme une lettre à la poste. Je vais chercher quelque petit cadeau pour lui rappeler ses 16 ans, mais quoi : flèches empoisonnées, n'y touchez pas ! Il n'y en a pas ici. Enfin, nous verrons. Quant à toi, Chère Maman, tu trouveras plus d'un bibelot pour toi dans ce que je rapporterai, mais pour toi et non pas

pour les autres. Pour Blanche, je ferai faire une monture pareille à celle d'Alice, et pour Berthon aussi, par la même occasion, car je ne crois pas en trouver de toutes faites ; pendant mes nombreuses promenades chez les incrusteurs, je n'avais jamais remarqué que celle que j'ai achetée pour Alice. Je vais lui écrire pour la féliciter d'ailleurs, mais je veux un garçon, na!

Rassurez-moi vite sur le choléra, il est dans la Drôme maintenant, je suis dans les transes en attendant le prochain courrier.

Je vous embrasse mille fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

Thuận-An, le 22 Octobre 1884.

Chers Parents,

Me voici à Thuận-An depuis huit jours, attendant chaque jour avec impatience l'heure du départ, qui n'a pas encore sonné. Le bateau, le *Pluvier*, qui doit nous emmener : Mme Lemaire, M. Rheinart à Tourane, quelques officiers et moi au Tonkin, est toujours en rade, attendant que la barre soit praticable. La passe est assez étroite, aussi, dès que la mer est grosse, il est impossible de la franchir. Du 10 Octobre au 21, il a plu tous les jours et le soleil ne s'est montré qu'une fois. De guerre lasse, Mme Lemaire et M. Rheinart sont montés hier à Hué. Ils jouent de malheur, il fait ce matin un temps admirable, la mer est calme ; depuis huit jours que nous attendons, c'est le seul où l'on ait pu passer, et nous le manquons (49).

Je mets dans cette lettre un mandat-poste de 500 frs, n'oubliez pas de m'en accuser réception. Prochainement je vous en enverrai un second du même montant. Que le papa place ces mille francs comme il l'entendra, il me suffit de les retrouver au retour. J'ai pu facilement faire des économies ici, jugez-en plutôt, ma solde brute au Tonkin est de 408 frs. par mois, en mission à Hué j'avais en plus 12 frs. par jour, soit 360 par mois, ce qui me faisait en tout 768 frs. par mois, c'est-à-dire une belle solde, comme vous voyez.

Nous apprenons tous les jours de nouveaux succès du Général Négrier ou autres au Tonkin, vous en êtes informés aussitôt que nous, je pense, la seule chose que je regrette, c'est d'arriver un peu tard, alors que tout sera terminé ou près de l'être.

Voilà déjà longtemps que je n'ai de vos nouvelles, l'employé des postes que je connais à Haï-Phong a su probablement que je revenais par le *Pluvier*, et il a cru bien faire en gardant mes lettres, les évènements lui donnent tort malheureusement.

Que devient l'Amira Courbet ? depuis la prise de Kelung nous n'avons plus de nouvelles.

Ma prochaine lettre viendra du Tonkin et vous donnera de plus amples nouvelles.

Je vous embrasse mille fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

*
* *

Haï-Phong, le 31 Octobre 1884.

Chers Parents,

La suscription de cette lettre vous montre que je suis arrivé au Tonkin, peut-être même vous parviendra-t-elle avant celle datée du 22 vous annonçant mon départ. Cette dernière a, en effet, manqué le courrier à Tourane, nous étions dans cette baie pour porter sur le paquebot-courrier M^{me} Lemaire et M. Rheinart, nous avons assisté au départ du paquebot, parti avant l'arrivée de nos lettres qui devaient arriver par terre. Quoiqu'il en soit, je vous rappelle que, dans ma lettre du 22, j'avais inséré un mandat-poste de 500 frs., j'en insère un de même valeur dans celle-ci, cela fait en tout mille francs, dont je vous prie de m'accuser réception. Je garde naturellement les talons, mais j'aime mieux être parfaitement sûr que mes mandats sont arrivés.

La première nouvelle que j'ai apprise ici, c'est le départ d'Aron, rentré par le *Rio-Négro*, je m'attendais à le retrouver à Hanoï, aussi est-ce pour moi une grosse déception. J'ai hâte de rentrer à Hanoï pour savoir où en sont les choses de la Section d'Aérostiers dont le commandement m'échoit naturellement. Nos ballons sont, je crois, définitivement au magasin. On ne fait plus maintenant que des colonnes volantes, qui souvent vont très loin, le ballon générerait peut-être la marche, la place serait plutôt à poste fixe dans une des places extrêmes de la ligne d'occupation. Je trouverai des instructions à mon arrivée à Hanoï, c'est-à-dire dans 3 à 4 jours.

Vous devez être tout aussi bien au courant que moi des évènements de Chine et Tonkin, par les télégrammes de l'Amiral Courbet et du Général Brière de l'Isle, je ne pourrai vous donner que des détails intéressants, à cause du *de visu*, sur ceux qui vont suivre.

J'ai vu hier un enseigne de la *Vipère* qui a été fort éprouvée à Fou-Tchéou, il nous a donné de curieux détails sur quelques péripéties du combat, notamment sur la façon dont le torpilleur 45 a abordé le croiseur chinois. D'autres lettres venues d'officiers de la Division de l'Amiral Lespès donnent des détails sur le deuxième échec très sérieux qu'il vient d'éprouver à Formose.

J'ai évité la saison des pluies à Hué, elle commençait au moment de mon départ, j'évite également celle du Tonkin qui est terminée. On s'en aperçoit du reste, car les chaleurs sont revenues, il fait plus chaud ici ces jours-ci qu'il ne faisait à Hué.

Mon départ de là-bas a entraîné de constantes préoccupations pour la remise de mon service (50), je n'ai pas eu le temps d'écrire à Alfred à la date du 11 Octobre (51), pour lui rappeler que je n'oubliais pas que le temps marche, je lui écrirai un de ces jours. Il verra probablement Aron qui a été fort éprouvé par sa dysenterie. Cependant, d'après l'avis de tous, le climat de France le remettra en un rien de temps, ce que je souhaite bien vivement.

Adieu, Chers Parents, ma santé à moi est toujours excellente, mille baisers à tous.

L. JULLIEN.

* * *

Hanoï, le 8 Novembre 1884.

Chers Parents,

Me voici de retour à Hanoï, après plus de 4 mois d'absence, aussi ai-je trouvé dans la ville des changements sensibles, on bâtit toujours et certaines rues tendent à prendre tournure.

Tout mon monde est un peu de côté et d'autre, le gros de la Section est à **Phu-Lang-Thương** depuis le départ d'ici, aussi mon premier soin a-t-il été de demander à ce qu'elle soit réintégrée à Hanoï, c'est ce qui aura lieu prochainement, je pense.

J'ai vu aussitôt après mon arrivée le Colonel Crétin (52), le Général en chef (53), et le Général Négrier. Les deux premiers, les maîtres en somme, paraissent peu désireux d'employer de nouveau

les ballons, aussi je crois qu'ils resteront en magasin. Le Général Négrier, au contraire, paraît très partisan de leur emploi, même ici, il voudrait en avoir un certain nombre, les placer aux postes avancés où nous nous tenons actuellement, et de là surveiller au loin le pays, pour ainsi dire sans changer de place. Quoi qu'il en soit, je vais avoir pour le moment un poste très agréable, je vais être adjoint au Commandant Dupommier, actuellement à Chu, dans le haut Loch-nan. Je pourrai m'initier ainsi à tous les détails du service du Génie, puisque c'est ici la centralisation générale de tous les travaux exécutés ou à exécuter dans l'Annam et le Tonkin, et cela auprès d'un chef très aimable.

Je viens de recevoir le courrier, celui de France part ce soir à 9 h. Vous voyez qu'on n'a guère de temps pour répondre. Le bateau qui l'apporte de Saïgon à Haï-Phong reste 3 à 4 jours à Haï-Phong, et celui qui l'apporte de ce dernier port ici remporte le nôtre pour France peu d'heures après son arrivée. J'avais une lettre de M. Courtin des Ollières me disant qu'il avait reçu la mienne et qu'il avait toujours grande envie de venir ici.

Par le prochain courrier, j'enverrai la procuration que tu me demandes, je n'ai guère le temps maintenant. Entre chaque courrier je vous écrirai une longue lettre détaillée, et, à la réception, un mot de réponse seulement disant que je me porte toujours à merveille.

Nous sommes stationnaires pour le moment dans nos opérations, on occupe un certain nombre de points importants, Chu par exemple. Nous irons à Langson en remontant la rivière qui y passe et qui se jette dans le Golfe du Tonkin près de Pah-Koï. Toutes les cartes sont mauvaises et bien peu la mentionnent. Il y a fort à faire ici comme topographie.

Je vous embrasse mille et mille fois.

Votre fils tout dévoué,

L. JULLIEN

* * *

Hanoi, le 17 Novembre 1884

Chers Parents,

Cette lettre vous arrivera aux environs du jour de l'an et vous apportera d'excellents souhaits de bonne année. Ils viennent de bien loin, feront boule à travers les mers, jugez donc de leur taille à leur arrivée.

J'espère que cette année 1885 vous apportera un gros joli poupon qui, plus tard, vous dira grand papa et grand maman, et un petit papier constatant que M. Alfred est sorti victorieusement de cette première épreuve du baccalauréat. S'il savait combien d'examens il aura encore à passer, il se dirait : Bon ! je commence aujourd'hui, pendant 6 ou 7 ans j'en passerai bien d'autres, cela n'a rien que de très ordinaire, et abordant franchement l'obstacle sans émotion, il le franchirait aisément. Car il n'y a pas à dire, il faut le franchir, il y a encore 5 à 6 mois pour prendre son élan, mais ne nous laissons pas détourner par les mille riens amusants de la physique ou de la chimie ; algèbre, arithmétique, géométrie, voilà ce qu'il faut bûcher.

Je n'échappe pas, comme je l'avais espéré, aux pluies du Tonkin, voilà le troisième jour de pluie continue. C'est bien long et bien ennuyeux, les pluies continues.

Vous avez dû avoir des détails minutieux sur les affaires d'octobre du côté de Kep et de Chu, dans le haut Loch-nan. Les échauffourées ont été là très sérieuses, on s'est battu corps à corps, et, chose absolument inimaginable, les Chinois nous ont chargé à la baïonnette, il y a eu beaucoup de blessures à l'arme blanche, chose autrefois incon nue dans les combats avec les Chinois. Les coups de lance, de coupe-cou pleuvaient, et il y a eu des mortels assez heureux pour se passer la fantaisie de casser la tête à des Chinois. Pour ne citer qu'un exemple, je vous parlerai du Capitaine Fortoul (Chef d'Etat-Major du Général Négrier) qui , au plus fort de la mêlée, a cassé avec la crosse de son revolver la tête à deux Chinois. Nous avons eu pas mal de monde touché, mais quelle frottée, grand Dieu ! On ne voit plus un Chinois, et la fameuse armée d'invasion du Tonkin est rentrée dans sa coquille, dont elle aurait mieux fait de ne pas sortir (56).

D'ailleurs, leur entrain n'était pas considérable, on peut en juger d'après les lettres qu'on a saisies sur des officiers chinois tués, et adressées à leurs parents ou amis. Ils se demandent pourquoi on les a fourrés dans ce guépier-là et si on ne va pas les rappeler incessamment en arrière. Ah ! si nous avions seulement 15.000 hommes à deux journées de marche de Pékin, comme la paix serait bientôt faite ! Seulement le Kuang-Si pourrait être écrasé, ravagé, qu'importe au Gouvernement chinois ! Le sentiment du patriotisme est complètement inconnu chez eux ; ici, il y a des quantités de Chinois, négociants, entrepreneurs, quand on revient de Chu et qu'on leur raconte qu'on a mis à mal un grand nombre de leurs compatriotes, ils se mettent à rire. Que leur importe, pourvu que le commerce marche.

Voici le *Rio Négro* de retour en France, Aron est probablement au milieu de sa famille, et j'espère qu'il se remettra bientôt. J'attendais avec une certaine impatience cette arrivée, car, de Singapoor, Aron m'avait écrit qu'il m'enverrait un télégramme dès qu'il saurait quelque chose de relatif à ma nomination de capitaine. Il ajoutait même qu'il espérait m'envoyer ce télégramme de Port-Saïd. Rien n'étant arrivé, cela prouve qu'il n'y a rien de fait, ce qui ne laisse pas que de m'ennuyer un peu, car je commençais à compter assez sérieusement, sur cette nomination, c'est la seule chose que j'aurai gagnée en venant ici. Mes anciens ont dû être nommés vers le 15 Octobre, et c'est à cette date-là que je croyais également passer, à leur suite ; maintenant je sais bien qu'on peut faire encore des nominations, mais une promotion pour moi tout seul, je n'y compte guère.

22 Novembre. - Et je fais bien, car voilà le courrier qui arrive, et malgré les assurances d'Alfred, je ne passe pas avec mes anciens ; il est vrai que, contrairement à ce qui s'est fait l'année dernière, tous ne sont pas passés en même temps, peut-être serai-je de la deuxième fournée !

Puisque Berthe a mis la main sur ma musique, je la prie d'apprendre parfaitement l'accompagnement du Toréador et du morceau de Galathée que j'ai, je veux les étudier.

Rien de nouveau depuis le 17 Novembre. Je vous embrasse tous bien des fois.

Votre fils tout dévoué,

L. JULLIEN.

Ma section vient de rentrer de Phu-Lang-Thuong, j'ai de nouveau Lalès à mon service. Vous aurez ma photographie par le prochain courrier. Je suis bien laid avec ma barbe (55).

Je n'envoie pas de procuration pour les premiers 500 frs, j'en aurai sans doute besoin à mon retour, je ne conserverai que les 1.000 frs envoyés postérieurement et ce que j'enverrai encore. Si je prenais Panama !

Hanoi, le 21 Novembre 1884.

Chers Parents,

Rien de nouveau depuis le départ du dernier courrier. Il y a eu toutefois un engagement sur les bords de la Rivière Claire, dans lequel un sous-lieutenant a été tué, nous avons eu une vingtaine d'hommes touchés et, ce qu'il y a de malheureux, c'est que nous n'avons fait subir que des pertes insignifiantes à l'ennemi, une vingtaine de tués et un nombre de blessés inconnu, naturellement. Les Pavillons Noirs étaient environ 1.500. Cela traîne bien, tout cela, aussi les hôpitaux et les ambulances comptent-elles de nombreux malades : comme toujours, c'est la maladie qui décime les armées. Cependant le temps est fort beau, c'est l'automne de France, pas trop chaud, on met une couverture la nuit, le temps est réellement splendide ; mais même par le beau temps, courir tout le temps et par monts et par vaux, cela fatigue à la longue.

Et M. l'Amiral (65), que fait-il ? que devient-il ? Rien. On ignore tout ici ; vous avez le grand avantage sur nous de savoir ce qui se passe en France, nous voici au 26 Novembre, et nous en sommes encore aux vacances parlementaires, les Chambres ont dû se réunir il y a bien plus d'un mois, il a dû se dire, au sujet de la Chine, des choses intéressantes, mais quoi ? encore huit jours avant de le savoir !

29 Novembre. - Brr! il fait un froid de loup, le temps est beau, il fait soleil, mais je reviens du bureau du Commandant chez moi, pour prendre un caleçon, c'est ce caleçon qui vous vaut ce bonjour d'aujourd'hui. Tiens, je ne puis pas le boutonner, prendrai-je un petit bedon ? hé ! hé ! pas de ça encore. Ah ! vous savez, je ne vous enverrai pas ma photographie, ce Chinois m'a fait une tête déplorable. Il faisait soleil chez lui, je cligne des yeux, ma barbe est en brousaille, même chose les singes, dirait un Annamite essayant de parler français. A demain ou à un autre jour.

6 Décembre. - Le courrier est arrivé hier et repart ce soir. Outre cette lettre, il vous apportera, si j'ai le temps de le faire, un petit colis postal contenant quelques vues de Colombo et de Hanoï, notamment la case que j'ai habitée avec Aron, on voit très bien ma porte. A droite, il y a une fenêtre ouverte, c'est celle du bureau, à gauche de ma porte se trouve la fenêtre de la chambre d'Aron. La case comporte 3 compartiments, j'occupais celui du milieu. (56 bis)

Le colis en question contiendra également la monture d'éventail d'Alice, si la poste l'accepte. Si, par hasard, le bois se moisissait un peu, frotter la surface incrustée avec une patte légèrement imbibée d'huile.

Toujours rien de nouveau, j'attends encore ma nomination de capitaine avec impatience, je crois que j'aurais lieu de l'attendre avec raison, si j'étais sûr que la proposition qu'a faite Aron après Hong-Hoa ait été envoyée au Ministère par le Général Millot. En tout cas, je suis sûr qu'à l'inspection générale, c'est-à-dire vers le mois de Juillet, j'ai été proposé pour le grade de capitaine par le Général Commandant en chef, puisque j'ai là dans mon portefeuille une note du Général Millot adressée au Capitaine Aron, note disant qu'il a envoyé au Ministre une proposition de capitaine pour moi.

Monsieur Enjalbert, en allant au Ministère, ne pourrait-il pas se renseigner à ce sujet ? Tous les tripotages que je vois ici m'apprennent que, dans ces questions, il ne faut rien négliger. Le Capitaine Strafforello écrit que la deuxième partie de mes anciens passera en Février, mais qu'il faut que je passe avant, que pour cela il suffit d'une proposition venant d'ici, à condition probablement de l'appuyer au Ministère. Eh bien ! il y a celle dont je viens de parler ; la note du Général Millot est datée du 6 Septembre, et à la date du 15 Octobre (date de la lettre du Capitaine Strafforello), elle n'était peut-être pas arrivée en France. Il ne serait peut-être pas inutile que le papa en causât à M. Enjalbert, si je ne suis pas nommé quand vous recevrez cette lettre.

Je vais écrire à Alfred par le prochain courrier, pour le remonter un peu. Je lui ai déjà écrit par le précédent.

Vous ne m'avez pas assez renseigné sur la date du débarquement (je suis devenu marin vous voyez) du futur bébé, qui sera votre petit-fils et mon neveu. J'attends avec impatience des nouvelles.

Je vous embrasse tous bien fort, soigne-toi, je t'en supplie, mère, brr ! ces nouvelles de maladie à cette distance sont joliment désagréables. Je me porte comme un Pont-Neuf, toujours solide et alerte.

Votre fils tout dévoué,

L. JULLIEN

Hanoi, le 26 Novembre 1884.

Mon Cher Fred,

Eh bien ! te voilà incarcéré de nouveau, c'est l'année du bac, celle-là passe sans qu'on s'en aperçoive, tellement on est, on doit être préoccupé du résultat.

Petit coquin, tu m'annonçais que j'allais passer capitaine avec mes anciens ! Comme je croyais pouvoir m'y attendre un peu, je l'ai presque cru, mais lorsque j'ai vu la liste dans les journaux que j'ai lus après ta lettre, je me suis aperçu que je n'y étais pas le moins du monde. Tous mes anciens même ne sont pas passés, quand fera-t-on une deuxième fournée, et en serai-je ? Voilà ce que je me demande avec impatience. Où vois-tu et comment as-tu connu le fils du Colonel Mensier ? C'est la première fois que tu m'en parles (57).

Voyons, que veux-tu que je t'achète pour ton jour de l'an et ta fête en même temps, passée depuis plus d'un mois ? Ici il n'y a pas grand chose à rapporter ; ce sont plutôt des curiosités que tu pourras voir chez moi: porte-voix d'un officier chinois, gong, sabres de mandarins, etc..., vois si tu trouves quelque chose qui te plaise à Versailles. et pour peu que tu m'annonces de bonnes places ton désir sera exaucé.

Je me suis fait photographe dernièrement chez un Chinois. D'abord il ne fait pas de bonnes photographies, ensuite j'ai remué pendant la pose, en sorte que je suis d'un laid, mais d'un laid ! ! aussi, quoique je l'aie annoncé, je me garde bien de l'envoyer à la maison. Je rapporterai des vues de Hanoï, j'ai justement ma case sur une des vues, tu verras où j'ai habité, je vais les prendre non collées et nous pourrons en faire un album.

Comment va M. Passa? Vas le voir et dis-lui de ma part, ainsi qu'à toute la famille, tout ce que tu pourras trouver de plus aimable.

Eh bien ! et Cardronnet Junior, marche-t-il ? (58) Hein ! il ne s'agit pas de se faire recalier, et nous comptons tous sur ton succès, je prendrai aussi un permis, si je suis à Livron aux vacances. Rappelle-toi à toute heure le but de cette année.

Hein! j'ai un beau cachet, tiens! pan!

Je t'embrasse avec confiance.

Ton frère qui t'affectionne.

L. JULLIEN.

Hanoï, le 13 Décembre 1884.

Mon Cher Alfred,

Eh bien ! mon garçon, est-ce que ça marche ? Ce bachot montre-t-il le bout du nez ? Ah ! il faut travailler, encore travailler, et toujours travailler. Surtout, travailler avec ardeur, il vaut mieux travailler, ce qu'on appelle travailler, pendant 1h 1/2 et se reposer une 1/2 heure, que travaillasser pendant 2 h. Voici ce que je faisais autrefois. J'avais, je suppose, 3 ou 4 théorèmes à apprendre. Je tirais ma montre, je la mettais près de moi, et je me disais : tant de minutes pour apprendre le premier, tant pour le second..., puis je fermais mon cahier, et je refaisais les théorèmes, la plume à la main, une fois, pan, ça y était.

Ce bachot inquiète tout le monde, vois ce que m'écrit la maman, à la date du 3 Octobre : « Notre Fred s'est levé ce matin au son du « tambour, le voilà dans la boîte, comme ils l'appellent ; pourvu « qu'il travaille et qu'il nous arrive avec son grade de bachelier ! « Oh ! je regrette vraiment que tu ne suis pas près de lui cette année, « il a tant besoin d'une bonne influence morale, il se laisse si vite « relâcher du travail, son bulletin de Pâques était meilleur que celui « du mois d'Août ; de Noël à Pâques il a bûché, la mort du pauvre « grand-père, ton départ, son entrée comme interne, toutes ces « tristes circonstances l'avaient rendu sérieux pendant quelque temps, « il va avoir 16 ans le 11, j'espère qu'il comprendra que son avenir « est entre ses mains et dépend de son travail ; nous aurons à midi « une carte postale qui nous dira comment s'est effectué son voyage ; « comme il avait un camarade, il est parti sans trop de tristesse. Ah ! « je voudrais que Cardronnet fut un bûcheur, cela le stimulerait, « mais je crois qu'il est à peu près comme Alfred ».

Je pourrais te citer toutes les lettres de la maison, tous nous avons les yeux sur toi ; il est inutile de te faire des sermons, n'est-ce pas, et tu comprends bien la justesse de toutes les expressions de notre brave maman, à qui tu ne voudrais pas faire de la peine, j'en suis sûr. Si je recevais de mauvaises nouvelles de toi, cela me toucherait plus que les faits et gestes des Chinois, aussi j'espère que tu ne me mettras pas dans ce cas-là. *Laboremus*, disait Adrien, je crois. Qu'il s'appelle Adrien ou Jean Thomas, il avait raison, tu es un homme maintenant, je compte sur toi.

Tu voudrais savoir peut-être ce qui se passe ici, tu es vraiment bien curieux, je n'en sais rien, personne n'en sait rien, mystère. Les

Chinois ne bougent pas, nous non plus. Nous attendons les 2.000 hommes de renfort qui sont partis le 23 Novembre d'Alger, et alors, alors on marchera, et « il y aura des tripes au soleil », comme disait un capitaine de Turcos, dans un langage aussi rude que peu fleuri.

Ce matin, il est parti une colonne de Tirailleurs tonkinois, flanqués de quelques compagnies d'Infanterie de Marine, le tout sous les ordres du Lieutenant-Colonel Berger, ils emportent 12 jours de vivres et vont guerroyer dans la plaine des joncs (Hưng-Yên, Hải-Dương, etc...), contre des pirates qui, dit-on, infestent encore cette région. Ces pirates, ce n'est pas dangereux pour nous, mais ils profitent des troubles pour rançonner ces pauvres Annamites qui n'en peuvent mais.

A mon départ pour Hué, j'avais rendu mon cheval à la remonte, celui que Lalès appelait Jean Marie, j'en ai pris un autre à mon retour, n'ayant plus trouvé l'ancien. Ce nouveau est assez joli, noir, c'est un cheval annamite, c'est-à-dire de la taille d'un âne de France, mais, le gaillard, têtu comme un mulet. Souvent, quand on arrive à un carrefour de route, il s'arrête net, puis, si je lui donne des coups de pied ou des coups de cravache, il rue, puis il recule, c'est très amusant, surtout quand on est pressé. Ah ! l'animal ! Lalès lui donne trop à manger, il est gras comme un moine.

Adieu, mon Cher Fred, je t'embrasse sur les deux joues, ai toujours présentes à l'esprit les premières pages de ma lettre.

Ton frère qui t'affectionne

L.JULLIEN.

* * *

Hanoï, le 14 Décembre 1884.

Chers Parents,

Comme d'habitude, je commence ma lettre bien avant l'arrivée du courrier de France, c'est-à-dire aussi, bien avant son départ.

Je n'ai pas grand chose d'intéressant à vous raconter, car, au point de vue militaire, on ne fait pas grand chose en ce moment. Pour ce qui me concerne, je puis vous dire que je m'occupe actuellement des projets de casernes définitives pour Nam-Định, Ninh-Bình, Phú-Lý, etc. Le C'Dupommier n'est pas encore revenu

de Chu, mais je trouve dans son bureau la plupart des indications nécessaires à la rédaction de pareils projets.

Ici, dans les pays chauds, les bâtiments sont bien plus largement compris qu'en France, le rez-de-chaussée des casernes est réservé aux salles à manger, salle de douches, etc., l'étage seul est habité. La maison, de plus, est entourée de vérandahs sur toutes ses faces, vérandahs destinées à garantir le bâtiment des atteintes directes de la chaleur.

Un ingénieur des Ponts et Chaussées vient d'arriver ici dernièrement. Il est chargé d'arrêter les ravages que le Fleuve Rouge tente de commettre à Hanoï, il estime les dépenses à la modique somme de trois millions, comme vous voyez, c'est pour rien. Devant le chiffre on est tenté de se demander si Hanoï vaut cet argent-là.

17 Décembre. - A propos d'argent, je vous envoie encore dans cette lettre un mandat poste de 500 frs, à joindre aux précédents. Pour peu que je reste encore ici quelques temps, ce que je ne souhaite pas toutefois, je me trouverai à la tête de quelques économies à mon retour.

Nous avons appris hier une échauffourée qui vient de se passer encore à Chu. Des Chinois, dit la note du Général, affamés, sont descendus en bande sur le marché de *Ha-Ho*. De notre côté, une reconnaissance forte de 5 compagnies, dont 3 de troupes françaises, se dirigeait vers ce marché. Les deux troupes se sont rencontrées fortuitement. Les Chinois auraient laissé pas mal de monde sur le carreau ; les pertes de notre côté s'élèvent à 11 tués, 19 blessés, 4 disparus. Je ne connais pas autrement les détails de l'affaire.

21 Janvier. - Le courrier vient d'arriver nous apportant comme toujours les nouvelles de France si impatiemment attendues. Eh bien ! Berthe, comment trouves-tu M. Ferrier (?), il n'est pas sourd ! ah ! oui, c'est un ignorant, tiens ! tiens ! voilà qui est aimable pour les personnes chez qui il se présente, de détailler les défauts de ce monsieur.

Ton dentiste ! un maladroit, un imbécile. A Hanoï, nous avons des dentistes qui vous prennent la dent malade délicatement entre le pouce et l'index, l'arrachent, la rejettent, et remettent aussitôt à la place un bout de défense d'éléphant, lequel repousse rapidement ; et qu'on vienne lui dire que les machoires qu'il arrange ne sont pas ornées de belles défenses. Troun de l'air ! Entre nous, je dois avouer que ce dentiste est un peu de Marseille.

Je vois que tout le monde me demande ce que nous avons fait de mon bœuf. C'est bien simple, nous avons pris le filet et la tête. Le filet pour le manger, c'est délicieux ; la tête pour la désosser et la conserver, je l'ai oubliée à Hué ; quant à la chair, nous l'avons donnée au village près duquel nous avons tué l'animal. Grande liesse parmi les Annamites ravis, qui ont eu à manger pendant plusieurs jours.

On en a assez, dites-vous, de cette guerre du Tonkin, on désirerait en France que ce soit vite fini, eh bien ! et nous ! croyez-vous que nous ne trouvons pas que ça s'éternise.

Fred n'envoie guère de places, 66 c'est bien, mais les places en Math., j'attends ça. Ne t'emballe pas trop pour Déroulède, mon garçon, dans ces affaires-là, il faut plus d'actions que de bruit.

Adieu, Chers Parents, je vous embrasse tous mille fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

*
* * *

Hanoï, le 27 Décembre 1884,

Chers Parents,

Demain je pars pour Chu, où je vais rester une quinzaine de jours, pour faire un pont et une route, me dit-on. Je reviendrai ensuite à Hanoï, pour prendre mes ballons, qui de nouveau planeront, paraît-il. Tout est pour le mieux, nous allons sortir enfin un peu de notre engourdissement.

Comme je ne recevrai vos lettres que 5 ou 6 jours après leur arrivée, je ne pourrai pas y répondre avant le départ du courrier. Du reste, à quelques jours près, qu'est-ce que cela peut faire, quand on ne correspond qu'à des dates éloignées de plus de 40 jours !

Vous vous êtes certainement demandé ce que je faisais le jour de Noël. Mon Dieu ! pas grand chose de merveilleux, et Noël a encore passé plus inaperçu que Pâques, car c'est le 25 Décembre que nous devons partir, aussi étions-nous sur pied, en train de faire nos malles, sans penser à autre chose. Puis le bateau a dû se réparer, patati, patata, bref, ce n'est que le 28 que je partirai.

La veille de Noël, le 24, était un peu plus mouvementée. Nous sommes allés en bande chez le chef de la Douane de Hanoï, le jeune de Montaignac, pour y faire réveillon. Il y avait une bonne dinde à manger et beaucoup d'autres choses avec, en sorte que nous n'engendrions pas la mélancolie, nos pétards (et ils étaient nombreux) ont dû tenir éveillés jusqu'à 1h. du matin, les Annamites du voisinage, mais bast ! ils ont le sommeil si profond, ces gaillards-là !

Le fait est que j'ai rarement vu des gens dormir aussi profondément ; on peut les tourner, les mettre sur le ventre, s'ils dorment sur le dos, ou inversement, et cela sans aucun ménagement, sans parvenir à les réveiller.

Nous attendons impatiemment le prochain courrier pour être renseignés sur les affaires d'Egypte. Vous êtes heureux, vous, de savoir si, oui ou non, le Don Quichotte du XIX^e siècle est prisonnier ou non. L'affirmative serait un fait malheureux, car sa figure est trop originale pour qu'on ne s'y attache pas un peu.

Je vous embrasse mille et mille fois, votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

Bouan jour, bouan an ! !



Chiu, le 8 Janvier 1885.

Chers Parents,

En campagne - car nous ne sommes plus en station - il faut écrire dès qu'on peut, sans se préoccuper des dates de départ des courriers, car on sait bien où on se trouve au moment présent, mais on ne sait pas où l'on couchera le lendemain.

Ma lettre vous annonçant mon départ pour Chu vous est arrivée je ne sais quand, vous avez pu voir alors que nous n'avons pas perdu de temps. Partis de Hanoï le 28, nous étions ici le 31 au soir. La Brigade s'organise les 1^{er} et 2 Janvier, emporte 5 jours de vivres, et part le 3, traverse deux fois le Loch-nan, pour tromper l'ennemi (j'ouvre une parenthèse pour dire que ces traversées de rivière sont fatigantes pour ma section, qui est naturellement chargée de la construction des rampes d'accès), à 4 h. on l'aperçoit, la canonade commence et, à la

tombée de la nuit, 2 bataillons enlèvent les premières positions chinoises, puis l'un d'eux pousse plus loin silencieusement et s'installe à minuit dans un village assez en avant de la ligne. Au réveil de très bonne heure, il se trouve en présence de positions chinoises très importantes, qu'on ne connaissait pas. La lutte commence à 4 h. du matin, les Chinois viennent jusqu'à 50 m. de nos avant-postes, on les chasse à la baïonnette, et ils rentrent dans leurs 5 forts devant lesquels court un arroyo peu large mais à berges à pic garnies de broussailles. Il est 6 h. du matin, très peu de monde en ligne de notre côté, car le gros a couché sur les positions de la veille. Peu à peu la colonne débouche, et vers 8 h., la batterie d'Artillerie que nous suivons, arrive en position à 1.200 m. des forts, sur un mamelon qui les domine tous. Elle réduit rapidement au silence les pièces Krupp de l'ennemi, qui s'en est peu servi du reste, et au bout de peu de temps, le tir étant réglé, on tire à obus à balles. De 9 à 11 h., violente canonnade qui tue pas mal de Chinois, toutefois, abrités derrière leurs parapets, ils tiraillent toujours et l'infanterie est obligée de donner l'assaut.

Vers midi et demi tout est terminé.

Ça a été vraiment une belle bataille, j'étais aux premières loges pour *tout voir*, et je crois bien que jamais je ne verrai aussi bien un aussi intéressant spectacle.

Je pourrai vous raconter, plus tard, une foule d'anecdotes intéressantes ; j'ai perdu un homme, mon clairon, frappé d'une balle à la tête, touché à 10 h. (59), il a succombé à 11 h. 1/2.



Hanoi, 15 Janvier.

Interrompu pendant que j'écrivais cette lettre, je n'ai pu la continuer que d'Hanoï, on trotte, on trotte, tant mieux car il fait froid.

Que pourrais-je vous raconter encore, j'ai peur de vous faire frémir, il vaut mieux que je réserve cela pour plus tard.

Enfin, comme résultat, nous n'avons pas eu à dresser nos tentes le soir et nous avons tout bonnement couché sous les tentes chinoises. J'avais ramassé un drapeau pour vous l'apporter, mais je l'ai égaré, je crois, du reste ce n'est pas fini, et j'ai le temps d'en trouver d'autres.

Le lendemain 5, alors que tous se reposaient, j'ai été chargé de faire une route, la route directe de Núi-Búp à Chiu, j'avais 2 sections d'Infanterie de Marine comme escorte, nous en avons fait près de 10 kms, deux ponts, des rampes, etc, bref, un travail énorme. En rentrant, le 5 au soir, nous étions éreintés. Le 9, ma section est repartie de Chiu pour Hanoï, nous venons, je crois, chercher les ballons, du moins on me les fait actuellement préparer, pour les conduire à 2, je l'ignore, Phu-Lang-Thương ou Chiu.

Cet hiver, vous le voyez, va être bien employé. Les renforts de Novembre sont arrivés, mais les Zouaves et autres vont arriver bien tard, trop tard pour la colonne de Langson qui partira vers le 25 Janvier ; mais ira-t-on à Laokaï ? on en parle assez peu ici.

Du reste, l'affaire est bien mal emmanchée de France, qu'importe aux Chinois nos succès sur les frontières du Quang-Si et du Quang-Tong ! cela ne touche guère le Gouvernement, alors que 10.000 hommes débarquant à Tièn-Tsin iraient en dix jours à Pékin sans rencontrer de résistance. Tout ce que la Chine a de soldats bien armés, le fait est bien avéré, est sur les frontières du Tonkin ou à Formose, et je crois qu'à l'heure actuelle une véritable déclaration de guerre de notre part ne rencontrerait que très peu d'opposition chez les puissances.

Je viens de recevoir le dernier courrier, savoir vos lettres me parlant du retour d'Aron et la photographie de Berthe, dont le seul défaut, car elle est bonne, est de n'être pas complètement de face, ce qui la fait loucher.

Adieu, Chers Parents, je vous embrasse mille fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

Je vois bien les notes d'Alfred, mais ses places, pas encore une seule !

Ma santé est toujours excellente.

Phu-Lang-Thương, 26 Janvier 1885.

Chers Parents,

Vous aurez bientôt des lettres de moi de tous les points du Delta. Il y a longtemps que je n'avais en effet autant voyagé.

Me voici ici depuis trois jours avec mes ballons. (60) J'en ai gonflé un hier, il ne manque plus que le Général Négrier pour ascensionner, malheureusement le temps est brumeux et ne se prête pas merveilleusement aux ascensions.

Ce trajet de Hanoï à Phu-Lang-Thương a été accompli par nous dans des conditions assez curieuses mais assez pénibles. Comme il n'y avait pas de remorqueurs disponibles, j'avais reçu l'ordre de charger deux jonques de mon matériel et de partir avec tout mon monde, hommes et coolies, à la rame par le Canal des Rapides.

Ce qui fut dit fut fait, mais non sans peine. L'entrée du Canal est difficile, car les eaux sont excessivement basses, et les jonques s'échouaient à chaque instant, il fallait mettre tout le monde à l'eau pour faire pousser, enfin notre deuxième journée s'est passée toute entière pour venir depuis l'entrée du Canal dans le Fleuve Rouge jusque tout près de la route de Hanoï à Bắc-Ninh. Là, on rencontre deux rapides où il y avait, ce jour-là, si peu d'eau que j'ai dû faire décharger les jonques pour leur faire franchir ce mauvais pas à vide, l'eau bouillonne et l'on passe là-dessus avec la rapidité d'une flèche. Le lendemain, nous avons fait la moitié du chemin de ces rapides aux Sept-Pagodes, et enfin atteint les Sept-Pagodes le surlendemain. Là, l'*Arquebuse* nous attendait et nous a pris au jour pour nous remorquer jusqu'ici.

Maintenant que va-t-on faire, par où va-t-on à Langson ? Personne n'en sait rien, le secret est absolument gardé.

Je viens de lire l'Annexe au rapport Leroy donné par le *Temps*, il est intéressant mais renferme, je crois, plusieurs fausses appréciations sur le Tonkin. J'en veux beaucoup à Bourde de pousser à aller à Langson, Cao-Băng et C^{ie}. C'est une hérésie monstrueuse ; pour Langson, c'est imposé par l'affaire de Bac-Lè, mais, pour Dieu ! qu'on n'y reste jamais. Au moment où Bourde était ici, c'était mon opinion aussi qu'il fallait dépasser le Delta, mais on ne connaissait rien de ce

qui se passe au delà, et là où ce Monsieur est fort coupable, c'est d'avoir parlé de choses et d'expéditions dans une région absolument inconnue à lui. On peut avoir toutes les opinions, même en l'air, mais dans l'enceinte où il les a prononcées, ses paroles peuvent avoir une bien plus grande gravité. L'affaire du Tonkin bornée au Delta est très bonne, aller dans ces déserts de Langson (d'où jamais, au grand jamais, aucun commerce n'a existé), c'est s'attacher de gaieté de cœur un boulet, peut-être bien lourd à porter. Maintenant, c'est malheureux, direz-vous, nous voici en face de ce dilemme : Aller à Langson nous est imposé par l'affaire de Bac-Lê. Y tenir garnison, c'est impraticable, nous le concédons. Mais avec le tempérament chinois, reculer après avoir occupé c'est s'avouer vaincu.

Il faudrait pourtant sortir de là. Peut-être met-on tout son espoir dans la rivière qui y passe et pense-t-on pouvoir ravitailler plus tard la garnison par cette rivière, dont l'embouchure est aujourd'hui inconnue. Nous verrons (61).

Je vous embrasse mille fois, en attendant que je puisse plus longuement causer de plus près avec vous sur toutes choses.

Votre fils tout dévoué,

L. JULLIEN.

. . .

Chui, le 7 Février 1885,

Chers Parents,

Me voici à Chui depuis 5 ou 6 jours, vous voyez que je cours pas mal. Il y en a 7 ou 8, j'étais à Kep, en effet.

On a fait, le 30 Janvier, une démonstration de ce côté-là. J'avais gonflé le ballon à **Phu-Lang-Thuong** et il était à Kep le 29 au soir. Le 30 au matin, le Général de Négrier, 3 Compagnies de Légion Etrangère et moi, partions pour Kao-Son, où nous avons fait de nombreuses ascensions, le Commandant Fortoul, le Général, le Colonel Godard et moi.

La vue s'étendait assez loin, mais on ne voyait aucun Chinois. On devait probablement voir Bac-Lê, mais pour s'y reconnaître il fallait avoir la topographie du pays dans la tête, et j'y venais pour la première fois, on voyait en tout cas aisément Kep et **Phu-Lang-Thuong**.

Le lendemain, le Général partait dans la nuit pour Chiù, et j'avais l'ordre d'aller ce jour là, promener le ballon dans la campagne pour faire croire que le Général était toujours là. Nous l'avons promené à 300 m. de hauteur, et le lendemain, à notre tour, nous filions pour **Phu-Lang-Thuong** dans la nuit, là un bateau nous attendait pour nous conduire ici. J'aurais probablement suivi la colonne avec le ballon gonflé à son départ de Chiù le 2 Février, mais je n'avais plus assez de sel pour gonfler le ballon.

J'avais fait trois gonflements à **Phu-Lang-Thuong**, pour entretenir le ballon plein, et j'en avais ainsi usé pas mal (j'entends du sel), environ deux gonflements complets, je croyais en avoir emporté d'Hanoi trois, me basant sur les quantités employées pour les gonflements de Mars et Avril, et, fatalité, le sel était mauvais, les deux tiers des tonneaux seuls étaient utilisables.

Et d'ailleurs, on ne m'avait pas consulté, il n'y a pas la moindre honte à ne pas savoir utiliser un matériel qu'on ne connaît pas, aussi les généraux auraient-ils bien pu me prévenir de ce qu'on attendait de moi ; j'avais pris sur moi d'emmener trois gonflements de Hanoi, si je m'étais laissé aller, je n'en aurais même emmené qu'un. Enfin on a demandé par télégramme à Hanoi mes matières premières, je les attends toujours, mais avec ça j'aurai raté la prise de Dong-Van. C'est très embêtant.

Nous venons de l'apprendre ce matin, cette prise de Dong-Van, elle nous a été apportée par un détachement de Chasseurs d'Afrique escortant un capitaine de l'Etat-Major et un capitaine d'Artillerie témoins de la bataille, ou mieux des batailles, car cette prise a duré 3 jours, aussi, une fois le camp retranché pris, n'a-t-on pu rien trouver, les Chinois ayant eu le temps de se retirer avec armes et bagages, et leurs morts par-dessus le marché.

Elle nous coûte pas mal de monde, cette affaire. Si la proportion est si forte, c'est un peu la faute d'un malheureux capitaine, qui, le pauvre, a payé son audace de sa vie. On lui donne l'ordre de prendre un fort que l'Artillerie venait de canonner, il le prend ; puis, une fois maître de cette position, il aperçoit un deuxième fort à quelques centaines de mètres du premier, il se jette dessus, baïonnette au canon avec ses hommes sans attendre aucune préparation d'attaque. Il a été chaudement reçu et la moitié de la Compagnie est restée sur le carreau, les trois officiers touchés, dont deux mortellement. Le fort en question a toutefois été enlevé.

Les Chinois, nous dit-on, sont en déroute sur la route de Langson où on les retrouvera probablement, pour le moment la colonne prend quelques repos à Dong-Van. C'est un pays de montagnes peu élevées mais très rapprochées, une série de pains de sucre posés par terre de manière à se toucher par la base.

A bientôt d'autres détails.

* * *

Kep, le 21 Février 1885.

Chers Parents,

Ma dernière lettre a dû vous étonner un peu, n'étant pas terminée. Vous en avez sans doute deviné la raison.

Je l'avais commencée à Chù, dans la pagode où je logeais, me réservant de vous écrire le récit de la prise de Dong-Sung. Puis, tout d'un coup, est arrivé l'ordre pour moi d'aller faire la route de Dong-Sung par le col de Deo-Quan, et je suis parti sans penser à ma lettre que j'avais même laissée ouverte sur la table, et ce n'est qu'une fois dans la montagne que j'y ai repensé, j'ai donc chargé quelqu'un de la cacheter et de la mettre à la poste.

J'étais donc, il y a peu de temps, dans la montagne, du côté de Chù, et vous vous demandez peut-être comment il se fait que je vous écrive de Kep. Cela tient tout bonnement à ce que j'ai reçu par télégramme l'ordre de cesser les travaux de cette route et de me transporter immédiatement à Phu-Lang-Thương, pour commencer ceux de la route mandarine qui sera la route suivie, du moins sur un certain parcours.

Toutes ces explications données, et une fois tranquille sur ma position, vous me demanderez peut-être des détails sur la prise de Langson. Je n'y étais pas, mais j'en connais certains épisodes par mes camarades, d'ailleurs le rapport partira par le courrier qui vous apportera cette lettre, et vous lirez l'affaire en détail.

La journée du 12 a été chaude, paraît-il, la ligne de défense chinoise présentait la forme d'un 1/2 cercle de près de 6 km. de développement ; sur cette ligne, les travaux étaient à peu près continus et

très solides. Jusque vers midi on se demandait si nous l'enlèverions à la batonnette. La réponse affirmative ne s'est heureusement pas trop fait attendre, et l'on est entré dans Langson. Il paraît qu'alors qu'il n'y avait encore que l'avant-garde dans la place, l'armée chinoise, qui avait passé le fleuve, s'était rangée en bataille de l'autre côté à une assez grande distance. Puis, comme à la parade, avait commencé son mouvement de retraite, marchant dans le plus grand ordre.

Mais tout d'un coup arrive notre Artillerie d'avant-garde, une pièce est juchée sur le Mirador d'une des portes de la Citadelle et commence le feu sur cette masse. L'effet a été prodigieux, dit-on, au troisième coup, plus personne, cette belle armée avait disparu comme par enchantement.

Le pays de Langson est, paraît-il, assez joli, un peu trop mame-lonné, mais enfin, ce n'est plus l'épouvantable montagne qui borne le Delta dans cette direction.

Maintenant, que va-t-on faire ? A quand la paix ? En tout cas, depuis hier on prend des mesures sévères contre les Chinois, tous ont 48 heures pour quitter le Tonkin. Vous ignoriez peut-être qu'à Hanoï, Hai-Phong, etc., il n'y a que des Chinois comme commerçants, ou peu s'en faut. On nous dit que c'est parce que ce sont les Chinois qui ont fomenté ces troubles récents dans le Cambodge. Vous êtes bien heureux d'être à peu près au courant. Voilà l'Amiral Courbet qui leur fait du mal également. Enfin, j'espère que d'ici deux mois la situation sera pas mal déblayée.

Pour ce qui me concerne, je pars demain pour Tanh-Muoi (2^e étape à partir de Langson, à hauteur de Dang-Sung), et je vais me mettre immédiatement à la route. Nous ferons un pèlerinage à Bac-Lé en passant. Je vous raconterai ça.

Si je n'ai pas le temps d'écrire à Alice et à Paul, dites-leur que j'en ai eu l'intention, mais j'ai et j'aurai pour un mois encore des occupations par-dessus la tête.

Je vous embrasse mille et mille fois.

Votre fils tout dévoué,

L. JULLIEN.

On m'écrit de Versailles que le Général Gallimard me nommerait tout de suite s'il avait une proposition pour moi entre les mains. Or, il se trouve que tout le dossier Millot est aux Chambres, il y a tout, tout : hein ! quelle guigne ! Et à la Chambre, on ne lâche pas les paperasses.

Thanh-Moi, le 17 Mars 1885

Chers Parents,

Le dernier courrier ne vous aura pas apporté de lettre de moi, j'ai été tellement occupé et je suis si loin de tout centre civilisé, que je ne sais plus quand arrivent et quand partent les courriers. Ainsi, vos lettres du courrier du 15 Janvier me sont arrivées hier, celles du courrier du 30 m'arrivent aujourd'hui.

Je vous ai quitté à Kep, je crois, avant mon départ pour Bac-Lê. Vous vous demandez sans doute quelles étaient mes impressions en passant là.

Evidemment elles étaient tristes, mais *de visu*, je pouvais comprendre un peu cette malheureuse affaire, et voir moi-même que si seulement 10 bandits quelconques, Chinois ou autres, s'étaient embusqués dans les broussailles ou dans la fameuse muraille pour nous tirer dessus, notre marche en avant eût dégénéré en une débandade. On ne voit rien, ni devant, ni à gauche, ni à droite, le fourré partout. Jugez un peu si j'ouvrais l'œil, mais en vain.

J'avais le commandement de la colonne, et par suite, une grosse responsabilité.

80 légionnaires, 80 tirailleurs tonkinois, 30 turcos, 20 sapeurs, 650 coolies porteurs d'un fort approvisionnement. Depuis lors mont personnel militaire s'est accru de près de 100 baïonnettes, en sorte que j'ai, comme vous voyez, un beau commandement de lieutenant.

J'ai installé mon monde, le 26 Février, dans un ancien fort chinois situé sur mamelon à pentes raides, bien fort qui viendrait nous en déloger, qu'ils y viennent donc ! comme disait Tartarin. Au début c'était intéressant, on nous signalait des Chinois, j'en ai même pincé deux, maintenant c'est fini, plus d'alerte ; on dirait que nous ne sommes plus en campagne.

Heureusement, comme diversion, j'ai à jouer le rôle d'un principule, je reçois la soumission de tous les cai-tôngs (maires du chef-lieu de canton) ; ils arrivent, flanqués des maires de leurs cantons respectifs, me faire leurs salamalecs et m'apporter des présents, œufs et poulets. Je regrette joliment à ce sujet de ne pouvoir tenir un journal quotidien de mes aventures. Au début, peu rassuré sur le

compte de ces gens là, je les recevais à la porte du fort. Je m'asseyais sur un pliant, ils se prosternaient 4 fois devant moi (comme pour l'empereur de Chine, je crois, c'est 3 fois, en tout cas, pour le roi d'Annam), le front dans la poussière, 4 fois en arrivant, deux fois en sortant.

Heureusement que j'ai une barbe, pour pouvoir rire dedans.

Je me contente de les effrayer sérieusement, pour arriver à avoir des coolies pour travailler à la route (62).

Je suis très heureux de voir Alice se rétablir, et je suis avec intérêt les progrès de ma nièce. Eh bien ! Berthe, te voilà relevée de tes fonctions de cuisinière, tu devrais bien venir un peu tenir mon ménage ici. Lalès cependant s'en acquitte assez bien, vois plutôt le menu (c'est toujours la même chose par exemple) qu'il nous offre tous les matins. sur l'herbe. Je dis bien, sur l'herbe, car je déjeune tous les jours sur les travaux, en compagnie d'un des deux sous-lieutenants que j'ai avec moi : soupe à l'oignon, volaille froide, œufs sur le plat, rognons sautés, bifteacks aux pommes, Zéro dessert. Je n'aurai jamais tant mangé de rognons, cervelle, etc., qu'ici, on tue un bœuf tous les jours pour la garnison, et nous avons tous les jours les bons morceaux. Voyons, viens-tu ?

Les renforts sont arrivés, dit-on, mais ne sont pas pour le moment dirigés sur Langson.

Je vous quitte en vous embrassant à la hâte, il est vrai, mais bien des fois.

Votre fils tout dévoué,

L. JULLIEN

* * *

Lam, le 17 Avril 1885.

Chers Parents

Eh bien ! la paix est signée, dit-on ! C'est une paix à tout prix, je pense. Enfin, mon éducation militaire se complète ici, j'ai vu et assisté à une déroute !

Vraiment, ce n'est pas beau, cette retraite de Langson ne fait pas honneur à nos armes.

De mon poste avancé et de sang froid j'ai assisté à ces événements qui ont eu un si grand contre-coup en France. Je me le rappelle encore comme si c'était d'hier. Je venais de me coucher, à Lang-Mouc (je ne sais si je vous ai écrit de ce point qui a été une station après Thang-Moï), il était dix heures, quand un cavalier arrivant de Dong-Sung (à 18 km.) m'apportait deux dépêches, l'une du Colonel Godart à Kep, l'autre du Colonel Herbinger à Langson, les deux prescrivant la retraite, la dernière me mettant à peu près au courant des événements.

La Foudre par un beau ciel pur et tombant à dix mètres d'un voyageur, l'étonnerait sans doute à juste titre. Cet événement était pour moi plus extraordinaire encore, et cependant, tant je commence à être philosophe et froid, je me suis levé sans brusquerie, j'ai réfléchi deux minutes et j'ai donné l'ordre de faire les sacs et de se tenir prêt à marcher. J'ai fait battre le tam-tam pour rassembler les coolies. Je vois encore arriver à ce signal les têtes de mes deux mandarins, à moitié déshabillés, ahuris. Puis, la formation du convoi, la mise en marche, j'étais obligé d'arrêter ma colonne toutes les dix minutes pour faire serrer. Il était minuit, il faisait un clair de lune superbe. Nous arrivions à Than-Moï à 2 h. 1/2 du matin, puis, le soir, arrivait la moitié de la colonne, l'autre moitié s'était repliée par Dong-Sung. On recevait l'ordre de tenir là à tout prix, et je partais le lendemain matin pour organiser le Dèò-Quao (montagne qui sépare, ou relie si l'on veut, Dong-Sung à Than-Moï).

Je faisais faire là quatre retranchements dans lesquels la compagnie qui l'occupait devait se faire massacrer pour couvrir la retraite. Nous couchions là, éreintés, comptant reprendre le travail le lendemain matin, pendant qu'une bande de Chinois (peu nombreux du reste, paraît-il) s'était jetée à l'attaque de Dong-Sung. Puis, à 1 h. du matin, entendant du bruit sur la route, je descendais pour savoir ce qui se passait, et j'apprenais ainsi indirectement qu'on battait en retraite, pour un peu nous étions oubliés ! et alors commençait la retraite, à 1 h. 1/2 du matin.

Une fois la colonne formée à Dong-Sung, nous partions à 2 h. 1/2. Connaissant le pays, je conduisais l'avant garde jusqu'à Pho-Cam où j'avais dit qu'on pouvait s'installer et protéger la retraite, puis je rejoignais Chiù où je trouvais le Commandant du Génie qui, immédiatement, retournait à Chiù pour le mettre en état de défense.

Lam, à 7 km de Chu, est le point d'arrêt des canonnières et le point de débarquement des jonques, rien n'y existait encore. J'y suis depuis une huitaine de jours avec le Commandant du Génie, nous en faisons un petit camp retranché, solide, permettant de résister longtemps aux Chinois et de se rembarquer au besoin, mais qu'ils y viennent donc, ils s'en gardent bien, quelle frottée, grand Dieu ! s'ils venaient attaquer nos retranchements (63).

J'ai reçu une dépêche d'Aron m'annonçant que je suis capitaine, ma promotion, ou tout au moins la tête, a dû passer, en sorte que je ne gagne rien au Tonkin, et cependant ceux qui sont à Versailles se prélassent. Enfin ! je ne me plains pas, j'aurai beaucoup appris ici. Je vous embrasse tous mille et une fois.

Votre fils tout dévoué,

L. JULLIEN.

Je rentrerai peut-être bientôt à Hanoi.

*
* *

Lam, le 4 Mai 1885.

Chers Parents,

Votre troisième lettre portant la suscription de capitaine m'est arrivée en même temps que les deux autres, elle a pu prendre le paquebot du 14 Mars qui nous est arrivé le 22 Avril, elle m'a appris une chose qui me fait grand plaisir, c'est l'envoi d'un lieutenant, le lieutenant de la compagnie.

J'ignore totalement ce que vous aurez bien pu lui donner à apporter, car je ne vois guère ce qu'on peut apporter de France ici, comme vêtements on trouve tout sur place, comme aliments c'est une autre affaire, mais c'est à Paris ou Marseille qu'on fait ses achats. Ah ! cependant, une chose que j'ai regretté cet hiver mais que je n'aurai peut-être plus l'occasion de porter (si nous partons d'ici là), c'est mon gilet de laine. Les manteaux ou pardessus, c'est très incommode, tandis qu'un bon gilet de laine remplace aisément le manteau.

On vient, comme vous le savez, de remarcher sur Langson. Dong-Sung, occupé encore il y a huit jours en force par les Chinois, est évacué et occupé par nous. Qu'a-t-on dit, que dit-on en France de cette paix ? Ici on n'en connaît guère les clauses ni les circonstances dans lesquelles elle a été faite, mais on estime cependant que c'est une capitulation de notre part. Nous ne savons rien non plus de ce qui s'est passé en Chine du côté de l'Amiral Courbet, tout le monde fait des conjectures, mais tout le monde se perd, et nous attendons avec impatience les journaux d'Avril.

Vous trouverez ci-inclus un mandat de 500 frs, dont je vous prie comme pour les autres de m'accuser réception. J'aurai probablement à vous en envoyer d'autres sous peu, car cette nomination de capitaine, sans augmenter beaucoup ma solde, va me faire toucher 2 ou 300 frs, je ne sais au juste, d'indemnité d'entrée en campagne.

La chaleur commence à être très forte.

Fred pensera sérieusement à son bachot quand cette lettre arrivera, il ne suffit pas d'y penser, il faut enlever ça et entrer en Spéciales à la rentrée, hein ! qu'en dis-tu ?

Je vous embrasse mille fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

Je vais toujours bien. Aron m'écrit qu'il veut venir me rejoindre.

*
* * *

Lam, le 23 Mai 1885.

Chers Parents,

Je me suis laissé acculer jusqu'à la dernière heure avant de vous écrire, le courrier reste maintenant six jours à Hai-Phong, ce qui permet de répondre aux lettres qu'il apporte, mais les miennes ont dû aller à Hanoï au lieu de venir à Chu directement, et le service est tellement bien fait ici qu'au lieu de deux jours il en faut huit pour venir de Hanoï à Chu.

J'ai reçu cependant quelques journaux que m'envoie Aron par le courrier anglais, j'ai été, nous l'avons tous été, stupéfait en voyant quel effarement avait produit à Paris la retraite de Langson. C'est de l'affolement, voyons, voyons, quand serons-nous sérieux !!!

Et comment peut-on, toute opinion politique mise à part, rejeter sur M. Ferry la responsabilité de cet évènement, c'est tout simplement grotesque. Ses adversaires voulaient le renverser avant les élections, d'accord, je ne fais pas de politique moi, mais, certes, ce n'était pas le moment, que M. Clémenceau et C^{ie} ne viennent plus me parler de leur patriotisme, je ne les croirai plus (64). S'il y a un coupable quelque part, c'est ici qu'il faut le chercher et même très haut, et non pas à Paris, mais laissons ce sujet dont nous causerons plus tard, que je vous raconte des choses plus drôles (65).

Il y a quelques jours, je traversais le Loch-Nan pour aller voir un travail de déboisement que je fais faire sur la rive gauche. Tout près de mon bois se trouve un village dans lequel je pénètre. Je me promène, entrant dans les différentes cases, suivi par quelques gniaqué (indigènes paysans) dont un bégayait un peu de français.

J'entre à un moment donné dans une case, plus élevée, plus spacieuse que les autres, le propriétaire, annamite moins misérable que les autres, faisait la sieste, je le réveille sans façon et je lui demande qui il est. Il m'explique qu'il est médecin, puis quand il sait que je suis le capitaine du Génie qui dirige les travaux de Lam, il me demande aussitôt un laissez-passer pour venir visiter mes coolies (j'en ai 600 environ). Je lui réponds, ce qui était vrai, qu'il y avait trois jours à peine que j'étais allé dans un autre village que je lui nomme, que là j'avais vu aussi un médecin à qui j'avais donné un laissez-passer dans le même but, et que, par conséquent, comme un seul médecin me suffisait, je ne lui donnerais pas son papier.

Voilà mon bonhomme qui me répond : oh ! ce médecin-là, je le connais bien, c'est un petit farceur, un charlatan, il n'y connaît rien...

Charlatanisme, charlatanisme, comme tu es bien de tous les pays, je lui ai éclaté de rire au nez et je lui ai dit, ce qui n'était pas vrai, que l'autre médecin, le premier, m'avait dit que le charlatan c'était lui, mon interlocuteur, et je l'ai laissé en face de l'appréciation supposée de son confrère (66).

Clavez est arrivé, il est à Hanoï, je ne l'ai pas encore vu, je ne le fais pas venir ici, car, d'après ce que m'a dit le Commandant Sorel

mon détachement sera un de ces jours rappelé à Hanoi pour s'y reposer, ce qui n'est pas malheureux, car, depuis Nui-Bop, nous sommes sur les grands chemins (67).

J'ai reçu des félicitations d'un peu tous les côtés, je regrette beaucoup de ne pas avoir de cartes de visite, car je n'ai absolument pas le temps de répondre.

Vous trouverez ci-inclus un nouveau mandat de 500 frs, je ne sais que faire de ma solde ici, il n'y a rien à acheter et pas d'occasions de dépenser son argent. Placez-moi tout cela, je le retrouverai avec plaisir en rentrant. Envoyez à Barde mon dolman pour qu'il y mette un troisième galon, et faites-moi faire par lui un képi, j'arriverai en France sans le moindre uniforme, et il est fort probable qu'à mon arrivée je vous télégraphierai de m'envoyer ce dolman à Toulon.

Je vous embrasse mille fois, écrivez à Alice, à qui j'écirai par le prochain courrier.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

Nous avons 40° de chaleur !! On fond !

Lam, le 4 Juin 1885.

Chers Parents,

Voilà Clavez à côté de moi, qui vient d'arriver depuis quelques jours, apportant le paquet que vous lui aviez remis. Je me suis hâté, naturellement, de l'ouvrir et d'y fouiller, le tout est très utile, le nougat de Montélimar a été trouvé tellement bon que la boîte y a passé d'un coup, il est vrai que j'avais pris quelques renforts pour nous aider.

Qui est-ce qui a brodé le sac ?

Le postier de Haï-Phong fait très mal son service, en sorte que mon courrier passe par Hanoi, qu'il y est actuellement, et que je ne l'aurai que dans quelques jours. J'ai eu toutefois votre lettre du 16, arrivée ici directement, elle contenait le bulletin d'Alfred, qui est en effet bon pour les Math, les accessoires vont moins bien.

Aron s'est occupé de lui sans le lui dire et a parlé de lui au secrétaire de la Faculté des Sciences de Paris, qui est une puissance ; quoiqu'il en soit, je tiens essentiellement à ce que Fred fasse une visite à Aron (31 , Bd. Voltaire), pour le remercier de la peine qu'il se donne pour lui. Aron me parle souvent d'Alfred. Lorsque cette lettre arrivera la chose sera facile, du reste, car Aron sera probablement installé à Versailles.

J'attends les journaux avec impatience, on n'a guère que cela d'intéressant à lire ici, il n'y a pas de bibliothèque. Du reste, à l'heure actuelle ils offrent plus d'attraits qu'à d'autres moments. Ne criez pas au casse-cou, mais avouez cependant que lorsqu'il n'y a pas de guerre quelque part, les feuilles publiques sont ennuyeuses et assommantes au possible. Avec ces histoires du Soudan, de l'Afghanistan, etc., on a quelque plaisir à ouvrir un journal. Otez les batailles de l'histoire d'un peuple, et la lecture de l'histoire de ce peuple deviendra fastidieuse et indigeste. C'est peut-être triste dans le fond, mais c'est encore bien naturel et d'ici longtemps les esprits seront frappés et les imaginations émerveillées par le récit des grandes batailles.

Vous attendez des nouvelles du Tonkin ? Eh bien ! que puis-je bien vous dire ?

Le Général de Courcy est arrivé, paraît-il, avant-hier à Hanoï, il convoque, dit-on, les généraux de division, aussi le Général de Négrier, qui est à Chu maintenant, va-t-il partir aujourd'hui ou demain.

Le Général Giovaninnelli est arrivé ici hier, venant de Dap-Cau.

Le Tonkin est divisé maintenant en deux grandes régions.

1^{ère} Division, Général Brière de l'Isle.

1^{ère} Brigade, Général Jamais ; quartier Général, Son tay.

2^e Brigade, Général Munier ; quartier Général, Hanoï.

Cette région comprend : rive droite de la Rivière Claire, rive droite du Fleuve Rouge, Canal des Rapides jusqu'au Chi, puis le Canal des Bambous... Song-Tam-Bac. C'est donc la partie S. O. du Tonkin.

2^e Division, Général de Négrier. { 3^e Brigade, Général Giovaninnelli ;
Quartier Général, Phu-Lang-Giang ;
Quartier Général, Bắc-Ninh. { 4^e Brigade, Général Prudhomme ;
Quartier Général, Dap-Cau.....

Le détail de la composition des brigades serait trop long à vous donner. On peut remarquer toutefois que les première et troisième sont bien plus fortes que les deuxième et quatrième.

En effet, les première et troisième ont chacune deux régiments européens, tandis que les deuxième et quatrième comportent chaque, un régiment européen et un régiment tonkinois.

A mon avis, la plus forte de toute, comme valeur des troupes, est la troisième, elle est composée de la Légion et des bataillons d'Infanterie légère d'Afrique, troupes solides et éprouvées..

Pourquoi ces différences, je ne sais trop. Peut-être que, en cas de marche en avant, une seule des brigades marcherait, l'autre restant en partie comme troupes d'occupation.

Nous avons eu quelques orages dans les premiers jours de Mai, et une période excessivement chaude, 30, 35 et jusqu'à 40°, avait suivi, avant-hier il y avait encore 35° dans ma chambre, et hier, la pluie étant survenue, le thermomètre marquait 28 puis 21°. Il y a longtemps que nous n'avions eu 21°, aussi on se délecterait si le temps était moins humide. C'est la période des crapauds et grenouilles, ce qui n'a rien d'agréable, car on en a plein la chambre. J'ai mon lit à côté d'une fenêtre munie de bâtons horizontaux, quand j'ouvre les yeux, le matin, j'en vois toujours quelques unes de perchées sur ces barreaux ; un saut, et elles me tomberaient sur le nez, comme c'est agréable !

Enfin ! nous en aurons vu de grises, tout de même, dans ce Tonkin, et les braves gens qui se prélassent dans leurs cabinets et font la guerre sur leurs cartes, feraient bien de venir passer un été ici, ils jugeraient bien plus sainement les choses à leur retour.

Ma santé est toujours bonne.

Je vous embrasse comme je vous aime.

Votre tout dévoué,

Chu, le 19 Juin 1885.

Chers Parents,

Me voici toujours encore sur les rives de Loch-Nan, toutefois ma prochaine lettre sera datée de Hanoï, ma section vient, en effet, d'être relevée par un détachement du 3^e Régiment du Génie (celui de Jouanne) (68), et nous allons rentrer nous reposer un peu, ce sera un repos rarement aussi bien gagné.

Que vous dirais-je de neuf ? Rien assurément, car à Chu, maintenant qu'on n'opère plus en avant, on ne sait rien.

Le Général en Chef devait venir jusqu'à Than-Moï, il est probable que c'est la chaleur, qui a été très forte ces temps-ci, qui l'a retenu. c'est remis à plus tard.

La nouvelle de la mort de l'Amiral Courbet, que nous connaissons depuis trois jours, a vivement affecté le corps expéditionnaire. C'était, au Tonkin, une figure excessivement sympathique. J'ai déjà vu se succéder ici bien des commandants en chef, aucun, à beaucoup près, ne reçoit autant d'éloges que n'en a reçu et n'en reçoit l'Amiral Courbet ; la mort de cet homme intègre et froid (deux bien grandes qualités, la dernière surtout, pour un homme de guerre !) est non seulement une grosse perte pour la marine, c'est aussi une bien grande perte pour la France. Il était connu et son nom était mis en avant dans la flotte, bien avant ces événements du Tonkin et de Chine qui l'avaient mis en lumière, aujourd'hui la marine n'a pas de personnage en vedette. Ce commandement de notre flotte des mers de Chine, un des plus beaux commandements qu'aura jamais un amiral, s'il reste aussi considérable que maintenant, à qui va-t-on le donner ? Il est beaucoup trop lourd pour les épaules de l'Amiral Lespès, qui est cependant sur place, sera-ce Krantz, ou Dupetit-Thouars, ou Aube.

Nous venons de fonder un cercle à Chu, j'en ai été le grand constructeur, nous l'avons inauguré dernièrement et déjà il nous paraît bien utile, car chacun apporte là ses journaux, le C^t Fortoul, le Général Giovaninelli et son chef d'Etat-Major reçoivent beaucoup de journaux illustrés qu'ils ont mis gracieusement à la disposition du Cercle, en sorte que nous pouvons de temps en temps voir quelques gravures, on y attache beaucoup de prix ici, où rien de ce qu'on a sous les yeux ne représente la vie de la patrie.

Je vous quitte en vous embrassant mille fois.

Votre fils tout dévoué.

JULLIEN

Hué, le 1^{er} Août 1885.

Chers Parents,

Décidément, aux mêmes dates, vous écrirais-je toujours des mêmes endroits ? J'espère, en tout cas, n'avoir pas besoin de vous écrire le 1^{er} Août 1886, car je tâcherai d'être à Livron à cette époque.

Ah ! pour ne pas l'oublier : En quittant le Tonkin, n'ayant pas eu le temps de le faire moi-même, j'ai prié un ami de remettre aux Messageries une caisse d'incrustations. Elle a dû partir par le courrier précédent ou partira par celui-ci, les Messageries l'adressent en douane à Marseille, où il faut aussitôt la réclamer ou faire réclamer, je dis aussitôt car il sera bon de ne pas laisser ces incrustations trop longtemps dans la caisse, mais les sortir tout de suite et les huiler, il faudra également acquitter les droits, l'adresse est la suivante : M. JULLIEN, Capitaine du Génie - LIVRON - (Drôme). Cette adresse est inscrite sur une petite plaque de cuivre et les parois de la caisse portent à l'encre la marque ci-contre : A M T.

Outre les incrustations, il y a un grand gong et deux petits qui pourront vous servir pour vous rappeler l'heure de la soupe.

La maman peut distribuer les éventails et coffrets. Quant au reste, j'aimerais assez à le conserver comme souvenirs du Tonkin, souvenirs que j'évoquerai peut-être plus tard avec plaisir.

Toutefois, si vous aviez envie de quelqu'un des objets, soit pour en faire cadeau, soit pour tout autre motif, signalez-le moi, je m'en procurerai de pareils au Tonkin, ici cela devient plus difficile.

Depuis ma dernière lettre, j'ai fait la connaissance du Général de Courcy, qui m'a invité à déjeuner et que j'ai trouvé fort aimable, ma foi. Il paraît qu'il est quelquefois brusque, même souvent, mais il est bon dans le fond et accorde ce qu'on lui demande. A la Légation, Monsieur de Champeaux l'appelle un bourru bienfaisant. De bien des bourrus on ne pourrait en dire autant (69).

A propos de bourrus, le vôtre, le bourru bête, dure bien longtemps, ce me semble, on ne l'aurait pas cru au début de son édilité, flanqué comme il était d'intelligences hors lignes ; de pareils adjoints étaient d'ailleurs peut-être choisis pour ne pas éclipser le maître, comme repoussoir à la clarté d'une chandelle il faut des lampions.

Ah ! politiciens mes amis, de tous les partis, et à tous les échelons de l'échelle, comme cela vous ferait du bien de passer un peu les mers et d'assister, à plus de 2.000 lieues, aux débats qui vous passionnent au point de vous boucher les yeux et l'entendement, misère !

Vrai, il me semble que, d'ici, on juge bien plus sainement choses et gens, de même qu'un voyage sur un voilier rend tout le monde philosophe. Que de choses auxquelles on n'aurait peut-être jamais pensé, ne viennent-elles pas assaillir la pensée de celui qui, pendant 30 jours, n'a comme horizon que le ciel et la mer confondus !

On a amené hier à Hué le père du Prince Thuyêt, c'est lui qui avait commandé la colonne d'attaque de la Légation, on l'a fait juger par le Tribunal annamite, qui vient de le condamner à la déportation à Poulo-Condore, la Nouvelle (style d'Argot) des Annamites.

On court après son fils, ex-Camponon de l'endroit (70), si on le pince il sera très probablement condamné par le même tribunal, nous disait M. de Champeaux, à la peine de mort lente. Vous me dispensez de la description, n'est-ce pas ?

Quand le condamné est d'un haut rang et que son méfait n'est pas de nature à entraîner une répression barbare, on fait comme on l'a fait pour ce malheureux roi Hiệp-Hoà en 83, on lui apporte les trois plats d'argent traditionnels. Sur le premier se trouve un sabre, sur le deuxième une jolie corde en soie bleue, sur le troisième un verre de poison. On a le choix, mais on est obligé de choisir.

Je vous embrasse mille fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

*
* * *

Huê, le 12 Août 1885.

Chers Parents,

Voici un été qui n'est pas comme le dernier, pendant les mois d'Août et Septembre il ne pleuvait pour ainsi dire pas, ou du moins ce n'était que d'une façon intermittente, mais voilà que depuis 4 jours on n'a pas une demi journée sans pluie. Cela a le bon côté de rafraîchir un peu le temps, et comme on va être obligé de faire

quelques colonnes volantes contre les rebelles de l'Annam, ce sera moins fatigant pour nos hommes. Vous le savez, par le télégraphe naturellement, que les lettrés de la province de **Binh-Đinh** (**Qui-Nhơn**) ont réussi à soulever la population, les rebelles se sont emparé de deux citadelles annamites (défendues par d'autres Annamites) et ont massacré 4 missionnaires et 2.000 chrétiens, dit-on.

Le Général Prud'homme était à **Qui-Nhơn** il y a 3 ou 4 jours ; d'ici à deux ou trois jours, quelques compagnies d'Infanterie de Marine vont partir là-bas et tout sera bientôt dans l'ordre, sans pertes pour nous sans doute, mais ce sont d'autres pauvres Annamites que nous protégeons qui paient les pots cassés.

On s'occupe d'échelonner des garnisons tout le long de la côte, **Qui-Nhơn** va être sérieusement renforcé, **Tourane**, **Huế**, **Đồng-Hới**, bientôt **Thanh-Hóa**, avec ça les Annamites vont rester tranquilles, tant que nous n'aurons sur le dos que des Annamites on peut dormir sur ses deux oreilles, il ne faudrait pas que les Chinois se mettent à nouveau de la partie, ces malheureuses affaires de **Bang-Bo**, **Langson**, ont en effet montré a beaucoup que les Chinois sont bien nombreux. Etre obligé d'entretenir ici un corps d'armée serait déplorable.

Nous aurions dû toutefois aller jusqu'à **Cam-Lô**, où se trouvaient encore il y a quelque temps une vingtaine de millions, on en a pris 10 ici, c'est toujours quelque chose, nos bons députés gérant si bien nos finances qu'il n'y a plus rien en caisse.

Oui, on en arrive à se demander si la République telle que nous l'avons répond bien à notre tempérament. Pour moi je ne le pense pas. Qui songera chez nous à remplir les coffres de l'Etat, à avoir une armée toujours prête, une flotte bien pourvue ?

Les gens qui se succèdent au pouvoir procèdent tous de la même maxime : Jouissons, flattons le populaire pour qu'il nous acclame, faisons de grandes choses, puisons et repuisons sans cesse dans les coffres de l'Etat, élevons-nous des monuments..., Bast ! après nous le déluge, on trouvera bien le moyen de boucher le trou fait, et ainsi de suite, de 6 mois en 6 mois (71).

Non, je préférerais de beaucoup un Président de la République dans le genre de **Thiers**, actif, se lançant dans la mêlée, il est responsable devant le Congrès après tout. Qu'il ne parle pas à la tribune, d'accord ! mais qu'il fasse sentir sa main, et que derrière le

Président du Conseil et derrière le Ministre des Affaires Etrangères il y ait le Président de la République, c'est-à-dire la France, et que pendant 7 ans au moins une impulsion unique et suivie soit donnée à tous les mécanismes.

Je viens de faire mes propositions pour l'inspection générale, j'ai proposé Clavez pour Capitaine et un sergent et deux sapeurs pour la médaille, je tiens beaucoup à ces médailles ; j'espère qu'on me les donnera.

Pour ce qui me concerne je n'espère plus rien, il y a maintenant trop de capitaines anciens, sur le point d'être décorés ou de passer chefs de bataillon, c'est pour eux que seront les propositions, malgré la bienveillance du Colonel Mensier à mon égard, en sorte que cette campagne du Tonkin ne m'aura rapporté qu'un gros supplément d'instruction et quelques connaissances utiles peut-être plus tard (72).

J'ai oublié de mettre le mandat dans la lettre l'autre fois, le voici, et mes meilleurs baisers.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

*
* *

Hué, le 28 Août 1885.

Chers Parents,

J'attends avec une grande impatience le courrier qui doit arriver demain, car il contiendra des lettres d'au-delà le 17 Juillet, et je serai renseigné sur le sort de Fred, j'ai déjà un courrier en retard, j'en recevrai donc deux, le précédent allait jusqu'au 17, j'ai regretté de ne pas l'avoir, car Aron qui s'occupe beaucoup de Fred m'a certainement écrit après l'affaire.

Cette lettre vous arrivera vers le 1^{er} Septembre, reçu ou pas reçu, il faut le renvoyer à Versailles, car une fois rentré, je manœuvrerai pour rester soit à Versailles, soit à Paris, je vois trop bien d'ici l'utilité de prendre un peu pied au Ministère (ceci entre nous) et je comprends tous les jours mieux le proverbe : Aide-toi, le ciel t'aidera.

Pas grand chose de nouveau ici, l'expédition de Qui-Nhon n'est pas encore partie, à moins qu'elle ne se soit embarquée aujourd'hui, comme le bruit en courait hier. Les malheureux chrétiens qui ont été chassés de chez eux et qui s'étaient réfugiés dans la Concession française de ce poste ont été secourus et en grande partie recueillis par le Cochinchine. Nous avons attendu trop longtemps avant d'aller les secourir, et cependant cela ne demandait pas grand monde, puisqu'il ne part qu'une compagnie et une section (2 pièces) d'Artillerie. Le pays est en somme très tranquille, car l'autorité est avec nous et c'est elle qui nous appelle dans les provinces où nous ne nous sommes pas encore montrés. Ce sont « les Lettrés » qui ont fomenté la révolte et qui ont réussi à entraîner quelque nigauds à leur suite, je dis nigauds, car il est parfaitement certain que la population, celle en tout cas qui nous connaît sous notre vrai jour, car il est probable que les « Lettrés » ne nous peignent pas sous un jour merveilleux, il est certain, dis-je, que cette population est très heureuse de nous voir. Quant aux gouverneurs de province qui nous appellent, tous le font peut-être de mauvaise grâce, mais ils ont peur et ils se disent avec raison que lorsqu'il y a des coups à recevoir il vaut mieux se trouver du côté du manche. Ils n'ont qu'à accepter la situation, d'ailleurs, ceux qui sont intelligents comprennent qu'il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher.

La pacification de l'Annam sera vite faite, pourvu qu'ici on serre la vis ferme, mais les Pavillons Noirs se sont-ils retirés du Tonkin ?

C'est là que sera la pierre d'achoppement, s'il y en a, n'en déplaise aux journaux que je lis et qui font une affaire monstre du guet-apens de Hué, le mettant au niveau de celui de Bac-Lê.

Les chaleurs avaient un peu disparu, faisant place à des pluies déplacées il est vrai, les voilà qui reparaissent à nouveau, mais à la seconde fois on s'en accommode plus aisément. Décidément, les premiers renseignements oraux que nous avons eus sur le Tonkin, du pilote de F. Garnier à bord du *St Germain*, étaient bien vrais, c'est le mois de Mai qui est le mois le plus mauvais.

On parle de leur rendre leur trésor à ces b... là ! Que nous sommes donc naïfs, vrai, ils ne comprendront pas, et nous avons cependant besoin de beurre dans nos épinards.

Je vous embrasse tous mille fois, votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

Huế, le 13 Septembre 1885.

Chers Parents,

Nous voici déjà au 13 Septembre, le temps passe heureusement, et bientôt il fera bon, je serai enfin débarrassé des chaleurs des pays chauds pour bien longtemps, j'imagine, car je compte bien - même si on ne me le demande pas - demander à revenir le printemps prochain.

Vous devez, j'imagine, oublier beaucoup les affaires extérieures ces jours-ci, car la période électorale doit être très absorbante.

On en parle assez ici, contrairement à l'habitude, car dans les camps la politique est négligée à l'arrière-plan, on n'a guère le temps d'ailleurs d'y songer, pour ma part je suis occupé du soir au matin et du matin au soir, car, sur la direction des travaux, vient se greffer une correspondance officielle dont le volume vous étonnerait. O papier ! tu rends bien des services, mais tu procures aussi bien des ennuis et des pertes de temps.

J'ai, en effet, sous ma direction le service du Génie de tout l'Annam, et c'est grand, et c'est occupé en bien des points (73).

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de Paul, qui est toujours à Qui-Nhơn, et qui me demandait d'essayer de lui faire faire partie de la Colonne du Bình-Định. Sa lettre m'est arrivée bien après la formation et le départ de cette colonne, mais comme elle s'est formée à Qui-Nhơn, je suppose qu'il a dû en faire partie, son capitaine étant très bien disposé pour lui.

Vous savez sans doute que Nguyễn-Văn-Từơng a été un beau matin dirigé sur Poulo-Condore, un officier de Marine et 4 matelots étaient à sa porte et l'attendaient. Le Résident à Huế est allé le prier de s'embarquer dans le canot de la Légation, qui l'a conduit jusqu'à la canonnière qui devait le conduire au *La Clocheterie*. Từơng ne se doutait de rien et a dû faire d'amères réflexions sur la vanité des choses d'ici-bas.

On a fait venir deux mandarins du Tonkin, le *Tổng-Độc* de Nam-Định et celui de Hanoï, qui, joints à un troisième pris ici, vont constituer un Conseil de Régence et administrer le pays.

Comment ça marchera-t-il ? la suite nous l'apprendra.

On réintègrera demain, je crois, un nouveau roi dans le Palais, et on le couronnera un de ces jours. Décidément, je préside, je crois, aux couronnements des rois en Annam, mais depuis quelque temps ils n'ont pas de chance. Celui de l'année dernière doit être en train de partager de mauvaises racines des bois du Laos avec compère Thuyêt, ce qui n'a rien de très agréable.

On est décidé à faire de grands travaux au Tonkin. On m'écrit de Hanoi que 12 millions seraient consacrés à la seule place de **Phu-Lang-Thương** qui deviendrait une des places importantes du Tonkin.

J'attends avec impatience le courrier pour savoir ce qu'il est advenu d'Alfred. J'en étais à l'examen écrit. Il a donné des renseignements à un de ses voisins et a été puni par l'examineur surveillant qui a annoté la copie. Tout cela est bien mauvais. Je suis impatient.

Je vous embrasse mille fois

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

* * *

Huế, le 25 Septembre 1885.

Bien Chers Parents,

Je ne sais jamais si j'aurais le temps de vous écrire à la dernière minute, ouf ! j'ai un service joliment chargé. Projets de constructions neuves, construction de deux casernes, aménagements de locaux existants de toute sorte, envoi de matériaux à Clavez qui tire la langue à **Thuận-An**....., et avec ça, une correspondance du diable ici et au Tonkin, ouf ! heureusement, cela fait passer le temps.

Les lettres du dernier courrier m'ont vivement désappointé, Alfred recalé, j'espérais qu'il serait reçu, enfin je pense qu'à l'arrivée de cette lettre il n'en sera plus question, mais renvoyez-le à Versailles. Ça vaut mieux.

Depuis ma dernière lettre il s'est passé deux événements curieux, la rentrée d'un nouveau roi sur son trône, le 14, puis son couronnement, le 19, après consultation des augures qui déclarèrent que c'était un jour faste. Ce couronnement diffère en tous points de celui

de l'année dernière. Le roi est descendu de son trône, est venu au devant du Général qui l'a salué puis, entouré de M. de Champeaux et du Général, le roi est remonté dans la salle du trône, est monté sur son trône, et quelques officiers (dont j'étais) ont défilé devant lui en le saluant à la française.

C'est un bonhomme qui a une figure pas trop mal, ce roi (74), je l'avais déjà vu de très près dans un sampan, alors qu'il était simple prétendant et que le P. Barthélémy (un missionnaire) l'amenait à M. de Champeaux pour le lui présenter (75).

Ce roi a pris pour nom : Amitié éternelle entre les deux pays. Qu'est-ce que ça deviendra ?

C'est un triste peuple que ces Annamites. Des lettrés très certainement instruits, ayant fait par exemple un Code de Justice remarquable, mais tous à vendre et maintenant le peuple dans l'asservissement le plus complet. Je crois qu'il est difficile de trouver un peuple moins guerrier, aussi peureux que celui-ci, c'est la servilité par excellence, tout cela fuit devant une chiquenaude. Les Lettrés ramassent en ce moment des vagabonds un peu partout et avec eux mettent le feu aux villages chrétiens. Si ces derniers comptaient seulement 2 ou 3 hommes résolus, tout cela n'arriverait pas, mais bah ! ils entendent tout d'un coup un millier de voleurs armés de lances, crier, et, au lieu de fermer les portes du village (en général tous clôturés), tout ce monde f.. le camp.

Il paraît qu'il y a une circulaire du Ministre prescrivant de rapatrier les gens après deux ans de présence ici, tant mieux !

Je vous embrasse mille fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

* * *

Hué, le 9 Octobre 1885.

Chers parents,

Nous ne savons encore rien des élections, le prochain courrier, par le *Saïgonnais*, qui reçoit des télégrammes de France, nous apprendra pourtant quelque chose. Quelque détaché des choses politiques qu'on devienne dans la vie militaire, le résultat de ces

élections, les plus importantes que nous ayons eues depuis longtemps, est attendu avec impatience par presque tous. On se dit, avec raison sans doute, qu'il influera sur la direction de notre politique au Tonkin.

Nous attendons aussi la fameuse mission de réorganisation des troupes de l'Annam : officiers et sous-officiers. Ces pauvres diables, arrivant dans la Capitale de l'Annam, vont croire peut-être que les cailles leur tomberont toutes rôties dans la bouche. On doit se faire des illusions en France sur cette Capitale, aussi ceux d'entre eux qui n'auront pas apporté leur couteau et leur fourchette et de quoi faire cuire leur viande et autres apprêts, se trouveront sans doute fort empêchés pour manger, car il n'y a ici ni Grand Hôtel, ni Hôtel du Louvre, et nos diverses *popotes* ne sont pas installées pour recevoir tout ce personnel. Enfin, ils ont de belles soldes, je crois, et se débrouilleront comme ils pourront.

Ce verbe débrouiller est le grand mot de la Marine, les règlements - je ne parle pas de ceux de la discipline- sont plus lâches que ceux de la Guerre, ou plutôt on laisse beaucoup d'initiative dans la Marine aux officiers subalternes ou petits employés. Aussi, chez nos braves marsouins, quand on veut quelque chose, on le prend ou on le demande, c'est ce qui s'appelle se débrouiller, tandis que chez nous ce sont nos fameux rouages de l'administration qui doivent - qui devraient - prévoir nos besoins.

Je n'ai pas de chance, figurez-vous que je faisais préparer de nouvelles cases dans la Citadelle, pour servir de logements d'hiver à nos hommes et à moi ; or, il se trouve que la case, qui était belle d'ailleurs, que je faisais aménager pour mes sapeurs, était l'ancienne case du père du roi, que ce dernier l'a réclamée pour la consacrer à la mémoire de son père, et que j'ai dû la rendre. J'ai peur qu'il ait beaucoup d'oncles et de cousins aussi, et qu'il veuille honorer leur mémoire, aussi vais-je construire une case de toutes pièces (76).

Tous mes compliments à Alice pour ma petite nièce, c'est un fort bel enfant qui me sourit, là-devant moi.

Adieu, Chers Parents, je vous embrasse mille fois.

L. JULLIEN.

Hué, le 22 Octobre 1885.

Chers Parents,

Il est près de huit heures, et malgré cela, c'est à peine si, dans ce pays du soleil, j'y vois pour écrire, je suis obligé de sortir dehors et de m'installer sous la vérandah (77). Il est vrai d'ajouter que, depuis quelques jours, de nombreux nuages se sont amassés entre le soleil et nous, et... ils sont en train de crever, joli temps ! En France, vous en êtes au moment où tout commence à disparaître et à rentrer sous terre pour l'hiver, ici, au contraire, par cette température humide et en même temps chaude, tout pousse avec une rapidité effrayante. Nous allons bientôt être étouffés par les herbes, si on n'y met ordre.

J'ai reçu cette fois mon courrier directement pour la première fois, il a été trié à Saïgon, déposé à Tourane par le paquebot, d'où il est arrivé par terre, cela lui fait gagner 15 jours, ce qui m'est fort sensible. Votre envoi précédent, prunes de Berthe, nougat de Montélimar, et autres célébrités, est arrivé en parfait état. Il faut toutefois faire des réserves pour les croquettes moscovites... de Livron. Comme toutes les pâtisseries analogues, elles sont arrivées ayant une vague odeur d'un parasite de lit, que je ne nommerai pas, mais dont il ne fait pas bon respirer l'odeur alors qu'on écrase l'animal. C'est un fait assez curieux, en effet, quelque bien bouchées que soient les boîtes de ces petits biscuits, et nous avons constaté cela souvent, biscuits et croquettes envoyés par Aron, apportés par Clavez, etc.. , on trouve presque toujours cette même odeur. Serait-ce dû à la vaseline, cette nouvelle substance qu'emploient, paraît-il, à l'envi les pâtisseries modernes ? Je ne sais, n'étant point dans le secret des confiseurs.

Quant aux prunes, tout bonnement délicieuses, comment sont-elles baptisées celles-là, sont-elles aussi moscovites ? Non, sans doute, eh bien ! appelons-les « Las Deliciosas »

Aussi bien, il faut être un peu espagnol par le temps qui court, et, certes, si je n'avais à choisir qu'entre être Prussien ou Espagnol, je préférerais être Castillan. Il y a encore dans le peuple espagnol un vieux reste de grandeur qu'on ne peut qu'admirer, il est en loques, le pauvre, je veux bien, mais il a de nobles pages dans l'histoire, tandis que, de l'autre côté, que pourrait-on admirer ? C'est de la frayeur, de la crainte, voire même de la répulsion qu'inspire la Prusse, et ce

n'est peut-être pas tant de la force, que de la brutalité que la postérité accordera à M. de Bismarck.

Pour l'affaire particulière qui s'agite actuellement entre Espagnols et Allemands, je ne puis que m'associer hautement aux manifestations espagnoles ; elles sont bien enfantines, direz-vous, je l'admets, mais les notes diplomatiques, les remarques et observations n'ont aucun poids sur le chancelier, tandis que ce soulèvement général de l'opinion publique en Espagne, fait un certain bruit, pousse les autres peuples à réfléchir, et d'ailleurs, je montre tout de suite mon parti pris, avec un homme comme M. de Bismarck, il faut faire comme les petits chiens, crier avant d'être touché, car on peut être certain d'avance qu'on ne sera touché qu'injustement. Cet homme a peut-être encore moins de scrupules que Frédéric II.

Eh bien ! avez-vous réussi à avoir la caisse ?

Madame Enjalbert peut me demander ce qu'elle désire, je ne le trouverai sans doute pas ici, mais j'ai encore beaucoup d'amis à Hanoï, et il me suffirait de commander quelque chose, pour qu'on l'expédiât aussitôt.

Dans un courrier, je ne reçois jamais que la moitié des *Temps*, en sorte que je ne lis ce feuilleton de Jules Verne qu'en en sautant la moitié. Si j'y avais pensé plutôt, je vous aurais prié de me sous-louer un des journaux d'un café quelconque, mais quand m'arrivera la réponse à cette lettre, j'espère n'avoir plus beaucoup de temps à rester sur la terre étrangère (vieux style).

Je vous embrasse tous mille fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

Mais, j'y pense, je ne rentrerai peut-être qu'au mois de Mars, sous-louez-moi donc un journal pour 3 mois à partir de la réception de cette lettre. A prendre l'argent nécessaire sur les intérêts de *mes fonds russes* ! ouf, j'en ai plein la bouche (78).

Hué, le 4 Novembre 1885.

Chers Parents,

Encore la pluie ! Vous devez trouver qu'il pleut souvent... dans mes lettres. Que voulez-vous, elles reflètent le temps.

J'ai pensé beaucoup à Alfred ces temps-ci, mais je ne saurai guère le résultat de l'examen que dans un gros mois, il faut à tout prix qu'il soit favorable.

Nous attendons le courrier avec une grande impatience, il aurait dû arriver avant-hier, et il n'est pas encore là.

La route de Tourane est coupée, paraît-il, coupée par les eaux, bien entendu. Comme c'est agréable, ce pays ! Vous vous promenez tranquillement sur un chemin, puis, crac ! pas de chemin, sous l'eau, et, comme d'habitude on ne trouve guère de bateaux accrochés aux arbres qui bordent — je dis qui bordent, c'est qui pourraient border, qu'il faut dire — les chemins, il faut attendre que l'inondation soit passée.

Nous sommes ici au fond d'un fromage tellement épais qu'on n'entend rien de ce qui se passe dehors. Il paraît qu'on est en colonne au Tonkin, qu'il y a eu dernièrement, aux Bambous, une entrevue — des deux Empereurs — motivée par ce fait que le deuxième Empereur, le plus jeune, opérait dans le bas Delta pour son propre compte, n'informant jamais le premier de ce qu'il faisait ; or, le premier, voulant savoir ce qui se passait, a pris le parti d'y aller voir lui-même, d'où l'entrevue. Mais vous êtes certainement au courant de tout cela mieux que nous qui ne savons rien que par ricochet, par lettre et jamais par télégramme.

Dans l'Annam même on fait quelques expéditions, mais très peu sérieuses au point de vue militaire, car les Annamites sont toujours les mêmes ; les résultats sont cependant tangibles cette fois, car si on n'a guère tué d'ennemis à Tam-Cheu (79), à Cam-Lô, on y a pris 2 ou 300 canons et une trentaine de mille kilogs de poudre, ce qui est fort sérieux, car il arrivera bientôt que le combat cessera faute de munitions. Il est clair, en effet, que nous pourrons facilement empêcher le ravitaillement des rebelles en armes et munitions, donc une fois l'approvisionnement actuel détruit.... *fili tout*, comme disent les Annamites, croyant faire de l'excellent français.

Vous trouverez ci-inclus un mandat de 500 frs., je ferai des économies ici, si je ne fais pas autre chose. J'ajouterai un mot à ma lettre si les vôtres m'arrivent avant le départ de celle-ci, qui sera levée aujourd'hui à 3 h. 30.

Je vous embrasse mille fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.



Hué, le 22 Novembre 1885.

Chers Parents,

Vos lettres d'octobre qui sont là ne sont guère gaies, maladie d'Alice, mort de M. Passa..., aussi j'attends les suivantes avec impatience, mais elles ne peuvent pas, hélas ! ressusciter ce pauvre M. Passa. Cette mort m'a fait une grande peine, car je l'aimais beaucoup. Il ne trouvait pas toujours, sinon dans son entourage direct, du moins dans la généralité des personnes qu'il voyait, une complète communauté d'idées avec les siennes, et il aimait beaucoup causer avec moi, quand il passait devant ma porte, il montait quelquefois et nous bavardions ; je perds en lui un ami bien véritable, et si serviable ! toujours disposé à se déranger pour rendre un service soit à Alfred, soit à moi. C'est un de ces amis déjà mûrs, dont les jeunes comme moi, sont très heureux de partager l'amitié, et comme j'aimerais en rencontrer beaucoup. Cette perte me touche réellement bien profondément.

Aron m'écrit que ce n'est pas sans tirage qu'Alfred est entré en Spéciales. Le prochain courrier m'apportera sans doute la date de son examen qui, il faut l'espérer, sera-passé brillamment. Le contraire serait joliment regrettable, car, à 18 ans, il faut en avoir fini avec le baccalauréat, pour pouvoir aller plus loin dans la voie qu'il a choisie, Aussi le point de vue pécuniaire est-il bien secondaire en cette circonstance.

Qu'est-ce encore que les conservateurs des hypothèques ? Mon Dieu, mon Dieu ! ma pauvre France, tu es complètement rongée par le fonctionnarisme ! Que de fonctionnaires on pourrait supprimer, en les remplaçant simplement par un ou deux employés de bureau, secrétaires d'ordre inférieur, placés en supplément chez les fonctionnaires dont on maintiendrait l'existence.

N'en prenez qu'un exemple crevant les yeux. A quoi sert un sous-préfet ? Voyez les gens composant cette classe si peu intéressante, ce qu'ils savent, ce à quoi ils servent et de combien ils émargent au budget ! Si c'est une école pour les préfets, elle est vraiment bien onéreuse. Sur les 86 départements, il y a bien des classes, et des trous, bien que chefs-lieux, où l'on peut faire son apprentissage. Mais non, les sous-préfectures, comme les trésoreries générales, sont des emplois si commodes à distribuer que nos bons députés — de jolis cocos encore, pour le plus grand nombre — se garderaient bien de supprimer les sinécures dont ils disposent ou peuvent disposer.

Le Général de Courcy arrivera dans les premiers jours de Décembre, un mois plus tôt qu'il ne l'avait d'abord fixé. Il nous avait dit en effet, à son départ de Hué, en Septembre, qu'il arriverait ici vers le 10 Janvier,

Que se passe-t-il au Tonkin ? Nous n'en savons ici absolument rien. Maintenant que Masselin y est, j'espère que j'aurai de temps en temps des nouvelles.

J'attends le mois de Février avec impatience et ne songe plus qu'au retour.

Je vous embrasse mille fois.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

• * •

Huê, le 5 Décembre 1885.

Bien Chers Parents,

Le gros événement de la quinzaine — il ne s'agit pas d'événement militaire, je vous ai dit déjà que nous ne savions rien ici à ce sujet — c'est le lunch offert par le roi et la représentation théâtrale qui a suivi.

Le lunch a été très amusant. Tous les chefs de service y étaient conviés, c'est à ce titre que j'ai pu y assister. Dans une des salles du Palais et au centre était dressée une table où ont pris place le roi, ayant à sa droite le Général Prudhomme, à sa gauche le premier Prince, et en face de lui, le Président du Conseil (Tống-Độc de Hanoï). Nous, nous étions debout, devant une longue table dressée perpendiculairement et non loin de celle du roi, avec nous se trouvaient les principaux ministres et princes, cinq ou six. J'avais en face de moi

le Ministre des Rites et je me suis chargé de ne le laisser manquer de rien — périphrase voulant dire que j'étais tout bonnement résolu à le faire boire et manger plus que de raison —. Il m'a rudement amusé, il prenait tellement de chaque plat — le déjeuner était plantureux — qu'il avait toujours son assiette pleine quand arrivait le suivant, et comme il se servait du plat nouveau tout de même, il mangeait des mixtures épouvantables. Le vin, champagne et autre, qu'on lui versait à profusion lui a légèrement obscurci les idées, aussi ne l'ai-je pas vu à la représentation, il devait être dans quelque coin.

Il se rappellera probablement longtemps de cette petite fête, car que leur importe la qualité, pourvu que la quantité y soit.

Quant à la représentation, que vous en dire ? Ce sont des pièces d'une idiotie complète, du moins elles ne sont pas jouées pour le public qui les écoute, car personne ne peut y comprendre goutte. Ainsi celle-là a duré 4 jours — je me hâte d'ajouter que nous ne l'avons entendue que pendant deux heures —, j'ai appelé près de moi l'interprète du Gouvernement pour lui demander le thème, il m'a avoué n'y avoir absolument rien compris, en sorte que je ne sais encore absolument pas ce que j'ai vu (80).

Me voilà avec une besogne épouvantable sur les bras. Je suis chargé d'installer la mission et les bataillons annamites qu'elle forme, il est bien arrivé un capitaine du Génie à qui j'espérais passer la chose, mais le service du Génie de l'armée annamite n'est pas encore créé (81).

Le Général de Courcy nous est annoncé pour le 10.

J'ai fait ma demande de rapatriement, ah ! ça n'a pas été long, à peine ai-je eu la circulaire sous les yeux que, pan ! je soussigné..... déclare avoir fini mes deux ans le 18 Février et demande à rentrer maölen en France. *Maölen* veut dire très vite, le plus vite possible.

Il me faut encore trotter cet après-midi.

Je vous embrasse en courant.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

Annoncez-moi encore de bonnes nouvelles de Licette. C'est toi que j'appelle comme ça, ma chère Alice.

Ces deux ans de Tonkin m'ont bien vieilli, va, sinon physiquement, du moins ont vieilli mon expérience, j'espère avoir 3 mois de congé pour redevenir gamin.

Huế, le 31 Décembre 1885.

Chers Parents,

A qui souhaiterai-je la bonne année en me réveillant demain matin ? A personne, du moins de près, car la terre étrangère, c'est l'exil, et l'exil, c'est l'isolement. Toutefois, je saluerai de grand cœur cette année 1886 qui nous réunira.

J'entends dire de tous côtés que je ne puis m'en aller sans la croix, oui, mais où est-elle ; si j'avais dû l'avoir ici, elle devrait déjà être venue, et comme je ne crois plus aux promesses, quoi qu'on m'offre, je partirai, et je crois pouvoir affirmer que le mois d'Avril ne se passera pas sans me voir à Livron.

Nous venons d'apprendre coup sur coup par télégramme deux nouvelles importantes :

1°) le vote des crédits par 4 voix ! (c'est maigre, et encore nous ne savons si c'est pour un corps d'armée à 5 brigades ou pour une division à 3) ;

2°) la paix à Madagascar avec 10 millions d'indemnité.

Cette dernière nouvelle nous a très étonnés, car les derniers journaux arrivés montraient au contraire les Howas très fiers de leur succès de Fanafatte et loin de paraître disposés à traiter, et surtout de verser 10 millions. Je suppose que nous ne les toucherons jamais, mais si nous n'y en dépensions plus, ce serait déjà bien joli.

J'ai beaucoup couru pendant la quinzaine qui vient de s'écouler, j'ai même dû omettre un courrier, envoyé dans le **Quảng-Trị** avec le lieutenant de vaisseau commandant la Marine ici, pour faire quelques sondages et examiner le travail qui resterait à faire pour mettre en état un canal déjà creusé en entier, mais pas assez profondément. J'étais à peine de retour que je recevais une note du Général m'ordonnant de partir avec lui pour Tourane, j'avais couché juste une nuit chez moi, Clavez devait me remplacer pendant mon absence.

On avait parlé au Général, j'en avais moi-même entendu parler dès l'année dernière, d'une route plus commode que celle actuelle pour aller de Hué à Tourane.

La route actuelle franchit un col dit Col des Nuages ou Portes de Fer, dont l'ascension est des plus pénibles. Il est assez difficile de décrire la chose, car on ne peut guère s'en faire d'idée sans la voir. Les Annamites, n'ayant pas le moyen de faire sauter les rochers, les laissent ; n'étant pas assez intelligent pour comprendre que, pour gravir une pente très raide, il faut faire des lacets et aller les chercher quelquefois fort loin, ils arrivent devant une montagne à pente raide, ils grimpent droit par la ligne de plus grande pente, les escaliers dans le roc sont naturellement très mal taillés, les marches ont quelquefois 0m.60 de hauteur, et quand tout cela dure pendant toute une étape, de 7 h. du matin à 4 h. du soir, je vous assure qu'on en a plein les jambes. J'ai vécu de pair et compagnon avec le Général à la table duquel je mangeais (nous étions tous les deux seuls avec une escorte de un lieutenant de zouaves et 15 zouaves). L'étape d'aller par la Route Mandarine ou Col des Nuages a duré 4 jours et nous nous croyions alors au bout de nos peines. Après un court séjour à Tourane puis à Quảng-Nam (à une journée dans l'Ouest), nous repartions pour essayer de retrouver cette ancienne fameuse route. Après deux jours de marche (point de départ Quảng-Nam), on arrive à l'entrée de la gorge qu'on doit suivre, gorge passant en plein pays sauvage et en forêt vierge.

Là, les renseignements sur cette route nous arrivent et par les missionnaires et par un Européen qui venait à notre rencontre, et ils sont si mauvais que nos illusions sont déjà ébranlées, et le Général, devant l'insistance avec laquelle on lui signalait l'insalubrité de cette région, renvoie toute son escorte, et nous restons tous les deux seuls avec nos deux ordonnances (un fusil pour toute arme et 3 révolvers).

Alors commence notre véritable Odyssée, muse, prête-moi tes accents pour me permettre de raconter et dépeindre l'aspect de ces solitudes !

Partis à 7 h. 30 du matin, sans sulfate de quinine, mais avec 3 palanquins, pour le cas où l'un de nous tomberait malade, nous arrivons à 9 h. à la Douane annamite, nous entrons sur le territoire des sauvages, des « Moïs ».

Il est de trop bonne heure pour faire la grande halte, poursuivons. Les premiers arbres apparaissent, nous entrons sous bois, vers 10 h. 30 nous arrivons sur les talons de notre guide au bord du torrent, quelques grosses pierres pourront nous servir de sièges, halte !

Les coolies arrivent peu à peu, apportant les vivres, nous déjeunons. Tout à coup, petite rumeur en tête, qu'est-ce ? Ce sont quelques Moïs qui, avertis la veille que le Général devait passer chez eux, venaient à sa rencontre faire leur soumission et nous servir de guides. Ils s'approchent, 2 ou 3 ont des espèces de chemises, sorties, vu la gravité des circonstances, mais le costume national est beaucoup plus simple : « Un mouchoir passé autour de la ceinture (je dis un mouchoir, l'appareil est moins soigné que ça) , un collier de verroterie de mauvaise qualité autour du cou, et des morceaux de bois de la dimension d'un crayon dans les oreilles », costume aussi simple que léger.

Nous leur faisons comprendre qu'il est l'heure de déjeuner, ils s'accroupissent et mangent le riz qu'ils avaient eu soin d'apporter. Puis, vers 1 h., en avant, nous suivons pendant un certain temps le lit même du torrent, tout le monde les pieds dans l'eau, et quand nous quittons le torrent, c'est pour passer par un sentier de 30 à 40 cent. de large, grimpant à pic, descendant de même, à peine frayé, coupé de gros troncs d'arbres morts et tombés en travers du chemin. Nos guides Moïs sont en avant, le coupe-coupe à la main, coupant les branches par trop basses. On est obligé de grimper à pied, de s'arrêter souvent. Enfin, vers 5 h., nous apercevons une petite clairière de l'autre côté du torrent que nous avons traversé et retraversé vingt fois, c'est le campement des Moïs, 4 ou 5 misérables huttes qui sont pourtant le salut. Nous traversons le torrent, qui là, forme un rapide, la première journée est passée. Nous dînons au son d'une musique un peu discordante, paons sauvages (dont un vient tout près de nous) et autres hôtes de ces bois, mais le champagne pétille dans nos verres, les fatigues sont oubliées et nous nous endormons.

Le lendemain était encore une journée semblable, toujours en pleine forêt, sentier toujours aussi ardu, on grimpe, on descend de rocher en rocher, le plus souvent le lit du torrent lui-même est l'unique voie frayée. On grimpe sur des montagnes, on les redescend et on monte sur d'autres. On couche presque à la belle étoile, sous un abri de feuillage élevé à la hâte par nos Moïs.

Le lendemain c'est le dernier jour de fatigues. Nous escaladons le col de Cau-haï, terme de nos travaux d'Hercule, toujours accompagnés de quelques Moïs qui veulent bien pousser jusqu'à Hué. Les autres ont demandé à retourner chez eux. Nous ne leur donnons pas de l'argent, car ils n'en connaissent pas la valeur, ils demandent quelques vêtements et quelques marmites, on en donnera à la députation qui vient jusqu'à Hué.

Vers 1 h., après déjeuner et après une descente d'une difficulté inénarrable, nous sortons enfin de la forêt, nous arrivons au petit fortin où est installée la Douane annamite, et nous y trouvons les soldats annamites et les deux éléphants envoyés par le roi à notre rencontre. Le Général grimpe sur un, moi sur l'autre, et après une demi-heure ou 3/4 d'heure de promenade à éléphant, nous faisons notre entrée à Cau-haï, entrée triomphale (C'est épouvantable, l'éléphant, comme moyen de locomotion, brr ! je ne recommencerai plus).

A partir de demain j'exercerai les fonctions de chef du Génie, auxquelles je suis nommé par décision du Général en chef en date du 28 Novembre.

Là-dessus, je vous embrasse comme je vous aime, en souhaitant à tous bonne année, à Alice plus particulièrement, et à Fred, allons mon garçon, allons, un peu de poil devant les examinateurs. Aron m'a écrit que c'est la frousse qui t'a perdu.

Encore bien des baisers.

L. JULLIEN.

*
* * *

Hué, le 17 Janvier 1886.

Chers Parents,

Je vous ai raconté dans ma dernière lettre mon excursion à travers l'Annam, mais le couronnement, vous ne le savez pas encore. J'ai été reçu en audience privée par Sa Majesté !

Hein ! a-t-on assez révolutionné ce pays-ci ! L'année dernière, il était impossible d'apercevoir ce potentat oriental, ou mieux son ou ses prédécesseurs, autrement que la face dans la poussière ; maintenant, n'importe qui peut être admis à lui serrer la main. L'eusses-tu cru, politicienne Berthe ? Tout ce charabia doit te faire dire : Sapristi ! comme il est fier d'avoir pressé une royale main !

Ce ton badin cache pourtant une satisfaction vraie, je suis très heureux que le Général m'ait proposé de me conduire chez le roi, en audience privée, audience qu'il avait d'ailleurs demandée en priant le roi de me conférer la sapèque, me voilà donc à la tête d'un

nouveau brevet et d'une nouvelle sapèque, sapèque d'or cette fois, je monte en grade. Ce sont-là des colifichets qui n'ont qu'une valeur rétrospective, aussi, ce que j'aime le mieux dans cette sapèque, c'est l'audience qui l'a précédée (82).

Nous venons d'apprendre une nouvelle, si peu attendue, qu'elle a jeté tout le monde dans le plus profond étonnement. Je veux parler de la nomination de Paul Bert comme grand chef en Annam et au Tonkin. Nous lisions en même temps les déclarations de Brière de l'Isle devant la Commission des 33, et l'opinion générale sur la situation de ces 33 imbéciles. Où en sommes-nous, grand Dieu ! pour être obligés d'envoyer à la Chambre et être gouvernés par eux, des gens aussi bêtes que ça. Car comment qualifier leur action ? Sont-ce là des politiques, ces gens qui, en passe de décider si nous évacuerons ou non l'Indochine, le crient par-dessus les toits ? Sont-ce même des Français dotés d'un simple grain de bon sens, ces gens qui préviennent l'ennemi qu'il peut avancer, qu'on nous donne l'ordre de reculer ? Qu'ils aient l'opinion qu'ils veulent, qu'ils soient de bonne loi, je le leur accorde, mais, pour Dieu ! quand ils sentent trois divisions de soldats français éparpillés à 3.000 lieues de la France, au milieu de populations qui, dans leur esprit, nous sont complètement hostiles, qu'ils réclament le huis clos pour dire ce qu'ils disent, qu'ils confèrent et qu'ils votent en secret.

Non, vraiment, il me semble que la Chambre devrait avoir le droit d'exclure de son sein les gens reconnus complètement dénués de tout sens politique, et qu'elle ne devrait pas attendre, un jour de plus pour mettre à la porte la majorité de ces 33 Commissaires.

Encore une fois, je reconnais, je respecte leur opinion, mais quand des intérêts militaires sont engagés, qu'ils la taisent, qu'ils la cachent à l'ennemi. **Từơng** recevait tous les journaux français autrefois, voyez ainsi comme le langage de ces messieurs eût aidé à la pacification et à la suppression des bandes de rôdeurs ! Une chose qui m'étonne encore, c'est que personne ne se soit levé à la Chambre pour leur dire bien haut, combien leur conduite — j'insiste sur ce mot conduite — était non seulement impolitique, mais odieuse.

Etre gouvernés par des politiciens de ce calibre ! ! !

Eh ! bien, chère Licette, voyons, reprends vite des forces, tu te rappelles quel appétit tu avais recouvré après ta fièvre typhoïde, et combien vite avait marché la convalescence. Tous les quinze jours, j'ouvre vite les lettres pour savoir comment tu vas, si je pouvais seulement

te donner la moitié de la température qu'il fait ici — nous avons une trentaine de degrés hier — cela aiderait peut-être à ton rétablissement ! Et ta petite Hélène, parlera-t-elle à mon arrivée, qui aura lieu sans doute deux mois après la réception de cette lettre. Je dis deux mois, car je ne partirai sans doute pas avant mes deux ans de Tonkin révolus, et que le bateau qui m'emportera marchera moins vite que celui qui vous porte cette lettre et les meilleurs baisers de votre tout dévoué.

L. JULLIEN

* * *

Huê, le 14 Février 1886.

Chers Parents,

Décidément, vous tenez à donner de la besogne au Consul de Singapoore, il aura bientôt un paquet énorme pour moi, et dire que je trouverai à Aden une lettre du 23 Juin 84 ! !

J'espère que, quoique m'écrivant à Singapoore, vous m'écrirez encore à Huê, sans cela je pourrais rester longtemps sans nouvelles.

Nous avons eu le 1^{er} Janvier annamite — le Têt —, cette année. il est tombé le 4 Février. Force pétards, force réjouissances ont accompagné cet événement. Nous sommes allés au nom du Président de la République — matin! on se met bien si loin — souhaiter la bonne année à Sa Majesté annamite, qui a répondu en priant le Général de remercier en son nom M. Grévy et les officiers qui venaient là lui souhaiter toutes sortes de bonnes choses, ajoutant que lors de son couronnement et à diverses autres occasions, il avait déjà donné des marques de sa faveur — sapèques —, que quelques uns d'entre nous n'en avaient pas encore, et qu'il voulait, en souvenir de ce jour de fête, décorer tous ceux qui y assistaient. Puis, s'adressant particulièrement au Général, il ajoutait qu'il lui enverrait un présent dans la journée.

Berthe demandera à coup sûr ce qu'était ce présent : il consistait en le titre de Grand Duc — sapèque d'or de 0m.10 de diamètre environ — et en une robe de mandarin qu'on évalue à 2.000 frs.

La soirée a été consacrée à une petite promenade sentimentale à travers un bout du village annamite. Cortège : éléphants richement caparaçonnés, compagnie de Chasseurs à pied, Roi, Général, Colonel, 2 Ministres, officiers français, mandarins, serviteurs annamites avec de nombreuses bannières, section de Zouaves, pour fermer la marche une dizaine d'éléphants.

Le cortège passant devant le Quartier Général, on s'y est rafraîchi pendant près d'une heure (83).

Ainsi, voilà un roi qui a manqué à tous les usages de son peuple. Nous révolutionnons le pays. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Ce sera un bien pour un avenir éloigné évidemment, mais pour le présent même ? ... Dubito.

Je vous embrasse mille fois.

L. JULLIEN.

*
* *

Hué, le 27 Février 1886.

Chers Parents,

Eh bien! j'en suis loin de la Méditerranée, le mot du papa me disait hier que vous me croyiez sur ses flots bleus. J'en ai encore au moins pour un mois ici, mon successeur n'est parti que le 20 Janvier, paraît-il. C'est qu'il y a deux choses, un détachement et son commandant, pour remplacer le mien, mais ce qu'il faut surtout remplacer, c'est le Chef du Génie de Hué.

On parle de rapatriements en masse. Cela me laisse un peu froid, naturellement, car j'y ai droit, nous y avons droit. Ceux, venus depuis peu de temps, sont au contraire enchantés.

Voilà Paul Bert embarqué avec une suite sérieuse, hein ! Sapristi ! 11 dames ou demoiselles, dont une doctoresse, voilà de quoi séduire les Annamites, ils n'en ont certainement jamais tant vu. Où diable tout ça va-t-il se fourrer, à la Légation il y a du logement pour 5 à 6 personnes seulement, et les voilà 31 ! On ne sait où Paul Bert résidera, à Hanoi sans doute, à moins qu'on n'en vienne à amalgamer tout de suite Cambodge, Annam, Cochinchine, Tonkin, auquel cas il résiderait à Saigon.

Il se passera peut-être de belles choses, les chiens du pays sont prévenus, aussi hurlent-ils à qui mieux mieux, c'est un tapage infernal, il n'y a plus moyen de dormir.

Si vous voulez mon opinion, la voilà bien franchement : le moment n'était pas encore venu de donner à l'autorité civile le soin de diriger les affaires dans l'Indochine, il fallait attendre encore au moins 2 ou 3 ans avant de l'enlever à l'autorité militaire. Tout dépendra de la façon dont Paul Bert traitera le Commandant en chef des troupes, mais j'ai bien peur que tout cela ne nous mène au gâchis.

Je vous embrasse mille fois et me réjouis à la pensée que mon départ est proche.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

Alice, je t'en prie, un bon coup de collier et secoue ce malaise, et toi, Alfred, hein ! tu as compris.

* * *

Huế, le 14 Mars 1886.

Chers Parents,

Deux mots seulement, car je suis très très pressé, j'embarque en effet mon détachement demain matin, et moi, vous écriez-vous ?

Moi, je suis obligé d'attendre mon remplaçant, le Commandant du Génie Lebourg, qui s'embarque aujourd'hui à Haï-Phong pour Hué, je dois lui remettre le service et filer *illico* (84). Je serai donc très probablement en route le 15 Avril.

Je ne serai encore pas parti, sans doute, au départ du prochain courrier, en sorte que vous aurez deux mots de moi.

Votre fils tout dévoué.

L. JULLIEN.

Bord *Chandernagor*, 5 Mai 1886.

Chers Parents,

Cette lettre, mise à la boîte de Suez, vous arrivera avant moi, j'espère, car je suppose qu'elle trouvera à Alexandrie un paquebot en partance pour Brindisi.

Oui, me voilà enfin embarqué pour France, à bord d'un bateau qui ne marche pas très vite, mais qui rattrape ça en ne faisant pas d'escales — ce qui, entre parenthèses, rend la traversée assez monotone.

Nous sommes à peu près à la latitude de Djeddah, et nous comptons arriver à Suez vendredi soir, où nous serons mis en quarantaine pendant 24 h. avant de pouvoir entrer dans le Canal.

De Port-Saïd, nous irons à Alger déposer le 1^{er} Bataillon du 1^{er} Tirailleurs algériens, rapatrié par le *Chandernagor*. Puis, vogue la galère pour France. Je vous embrasserai bientôt, si nous ne sommes pas retardés par ces désagréables quarantaines.

Je me porte toujours très bien, la houle seule explique cette écriture plus que mauvaise.

A bientôt, que n'ai-je la vitesse des goëlands qui tournent autour du navire.

Mille baisers.

L. JULLIEN.

APPENDICE

EMPLOI DES AÉROSTATS DANS L'EXPÉDITION DU TONKIN (85).

Dans le courant du mois de Décembre 1883, lorsque les difficultés de la prise de Son-Tay eurent montré à tous que les bandes d'irréguliers chinois connues sous le nom de Pavillons-Noirs constituaient un petit corps de troupe d'une réelle valeur, et que, d'autre part, la présence d'une armée chinoise d'environ 20.000 hommes, poussant des pointes sur le Fleuve-Rouge jusqu'en face de Hanoï, était signalée à Bắc-Ninh, le Gouvernement français se décida à envoyer au Tonkin une division organisée à peu près comme un corps d'armée et placée sous les ordres du Général Millot.

Le Général en chef demanda avant son départ qu'il fût adjoint des Aérostiers au corps expéditionnaire. Les ateliers de Chalais reçurent l'ordre de créer en 15 jours un matériel nouveau, très léger, spécial à un pays sur les routes duquel les voitures ne pouvaient pas encore circuler. Le personnel destiné à servir ce matériel fut pris dans la seule compagnie d'Aérostiers existant alors ; il comptait un cadre nombreux destiné à encadrer des auxiliaires qu'on devait trouver au Tonkin ; il comprenait 1 lieutenant (86), 5 sous-officiers, 8 caporaux et 23 sapeurs. Le commandement en fut confié au Capitaine Aron qui, pendant deux années consécutives (1881-1882), avait pris part aux manœuvres d'aérostation.

Le procédé de gonflement étant nouveau et ne ressemblant en rien à celui auquel avait été dressée, au mois d'Août 1883, la compagnie d'Aérostiers, il était urgent que la section détachée au Tonkin vînt à Meudon faire son instruction. Elle quitta Versailles le 28 Décembre.

Le temps donné aux ateliers de Chalais pour organiser le matériel était tellement court, qu'il ne pouvait être question un seul instant de confectionner des ballons ; il fallut utiliser le matériel existant. Or, le ballon de parc était beaucoup trop grand pour être, pendant de longues et nombreuses étapes, traîné par des hommes, c'est le ballon

auxiliaire, bien qu'un peu petit, qui fut emporté. Tout le matériel fut placé dans des cantines construites exprès et pouvant facilement être transportées par deux ou quatre coolies, seul procédé de transport usité au Tonkin.

Les rares renseignements qu'on possédait sur la façon dont se comporte le vernis quand il est soumis à des températures assez hautes, telles que celles que l'on rencontre soit dans la Mer Rouge, soit dans les environs de Singapour et au Tonkin même, faisaient croire qu'un ballon verni plié et renfermé ne supporterait que difficilement la traversée ; aussi fut-il décidé qu'un seul ballon verni, la *Vigie*, serait emporté ; trois autres non vernis étaient placés dans le parc qui comprenait également un ballon-gazomètre verni et un non verni.

La section d'Aérostiers devait quitter Toulon le 10 Janvier sur le *Poitou*, elle partait de Bercy le 8 Janvier 1884 au soir par un train spécial. Le lieutenant partait en avant afin d'obtenir de l'autorité militaire de Toulon que le train fût aiguillé à la Seyne et dirigé directement sur les appontements de l'Arsenal, où se trouvaient en charge les paquebots affrétés, et d'éviter ainsi des transbordements inutiles et difficiles même à cause du poids assez considérable du matériel.

A la suite d'une erreur ou d'une négligence du chef de gare de Lyon, 4 wagons du train restèrent dans cette gare, et on s'aperçut, au moment du chargement sur le *Poitou*, que la caisse contenant le ballon verni se trouvait précisément dans l'un des wagons oubliés. Ce colis était précieux et devait être traité avec soin, ne pas être placé dans la cale où la température atteint souvent des hauteurs fantastiques ; aussi une note fut-elle laissée par les soins du Capitaine Aron à un officier d'ordonnance de l'Amira Krantz qui assistait à tous les embarquements. Le *Poitou* déjà en marche allait franchir la jetée du port de Toulon, lorsqu'un exprès vint donner l'ordre au lieutenant des Aérostiers de descendre, pour attendre et escorter le ballon verni.

Les 4 wagons oubliés arrivèrent le 11 au matin et leur contenu fut chargé sur le *Saint-Germain* qui devait partir le soir même. La caisse du ballon verni fut, sur la demande du lieutenant, placée sur le pont dans le bâti servant d'abri à la timonerie d'arrière. Il lui était aisé de le visiter tous les jours ; au point de vue de la température, cet emplacement était d'ailleurs des mieux choisis.

OPÉRATIONS AU TONKIN (1884).

Le paquebot *Saint-Germain*, quoique parti après le *Poitou*, arrive bien avant lui en baie d'Along, où il jette l'ancre le 13 Février. Le matériel est débarqué le 18 à Haiphong, par le *Drac*, sous les yeux du lieutenant, et dirigé sur Hanoi où il arrive le 21. La *Vigie* est en parfait état. Le Commandant du Génie Dupommier met aussitôt un magasin à la disposition des Aéroliers et fait construire une haute cour carrée en bambou fermée sur trois côtés et dont les dimensions sont données par le Lieutenant Jullien. Ce hall servira à abriter les ballons pendant le séchage.

Le Commandant Dupommier demande à l'Etat-Major si les Aéroliers seront sous ses ordres ; la réponse est négative, les Aéroliers seront rattachés à l'Etat-Major général. Le 24, arrivée à Hanoi du Capitaine Aron et de toute la section. Les cases destinées au logement des officiers et des hommes sont presque terminées. Le matériel est débarqué et déballé aussi rapidement que possible, le temps presse. Une table pour le vernissage est installée à la hâte. Le vernissage du deuxième ballon est donc la première opération des Aéroliers au Tonkin.

Le chef d'Etat-Major, tenant toujours très secret le plan de campagne, a laissé cependant entendre qu'on pourrait à un moment donné avoir besoin de deux ballons à la fois.

30 artilleurs pris dans les 6 batteries d'Artillerie de Marine, alors au Tonkin, sont donnés à la section qui les encadre dans ses 4 escouades.

2 Mars. — La section reçoit l'ordre d'opérer le gonflement le lendemain ; la date de la marche en avant sur *Bắc-Ninh* est toujours tenue secrète, on suppose toutefois que ce sera pour le 7.

Le 2, reconnaissance du point de gonflement ; il est choisi en aval de la Concession d'Hanoi, sur une très longue plage sablonneuse. Le gonflement sera protégé par une compagnie de Tirailleurs annamites.

3 Mars. — Le temps est beau ; à cette époque de l'année, il n'y a pas de soleil mais très souvent un peu de brouillard le matin, brouillard qui se résout en eau ; cette pluie cesse généralement vers midi. Nous plaçons des coolies à la pompe, leur jeu devient régulier au bout de très peu de temps. Les appareils de gonflement ont besoin d'être nettoyés en moyenne toutes les une heure et demie.

Vers 5 heures, le gonflement n'est pas complètement terminé, mais le départ n'étant pas fixé au lendemain, rien ne presse, et le ballon est rentré tel quel dans la Concession au grand ébahissement des Annamites qui voient pour la première fois cet objet et sortent tous de leurs nombreux sampans alignés sur la plage en poussant leurs cris d'étonnement : « thya ! thya ! » Les appareils de gonflement, gardés par un poste, fourni par la section, restent sur place.

4 Mars. — Le lendemain, le gonflement de la *Vigie* est achevé. Le gazomètre (87) est également gonflé et, à 4 heures, tout est rentré dans la Concession, dans l'enclos réservé aux Aérostiers. Vers cinq heures, arrivent trois ambassadeurs annamites auxquels le chef d'Etat-Major vient montrer le ballon. Quelques manœuvres sont faites devant eux : un seul, le chef de l'ambassade, un vieillard à barbe blanche, reste impassible. Le chef d'Etat-Major lui explique que l'aéronaute qui monte dans la nacelle emporte une grosse provision de torpilles et les laisse tomber sur les choses ou sur les gens qu'il veut détruire. (88)

5 Mars. — Des ascensions sont prescrites pour le 5, elles sont destinées à permettre à l'observateur désigné, M. le Capitaine Cuvellier, de l'Etat-Major, de se familiariser avec le ballon. Le matin, la *Vigie* pèse 165 kgs.

La première ascension au Tonkin est faite par le Capitaine Aron, la seconde par le Lieutenant Jullien, la troisième par le Capitaine Cuvellier. La grande ville de Hanoï, sous nos pieds, offrait un curieux spectacle. Tous les habitants étaient sortis de leurs cases, et, le nez en l'air, se demandaient ce que pouvait bien être cet appareil gigantesque qui portait si haut les couleurs françaises. (Nous avions, pour cette fête, paré notre nacelle de son plus beau drapeau).

Dans la soirée du 5, une troisième couche de vernis est passée au grand ballon, une seconde au gazomètre.

6 Mars. — Repos. Le départ est retardé d'un jour et fixé au 8.

7 Mars. — Le soir, vernissage de 2 ballons ; un petit gonflement sur place (une mare située tout près permettait d'avoir assez d'eau pour cette opération) est fait pour achever de remplir la *Vigie* et son gazomètre.

Un sous-officier et quelques hommes resteront à Hanoi pour accompagner le ballon nouvellement verni, les appareils de gonflement,

ainsi que les matières nécessaires à 3 gonflements : ils devront rejoindre par eau le corps expéditionnaire, l'ordre de départ doit leur être donné ultérieurement. Le Sergent Rouyer a la consigne de laisser sécher le ballon jusqu'au dernier moment, de l'huiler au moment où il recevra l'ordre de s'embarquer, et de le surveiller très soigneusement sur la jonque mise à sa disposition.

Les fusils des sapeurs ont été échangés contre des mousquetons, leurs sacs seront portés par des coolies, et c'est avec le mousqueton en bandoulière, l'extrémité du canon en bas, qu'ils serviront le ballon dans les opérations contre Bắc-Ninh et Hưng-Hóa.

8 Mars. — Départ de Hanoï à 8 heures du matin ; passage du Fleuve Rouge qui présente en face de Hanoï, en cette saison, une largeur de 600 à 800 mètres.

Le personnel, le matériel et les coolies sont répartis sur deux jonques. A l'une d'elles est accrochée la *Vigie*, à l'autre est accroché le gazomètre. Chacune des jonques est remorquée par un canot à vapeur. Les Aéroliers marchent derrière le gros de la 1^{re} Brigade (Brière de l'Isle), la 2^e Brigade (de Négrier) a été concentrée à Hải-Dương et marche sur Bắc-Ninh par une autre route.

La formation de la colonne n'est pas terminée avant 10 heures du matin. De midi à 2 heures, grand'halte. Vers 2 heures, il ne fait pas le moindre vent. Le lieutenant monte dans la nacelle afin de pouvoir diriger la marche. De grands arbres ou des villages à ruelles très étroites et garnies de bambous qui s'entre-croisent offrent en effet des obstacles qu'il faut tourner en pataugeant dans les rizières, à peu près toutes inondées à cette époque de l'année. Le ballon est accroché à la corde d'ancre tendue de toute sa longueur (89).

La route n'est qu'un sentier très étroit, quelquefois moins large que la voie des voitures d'Artillerie, traînées soit par des mulets, soit par des chevaux tartares, soit par des coolies, aussi les batteries retardent-elles beaucoup la marche. Après un passage de nuit à travers un bouquet de bois et beaucoup de peine à travers les rizières, nous sommes encore assez loin du bivouac. La batterie qui marche en avant de nous est embourbée. Le vent souffle assez fort, le ballon est ramené et placé un peu à l'abri, derrière une haute digue. Nous ne nous remettons en marche qu'avec l'arrière-garde et nous arrivons au bivouac à 1 heure du matin. L'ordre de ne pas charger le soldat de la tente-abri ayant été donné, les hommes couchent à la belle étoile. Cette journée, passée en grande partie dans la rizière, a été très pénible pour les Aéroliers qui n'ont pas pu faire de repas chaud.

9 Mars. — Départ de la colonne à 6 heures 30. Comme presque tous les matins, il pleut un peu. Des points difficiles nous obligent à de fréquents arrêts. Nous perdons le contact du gros. Le convoi et l'arrière-garde étant encore loin derrière nous, nos arrêts ne produisent aucun à-coup dans la colonne. A midi nous n'avons pas encore rejoint, il fait grand vent, les hommes sont très fatigués, nous faisons halte. Nous rejoignons enfin la colonne et à 5 heures nous arrivons au cantonnement dans le village de Nga-Tu-Dan.

Le ballon est ramené dans un champ contigu à la pagode qui nous est affectée ; la garde fournie par nous est changée, et les hommes peuvent enfin faire un repas chaud, le premier depuis celui du 7 au soir.

Notre pagode est remplie de Bouddhas dorés ; ce voisinage et un bon repas ramènent bientôt la gaieté chez nos Aérostiers. Comme nous le ferons toujours, nous reconnaissons dès le soir même le moyen de regagner la route sans traverser le village ; ces traversées de village, dont les rues sont toujours garnies de bambous et de banians immenses, sont souvent en effet assez difficiles.

10 Mars. — Départ de la colonne dans les mêmes conditions que la veille, les Aérostiers marchant toujours à la suite du gros. Arrivée au cantonnement à 6 heures du soir sans accidents. Nous avons reçu l'ordre de ne pas laisser monter trop haut le ballon pour ne pas déceler notre présence à l'ennemi : il est conduit par la corde d'ancre repliée en deux.

11 Mars. — Comme la veille, pluie légère le matin, peu de vent, le pays est toujours plat, plus sec que sur les bords du Fleuve rouge, plus découvert, et nous pouvons marcher pendant un certain temps aux cordes équatoriales (90). Arrivée sur le Canal des Rapides à 11 heures. Le Commandant Dupommier lance un pont de bateaux, opération protégée par le bataillon du 143^{ème} de ligne détaché de la 2^{ème} Brigade qui occupait à ce moment-là les hauteurs de Do-Son. Une ascension de reconnaissance est ordonnée pour l'après-midi.

Nous franchissons le canal aussitôt que le pont est terminé et nous achevons de remplir le ballon avec le gazomètre qui se trouve ainsi dégonflé à moitié.

L'ascension a lieu vers 5 heures, à peu de distance du marché de Chi, en face des hauteurs de Trung-Son, sur lesquelles s'élèvent quelques forts ; ce sera le théâtre de l'action du lendemain. L'ascension

terminée, ce qui reste de gaz dans le gazomètre est versé dans la *Vigie*, qui est ensuite ramenée au gîte à Toï.

12 Mars. — La concentration des deux brigades est opérée, elles doivent ensemble faire un mouvement offensif : le Général de Négrier à droite, avec la flotille remontant le Song-Cau, comme extrême droite ; le Général Brière de l'Isle à gauche, ayant comme objectif de la journée du 12 l'enlèvement du Trung-Son. La 1^{re} Brigade se met en marche à 7 heures ; les Aérostiers marchant toujours derrière le gros ; mais à la grande halte de midi, au marché de Chi, nous recevons l'ordre de nous porter en avant, et nous arrivons à 2 heures sur le champ de bataille, au moment où notre avant-garde prend ses premières dispositions de combat. Le Capitaine Cuveillier monte dans la nacelle et le ballon s'élève verticalement jusqu'au bout du câblé (91), le temps est très calme. Les communications se font à la voix, des notes écrites sont toutefois lancées de temps en temps par l'observateur, elles sont contenues dans de petits sachets en toile, munis de banderoles pour être plus visibles, et de balles destinées à rendre leur descente verticale. L'observateur donne quelques indications sur les points de chute de ses coups à la 1^{re} batterie *bis* de la Marine et à la 12^{me} batterie du 12^{me} régiment en batterie tout près de nous ; il répond aux questions que viennent lui poser quelques chefs de bataillons chargés d'enlever, qui un village, qui un bois, etc... D'une manière générale, il signale les Chinois comme s'enfuyant sur toute la ligne. Puis, pour mieux voir sans doute, il fait évoluer les Aérostiers qui tiennent le câble et nous conduit ainsi à l'extrême gauche de notre ligne, ce qui nous oblige à déployer en tirailleurs les 35 à 40 hommes disponibles, afin d'éviter toute surprise, surprise possible à la rigueur, puisque nous avons à gauche, à courte distance, un village entouré de bambous et occupé tout récemment encore par les Chinois.

Vers 6 heures, le feu cesse sur toute la ligne, les Chinois sont en fuite de toutes parts. Le ballon est ramené près du Quartier Général.

13 Mars. — Départ à l'heure accoutumée. La pluie fine du matin continue toujours. Les troupes qui, avec le Général Brière de l'Isle, avaient campé sur le Trung-Son, reviennent se placer dans la colonne. Vers midi se fait entendre le cri répété : « Faites passer à la queue de la colonne que le drapeau flotte sur la tour de **Bắc-Ninh** ! » Ce cri trouve beaucoup d'incrédules ; pourtant, quelques instants plus tard, un abaissement du terrain permet d'apercevoir la citadelle de **Bắc-**

Ninh et sa tour, sur laquelle flottent en effet nos couleurs depuis la veille au soir. Nous arrivons devant la citadelle à la nuit tombante : nous ramenons le ballon sur les glacis, tout près de la demi-lune de la porte Est.

14 Mars. — Installation et repos. Nous apprenons que le matériel embarqué à Hanoï est arrivé à Dap-Cau (port de Bac-Ninh sur le Song-Cau), nous courons le voir, et nous apprenons là que le ballon escorté par le Sergent Rouyer est brûlé. Le ballon est étendu sur la paillote de la jonque ; le vernis est en effet décomposé par grandes plaques, non loin de l'appendice. Le haut est intact, le bas toutefois ne me paraît pas trop détérioré ; et je juge le mal réparable au moyen de nouveaux vernissages locaux.

Il a suffi, pour cet accident, d'une seule nuit, la première passée en jonque. Le lendemain, le Sergent Rouyer, s'apercevant de l'échauffement du ballon, le fit étendre sur la toiture de la jonque.

15 Mars. — Dans la matinée, deux colonnes légères partent pour poursuivre les Chinois ; la première à gauche, sous les ordres du Général Brière de l'Isle, sur Thái-Nguyễn ; la deuxième à droite, sous les ordres du Général de Négrier, poursuit directement jusqu'à Kep. Le vent devient fort, nous recevons l'ordre de dégonfler le ballon dans l'après-midi.

16 Mars. — Ainsi donc, le ballon la *Vigie*, gonflé le 3 Mars, puis rempli à nouveau le 7 au soir, avait suivi la colonne dans toutes ses étapes, souvent fort pénibles, comme le fut la première, par exemple. Les étapes étaient d'autant plus difficiles pour les Aérostiers, que, du matin au soir, ils avaient souvent à exercer un effort considérable pour lutter contre le vent, et qu'enfin surtout, ils étaient obligés d'entrer 8 ou 10 fois par jour dans la boue des rizières inondées pour tourner les obstacles rencontrés sur la route. Toutes ces difficultés furent surmontées ; le 12, le ballon s'élevait au-dessus d'un champ de bataille, et le 14 encore, il aurait pu servir à faire des ascensions.

16 Mars. — Temps très lourd. Nous recevons l'ordre d'embarquer tout notre matériel à Dap-Cau ; il sera dirigé par eau sur Hanoï ; 17, 18, 19, 20, 21, 24, séjour à Bac-Ninh. Vers le 20, nous sommes chargés de la démolition de la demi-lune de la porte Sud. Le 25, départ de **Bắc-Ninh** pour Hanoï. A Hanoï, les Aérostiers s'occupent de la mise en état du matériel et de son entretien.

OPÉRATIONS CONTRE HƯNG-HÓA

Le Capitaine Aron demande au Chef d'Etat-Major à être autorisé à opérer le gonflement du ballon à Son-Tây. Cette demande est rejetée, les ballons devront être gonflés à Hanoï et faire la route de Hanoï à Son-Tây. Toutefois et afin de parer à des accidents qui peuvent se produire si facilement en route, nous sommes autorisés à expédier à Son-Tây une jonque chargée des appareils de gonflement et des matières premières nécessaires. Le départ est fixé au 6 Avril, le gonflement des ballons est opéré le 4, et un gonflement partiel dans la journée du 5 achève de les remplir complètement. Les Aérostiers se portent sur Hưng-Hóa à la suite de la 2^e Brigade. La 1^{re} Brigade est déjà partie, elle doit dessiner un mouvement tournant à l'Ouest de Hưng-Hóa.

Les ordres de mouvement nous sont donnés par le Général de Négrier ; ces ordres, très clairs et très précis, nous permettront d'effectuer les marches dans des conditions très supérieures à celles dans lesquelles nous nous sommes trouvés en suivant la 1^{re} Brigade sur Bắc-Ninh : il est vrai d'ajouter que la route est infiniment meilleure.

Le matériel est divisé en deux parties : le train de combat et le train du corps. Les trains des corps sont réunis et ne marchent que complètement à l'arrière, la colonne est ainsi très allégée. Le train de combat comprend pour nous la bêche, la cantine aux piquets d'attache, la cantine aux instruments. On trouvera d'ailleurs plus loin comme spécimen l'ordre de mouvement pour la journée du 6.

7 Avril. — Passage du Day à gué, arrivée au cantonnement de Thong-Thien sans incident ; nous marchons avec la même vitesse que la brigade et faisons toutes nos haltes horaires régulièrement. L'arrivée au cantonnement a toujours lieu de bonne heure, les hommes ont tout le temps de préparer la soupe.

Dans la soirée le temps change, il fait un vent violent accompagné de pluie. Plusieurs fois dans la nuit, les officiers d'Aérostiers se rencontrent près du ballon qu'ils aplatissent complètement sur sa bêche à l'aide des hommes de garde.

8 Avril. — La pluie a cessé, mais le vent souffle toujours avec force, des nuages bas courent avec rapidité. C'est avec la plus grande peine que les Aérostiers parviennent à rejoindre la route ;

le ballon est muni de sa nacelle qui, plus d'une fois, vient frapper terre. La brigade, massée déjà, devait entrer dans **Sơn-Tây** avec un certain appareil. Le Général de Négrier, voyant le temps si mauvais, nous fait passer les premiers. Nous franchissons l'enceinte de **Sơn-Tây** et courons chercher un abri dans un champ en contre-bas. La violence du vent a fait souffrir le ballon qui a perdu une quantité notable de gaz.

Le départ devant avoir lieu le lendemain, il est urgent de procéder à un gonflement partiel. Les appareils sont arrivés à Phu-Sa, à 2 ou 3 kilomètres environ de **Sơn-Tây** ; il est procédé à un petit gonflement sur la berge même du fleuve pendant la soirée, et le ballon est ramené au cantonnement vers 11 heures du soir.

9 Avril. — La journée est belle, la brigade défile sur la digue garnie de distance en distance de villages qu'il faut traverser en passant dans la rizière. Nous rencontrons toutefois un obstacle d'un nouveau genre : c'est un pont couvert jeté sur un petit arroyo et au débouché duquel s'élèvent deux banians gigantesques entrelaçant leurs branches. Nous n'apercevons ni barques, ni habitants ; il faut pourtant passer rapidement, nous arrêtons la section d'ambulance qui marche derrière nous. Enfin, comme il ne fait pas trop de vent, quelques sapeurs adroits peuvent, tout en tenant l'une des cordes, marcher à califourchon sur l'arête du toit qui couvre le pont, arête pourtant très vive, et l'obstacle est franchi (91 bis). Cantonnement à Vu-Chu.

10 Avril. — Station à Vu-Chu ; on attend les pièces de 80 et 95 mm. remorquées dans les chalands ; le temps est très beau et le Général de Négrier vient, vers 9 heures, nous demander à faire une ascension. Le Général voit très bien la position de **Hưng-Hóa** dont il prend de la nacelle un croquis complet. Le Général paraît enchanté de son ascension et ajoute qu'il a admirablement reconnu la position.

11 Avril. — Départ à l'heure habituelle pour **Tring-Ha** d'où l'on doit bombarder **Hưng-Hóa**.

Vers 10 heures, nous sommes assaillis par un coup de vent épouvantable, le plus fort que nous ayons encore vu ; il est accompagné de pluie. Nous nous jetons dans un champ de maïs qui est heureusement coupé par une tranchée bien peu large, mais dans laquelle nous ramenons le ballon le plus près possible du sol.

Le vent siffle, de larges poches se forment, nous craignons à chaque instant une déchirure vers la soupape. Heureusement, la *Vigie* tient bon, le vent cesse et nous arrivons sur le plateau de Tring-Ha. Nous rendons compte de notre arrivée au Chef d'Etat-Major qui prescrit une ascension pour 2 heures. Le bombardement de **Hưng-Hóa** est commencé. Du plateau de Tring-Ha on domine d'ailleurs parfaitement la position. Les Chinois défilent très tranquillement à 5 kilomètres de nous sur le pont de bambous qu'ils ont jeté sur le Fleuve Rouge.

Vers une heure, nous faisons passer le contenu du gazomètre dans la *Vigie*, et l'ascension a lieu à 2 heures et demi. Vers 4 heures le vent s'élève un peu, le ballon monte et descend, et l'observateur, M. le Capitaine d'Artillerie Ghins, en est incommodé ; d'ailleurs le croquis qu'il était chargé de faire est terminé. Le ballon est ramené, les troupes passent la nuit sur le plateau de Tring-Ha, où nous assistons à l'incendie de **Hưng-Hóa**, incendie allumé par les Chinois qui abandonnent cette citadelle.

12 Avril. — Passage de la Rivière Noire, qui mesure devant Tring-Ha 500 mètres de largeur environ, et occupation de **Hưng-Hóa** qu'on trouve abandonnée et détruite en grande partie.

Il y a environ 6 kilomètres de la Rivière Noire à **Hưng-Hóa** ; quoique court, ce trajet donne beaucoup de mal aux Aérostiers, le vent est très fort.

Dans cette occasion et au passage d'un petit ravin, le maître-ouvrier Giraud fit preuve d'un dévouement et d'une énergie qui ne se sont jamais démentis pendant toute la durée de la campagne, et que je dois signaler. Il avait d'ailleurs déjà donné des preuves de dévouement pendant les manœuvres de 1883 devant Commercy. Une juste récompense de ses services lui a été décernée, et il a été décoré de la médaille militaire.

Le temps était si mauvais que le Capitaine Aron se décida à demander au Chef d'Etat-Major l'autorisation de dégonfler.

Le dégonflement fut fait aux portes de **Hưng-Hóa**. Ainsi donc une dernière fois la *Vigie*, gonflée le 4 Avril, avait suivi l'armée dans toutes ses étapes et servi à deux ascensions, l'une de reconnaissance, l'autre pendant l'action, bornée, devant **Hưng-Hóa**, à un bombardement à distance.

La section d'Aérostiers repartait le 14 pour Hanoï.

La paix était conclue, le traité de Tien-Tsin signé, la section d'Aiérostiers avait rendu à leurs batteries ses auxiliaires artilleurs, échangé ses mousquetons contre ses fusils, et même reçu l'ordre de les encaisser pour revenir en France ; le Lieutenant Jullien était détaché à Hué.

On sait comment la paix fut rompue par l'affaire de Bac-Lé. Une colonne dans laquelle la section d'Aérostiers figurait comme section du Génie, fut envoyée, sous les ordres du Général de Négrier, pour recueillir les débris de la colonne du Lieutenant-Colonel Dugenne. Les Aérostiers furent depuis cet instant employés comme sapeurs ordinaires jusqu'au moment de la marche en avant sur Lang-Son.

* * *

OPÉRATIONS CONTRE LANG-SON (1885)

La section d'Aérostiers venait de prendre part au combat de Nui-Bop (3 et 4 Janvier 1885) comme section du Génie, et repartait le 9 de Chu, à destination de Hanoï où elle arrivait le 12. Le lieutenant qui la commandait alors (le Capitaine Aron, atteint par la dysenterie, était rentré en France en Octobre 1884) reçoit l'ordre du Général Brière de l'Ile, commandant le Corps expéditionnaire, de mettre en état le matériel d'aérostation.

13, 14, 15, 16, 17, 18 Janvier. — Mise en état du matériel. Ce matériel, abandonné à peu près à lui-même par la force des choses depuis le mois de Juin de l'année précédente, était assez endommagé. Le déploiement de la *Vigie* ne se fait pas sans difficultés, la soie a souffert, et il faut réparer de larges déchirures. Il est à peu près impossible de déplier le ballon qui avait été verni à Hanoï : pendant deux jours, armés de patience, nous faisons de vains efforts ; les déchirures sont trop nombreuses, nous devons y renoncer, ce que je regrette beaucoup, car n'ayant plus de gazomètre (notre gazomètre avait été emporté le 8 Mai par un typhon qui détruisit également le hall sous lequel il séchait), il nous en aurait tenu lieu. Le gazomètre emporté séchait bien, il est vrai, dans le deuxième et dernier grand filet que nous possédions, mais pendant les loisirs de la sieste, j'avais fait confectionner un nouveau grand filet, partie avec les ficelles fournies par le parc, partie avec des ficelles achetées dans le pays.

Nous n'avions malheureusement que le temps de passer une nouvelle couche de vernis à la *Vigie*, qui en avait pourtant grand besoin. La journée du 18 est employée à la confection des caisses et à l'emballage du matériel. Ce matériel est embarqué le 19 sur deux jonques qui doivent partir librement par le Canal des Rapides et se rendre ainsi aux Sept-Pagodes, où *l'Arquebuse* les prendra pour les remorquer jusqu'à Phu-Lang-Thuong. Nous quittons Hanoï à 5 heures du soir. A 6 heures 30, arrêt pour passer la nuit sur la rive gauche du Fleuve Rouge.

20 Janvier. — Départ au point du jour ; les coolies tirent la jonque à la cordelle. De nombreuses difficultés sont rencontrées à l'entrée du Canal, par suite du peu de profondeur de l'eau en ce point.

A cette époque de l'année, les eaux sont très basses, et nos jonques n'arrivent que vers 5 heures du soir près du véritable rapide, situé à 500 mètres environ du point où la route mandarine Hanoï-Lang-Son coupe le Canal des Rapides. Sur le seuil de ces rapides, il y a très peu d'eau. Je fais décharger les deux jonques, qui calent trop, et établir un va et vient de sampans ; l'opération est terminée vers 8 heures du soir. Un seul accident à déplorer : la perte d'un des sampans, chargé de 20 boîtes de grenaille de zinc (92).

21 Janvier. — Dès le point du jour, les jonques franchissent les rapides ; à 9 heures, le matériel est réembarqué et la route reprise.

22 Janvier. — Navigation dans le Canal sans incident ; il y a de l'eau partout ; arrivée aux Sept-Pagodes à 5 heures 30.

23 Janvier. — Départ à 7 heures 30 avec *l'Arquebuse* ; arrivée à Phu-Lang-Thuong à 3 heures du soir. Installation de la section dans son cantonnement. Le matériel passe la nuit sur les jonques.

24 Janvier. — Le point de gonflement est choisi ; il est situé sur la berge, tout près de la route. Le matériel est débarqué et les préparatifs de gonflement sont faits.

25 Janvier. — L'ordre de gonflement arrive. Gonflement. Le gonflement présente de plus grandes difficultés que les précédents. Le sel a passé, en effet, la saison des pluies dans des tonneaux placés dans un magasin très humide.

L'humidité a fini par pénétrer et a exercé une fâcheuse influence sur le sel qui, sur une couche annulaire de 5 centimètres environ d'épaisseur, présente un aspect très noir (coloration donnée évidemment par le bois), et une grande dureté ; il ne fond pas. Le dissolvant doit être nettoyé souvent et consomme une bien plus grande quantité de tonnes de sel.

26 Janvier. — Repos.

27 Janvier. — Le Général de Négrier, arrivé dans la matinée, informe le lieutenant commandant la section que le ballon ne sera utilisé que dans quelque 2 jours ; en conséquence on remet le gonflement partiel commandé pour regonfler le ballon qui perd plus qu'à l'époque de la marche sur Bac-Ninh. On ne sait encore rien du plan de campagne. La présence du Général de Négrier à Phu-Lang-Thuong fait cependant croire un instant qu'on marchera par les deux routes à la fois.

28 Janvier. — La section reçoit l'ordre de se porter le 29 sur Kep. Pour ces opérations contre Lang-Son, elle n'avait pas reçu d'auxiliaires permanents ; pour les opérations de gonflement, je préférerais adjoindre des coolies aux sapeurs, mais pour la marche du lendemain je demande et obtiens une section de Tirailleurs algériens.

29 Janvier. — Un gonflement partiel commencé à 3 heures du matin est fini à 8 heures 30. Le train de combat comprend la bache et les cantines VI et VII. Les câbles sont dans la nacelle. Le vent est fort et debout. La marche est très pénible ; arrivée à Kep à 4 heures du soir. Le ballon pèse 155 kgs (93).

30 Janvier. — Départ de la section avec la reconnaissance dirigée sur Lang-Son, à 7 heures 30. Le ballon marche entre le gros et l'arrière-garde. Le temps est beau, la marche facile. A 10 heures 30, nous arrivons sur le mamelon d'où doivent se faire les ascensions. Le ballon pèse 120 kgs.

Ascension : Commandant Fortoul, Général de Négrier, Lieutenant-Colonel Godart, Lieutenant Jullien. Le ballon reste ainsi en l'air pendant près de 2 heures à une hauteur variant entre 180 et 120 mètres : il ne peut pas monter plus haut (94). A 12 heures 30, mise en route pour rentrer à Kep. Dans la nuit, le Général de Négrier se dérobe avec toutes les forces actuellement à Kep, ne laissant dans ce poste que la garnison de forteresse.

L'opération faite la veille est donc une simple démonstration qui réussira sans doute, habitués que sont les Chinois à voir le ballon ne marcher qu'avec le Général en Chef et le gros des forces.

31 Janvier. — Repos le matin. Départ à 1 heure 30 avec le Lieutenant-Colonel Godart et un peloton de Tonkinois.

Le ballon fait une ascension à vide sur le plateau du Blockhaus-Triboulet. Il monte jusqu'au bout du câble, 300 à 340 mètres. Jusqu'à 4 heures, le ballon ainsi en l'air est promené dans la campagne.

1^{er} Février. — Nous quittons Kep à 4 heures du matin pour Phu-Lang-Thuong. Notre destination ultérieure et la façon dont on nous emploiera me sont encore absolument inconnues.

Le temps est beau, un léger vent nous pousse ; arrivée à Phu-Lang-Thuong à 9 heures. Je reçois du commandant d'armes l'ordre de dégonfler le ballon et d'embarquer le matériel sur des jonques qui seront conduites à Chu. Le matériel de gonflement et les matières premières, soit 6 tonneaux de salin et 40 boîtes de zinc, étaient déjà embarqués.

Il ne reste qu'une quantité de sel insuffisante pour un gonflement. La quantité nécessaire à 3 gonflements, calculée d'après les quantités employées en Mars 1884, avait été pourtant dirigée sur Phu-Lang-Thuong, mais là, pour les raisons données plus haut, une plus grande quantité de sel avait été consommée, et en outre, l'ordre de gonflement ayant été donné trop tôt, il avait fallu faire deux gonflements partiels. Ainsi lorsque, arrivés à Lam à 9 heures du soir le 1^{er} Février, nous recevons l'ordre de gonfler, dois-je répondre qu'il me manque du sel.

Le 2, un télégramme au Commandant Supérieur du Delta à Hanoi pour lui prescrire d'envoyer ce qui reste de sel en magasin. Ce retard empêcha les Aéroliers de prendre part comme Aéroliers à la véritable marche sur Lang-Son.

3 Février — Les 2 brigades marchent sur Lang-Son ; la section d'Aéroliers est portée de Lam à Chu.

4, 5, 6 Février. — En station à Chu. Les deux brigades s'emparent des forts de Dong-Song.

7 Février, à 4 heures, le salin est signalé à Lam, il en est rendu compte au Général en Chef.

8 Février. — Préparatifs de gonflement, les 2 brigades sont toujours en repos à Dong-Song.

9 Février. — La route suivie par le corps expéditionnaire de Chu à Dong-Song par le Deo-Van est jugée très difficile ; une nouvelle par le Deo-Quan est trouvée par une reconnaissance venue de Dong-Song, et on juge urgent de tracer cette nouvelle route, les convois de ravitaillement arrivant très difficilement par le Deo-Van. La section d'Aérostiers reçoit à cet effet l'ordre de se constituer en section du Génie et de se porter au col de Deo-Quan. Le ballon est replié et le matériel de nouveau chargé sur deux jonques gardées par les sapeurs malingres. Pendant que le lieutenant et la section seront occupés à percer la nouvelle route de Lang-Son, ce matériel sera dirigé sur Haï-Phong : on n'en fera plus usage et on peut dire que les opérations des Aérostiers, en tant qu'Aérostiers au Tonkin, prennent fin dans cette démonstration du 30 au 31 Janvier 1885, effectuée par le Général de Négrier sur la route mandarine (95).



NOTES

(1) [J'emprunte à la correspondance du Général Jullien un fait bien typique, qui nous fait voir l'intérêt qu'il y a à sauver le plus tôt possible d'une perte certaine ces souvenirs du passe].

« Hier j'ai eu la visite du Général X., un bon ami, que j'avais relance. Le Général X. avait succédé, comme lieutenant du Génie, au Capitaine Besson, sur la route du Col des Nuages. Il en a fait construire un bon morceau. Le Général Prudhomme lui a demandé, en 1898, de raviver ses souvenirs et de lui envoyer une note sur ses travaux. Prudhomme aurait publié ces renseignements dans *le Journal des Sciences militaires*, en 1898, 1899 ou 1900. — Eh bien! dis-je à mon ami, donne-moi la minute de tout cela. — Oh! me répond-il, je ne garde aucun papier. C'est trop lourd quand on déménage. — Tu es un criminel ! — Mon ami a ajouté que Prudhomme lui avait envoyé un exemplaire de ce qui avait paru dans *le Journal des Sciences militaires*. — Eh bien ! donne-le moi, lui ai-je dit ? — Je ne l'ai plus, c'est comme mes papiers, je m'en débarrasse. — Je vous fais grâce des jolis compliments que j'ai faits à mon ami. »

[Hélas ! nous faisons tous, plus ou moins, à un moment ou à l'autre de notre vie, comme le Général X. Nous détruisons, ou nous laissons détruire des documents dont on regrettera plus tard la perte. — *Note du Rédacteur du Bulletin*].

(2) Gustave Reynier, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, professeur au Lycée de Toulon, où il débutait, actuellement professeur à la Sorbonne.

(3) La Section d'Aérostiers.

(4) Mon frère Alfred Jullien, actuellement Lieutenant-Colonel d'Artillerie en retraite, entré à l'Ecole Polytechnique en 1888. Il vivait avec moi à Versailles et suivait les cours du lycée Hoche comme demi-pensionnaire. A mon départ, il devint interne au lycée Hoche.

(5) Lalès était mon ordonnance, un Breton. Tous les hommes de la section d'Aérostiers étaient des volontaires pour la campagne. On avait demandé des volontaires au Premier Régiment du Génie. En raison d'un deuil très récent qui avait désespéré ma chère maman, je ne m'étais pas inscrit moi-même comme volontaire. Le Commandant Charles Renard, Directeur des ateliers de Chalais-Meudon, où l'aérostation militaire prenait naissance à cette époque, insista très amicalement près de moi pour me décider à partir. J'en fis la

demande, et j'eus le grand plaisir de voir aussitôt affluer plus de volontaires de ma compagnie qu'il n'en était besoin, pour parfaire l'effectif de la section d'Aérostiers destinée au corps expéditionnaire.

(6) La chaleur, en plus de ce qu'elle pouvait avoir de pénible, au point de vue physique, était, pour moi, un sujet de préoccupations bien vives, à cause du ballon. Ce ballon verni était dans une caisse en bois qui mesurait environ 1m.20 sur 1m,50 et 0m.40 de hauteur, et qui était placée dans un rouf, sur l'arrière du paquebot. Entre chaque pli de l'étoffe était placée une feuille de papier huilé, pour éviter que l'étoffe ne se colle. A partir de l'entrée dans la Mer Rouge, j'allais tous les jours glisser la main dans la caisse, pour m'assurer qu'il n'y avait pas trace d'échauffement dans le ballon. En fait, ce ballon arriva à bon port, et ce fut lui qui servit pendant toute la campagne.

(7) [Dans un article intitulé: *Les Aérostats Militaires au Tonkin*, et paru dans la Revue de l'Aéronautique, Avril 1888, on donne, en note, les précisions suivantes : « Nous savons de source certaine que l'Amiral Courbet, qui croyait devoir venir jusque sur la chaîne des tirailleurs pour mieux reconnaître les positions de l'ennemi — dans le Delta, le terrain est tellement plat que le moindre bouquet de bambous cache absolument toute vue —, aurait beaucoup désiré avoir des ballons à sa disposition. Il disait volontiers qu'à l'attaque de Phu-Sa, qui fut assez meurtrière pour nos troupes, un observatoire aérien lui aurait rendu les plus grands services. Il en aurait été de même au premier débarquement opéré à Ké-lung, où, faute de renseignements, nos troupes se heurtèrent à des défenses formidables dont on ne soupçonnait nullement l'existence, et furent ramenées assez vivement ». Cet article a été inspiré par le Général, alors Capitaine Jullien. — *Note du Rédacteur du Bulletin.*

(8) [Les missionnaires, ni les français, ni les espagnols, n'ont jamais fait aucune marque au bras des indigènes qu'ils convertissaient et baptisaient. Ce qui frappe les Annamites. chez l'Européen, c'est la finesse et la blancheur de sa peau, les poils qui poussent sur tous ses membres. Nombreux sont encore, de nos jours, ceux qui veulent se rendre compte de près, lorsque l'occasion leur en est donnée, de ces particularités qui leur paraissent extraordinaires. A bien plus forte raison, le spectacle d'un Européen vu et touché, devait être une satisfaction rare, pour des paysans annamites, à l'époque où le Général Jullien remontait le Fleuve Rouge. C'est certainement cette raison qui explique la conduite de cet Annamite catholique : conduite très impolie, au point de vue indigène ; mais la bonhomie du Français permet tant d'audaces ! - *Note du Rédacteur du Bulletin.*]

(9) Le Commandant Dupommier vécut longtemps en Cochinchine et au Tonkin, devint général de Division, président du Comité technique du Génie à Paris.

En 1883, envoyé à Nam-Định avec la colonne chargée d'enlever la Citadelle, il réussit à faire tomber l'une des portes de cette Citadelle. Les soldats annamites garnissaient les remparts, nos troupes étaient sur la crête extérieure du fossé, et nos artilleurs, qui ne disposaient que

de pièces de petit calibre, lançant des boulets pleins de la taille d'une orange, faisaient bien des trous dans la porte attaquée, mais... c'était tout. Il n'y avait pas moyen de passer, on n'avait pas d'échelles pour l'escalade.

Le Capitaine Dupommier prépare un pétard de fulmi-coton, de la taille d'une brique, et, escorté de deux soldats d'Infanterie de Marine, il traverse en courant le pont qui précède la porte, échappant à tous les coups de fusil. Tout contre la porte, il ne craignait plus rien et était tranquille. L'un de ses aides passe son fusil par l'un des trous de boulets dont j'ai parlé plus haut, et dit au Capitaine : « Mon Capitaine, soyez tranquille, je les tiens au bout de mon fusil ! » Le Capitaine Dupommier, aidé de son deuxième soldat, accroche le pétard contre la porte, à l'aide de quelques clous, met le feu à la mèche, et, accompagné de ses deux aides, refait au pas de course le chemin qu'il avait déjà parcouru. Ils échappent heureusement encore à tous les coups de fusil, amis et ennemis.

Bientôt, une explosion épouvantable se fait entendre, la porte vole en éclats, la barricade de pierres entassées derrière la porte est détruite, et la colonne d'assaut se rue par l'ouverture béante. La Citadelle était prise. Avant cette destruction, on piétinait devant ces hauts murs et ces portes fermées. C'était le 27 Mars 1883.

Le Capitaine Dupommier, déjà fort ancien en grade, est fait Commandant. Il m'a raconté plus d'une fois la scène.

[Le Capitaine Kreitmann : *Le Service du Génie au Tonkin sous l'administration de la Marine*, Paris, Berger-Levrault, 1889, pp. 47-48, donne quelques détails supplémentaires : « Pendant que les canonnières bombardaient la Citadelle et le Camp des Lettrés, la colonne d'attaque engageait dans les rues de la ville un combat qui coûta la vie au Lieutenant-Colonel Carreau... Vers 11 h. seulement, on arriva au bord du fossé. Le Capitaine Dupommier franchit résolument le pont de la demi-lune avec deux de ses aides, dont l'un portait un pétard, l'autre un marteau et des clous. Le pétard fut fixé à la porte de l'ouvrage et amorcé au moyen du cordeau Bickford ; l'explosion eut un plein succès, et la demi-lune fut envahie en un instant. La prise du corps de place offrit plus de difficultés. Au moment où le Capitaine Dupommier et ses hommes s'engageaient sur le pont, deux petits canons firent feu par des embrasures percées dans les battants de la porte. Personne heureusement ne fut atteint. Les Annamites n'eurent pas le temps de recharger ; le Capitaine et l'un de ses aides se hâtèrent d'accrocher un nouveau pétard, tandis que l'autre soldat embouchait bravement l'une des embrasures et tirait à bout portant sur les canonnières indigènes. Ceux-ci, ne se doutant pas de ce qui se préparait de l'autre côté de la porte, s'occupaient de mettre en batterie une pièce de gros calibre placée dans l'axe du passage. Tout à coup la porte sauta, renversant les deux petits canons et tuant dix Annamites ; la grosse pièce fut retrouvée debout et chargée à mitraille. La garnison s'enfuit par la porte opposée, sans chercher à prolonger la résistance..., » — La conduite du Capitaine Dupommier en cette circonstance fit une grande impression sur les hommes de troupe. M. Colle, aujourd'hui retiré à Aix-en-Provence, qui avait fait partie de l'expédition de **Nam-Dinh**, me répondit, lorsque je lui deman-

dai s'il se souvenait du Commandant Dupommier : « Oh ! oui, c'est lui qui alla attacher un pétard à la porte de la Citadelle. » — *Note du Rédacteur du Bulletin.*]

(9 bis) Voir Planche XXV : Case des officiers aérostiers, Février 1884. La fenêtre ouverte est celle du Bureau (Comptabilité) ; immédiatement à gauche, vient ensuite la chambre du Lieutenant Jullien ; à gauche de celle-ci, et au pignon, la chambre du Capitaine Aron. En arrière, les cases des Aérostiers, et, plus à droite, les hangars et magasins pour le matériel aérostatique. La Chefferie du Génie est toute proche, à gauche de la palissade, à hauteur des Sapeurs-Aérostiers debout au milieu du chemin.

(10) L'X, expression qui désigne l'Ecole Polytechnique, où l'on fait beaucoup de Mathématiques, *vulgo* des X.

Bleau, pour Fontainebleau. A cette époque, l'Ecole d'Application de l'Artillerie et du Génie était installée dans une partie du château de Fontainebleau. Avant 1870, elle était à Metz. Cette école reçoit les jeunes gens sortant de Polytechnique comme sous-lieutenants, élèves de l'Artillerie ou du Génie.

Les « Anciens », ce sont les camarades de l'Ecole Polytechnique d'un an avant soi. Les « Cocons » sont les camarades de la même promotion : peut-être parce que l'on est élevé dans le même cocon (?).

(11) Alice, ma sœur, d'un an plus jeune que moi, venait de se marier. Mon départ m'avait empêché d'assister à son mariage.

(12) Mon arrière-grand-père, grand-père maternel de ma mère. Il l'avait élevée, ma mère étant devenue orpheline de père et de mère toute jeune. Mon arrière-grand-père se rappelait l'émotion causée dans tout le pays par l'annonce de la mort de Louis XVI. Il habitait alors Privas, dans l'Ardèche, et m'a plus de cent fois raconté cela.

(13) Paul de Carbon-Ferrières, mon beau-frère, qui était receveur de l'Enregistrement à Thueys, dans l'Ardèche.

(14) Lalès, mon ordonnance, un brave Breton de Guingamp, terrassier au chemin de fer, avant son incorporation.

(15) Nous avons baptisé nos généraux de la façon suivante, en jargon-sabir : Négrier était surnommé le « Général *Mao-len* », « va vite » ; Brière de l'Isle était le « Général *Man-man* », « doucement, ne te presse pas ! » ; le Général Millot, qui commandait en chef, « Général *Tḥdi* » « assez, arrête-toi » !

(16) Fort souvent nous trainions notre ballon par les cordes équatoriales. Quand il faisait du vent, c'était fort pénible pour nos sapeurs. L'un d'eux, un jour, se plaignit de vives douleurs dans une épaule et dans les muscles des bras. Je l'accompagnai à la visite médicale. Le docteur était fort surpris de voir

certains muscles fatigués et froissés. Ce ne sont pas ceux-là qui fatiguent généralement dans les marches des fantassins. Mais je lui dis que c'était un aérostier, avec les bras souvent en l'air. Ce fut un trait de lumière pour le docteur. Mon brave sapeur, du reste, en fut quitte pour quelques jours de repos. En arrivant au cantonnement, nous étendions une bâche sur le sol, et le ballon était ramené aussi près que possible de terre. On l'écrasait véritablement sur la bâche. Des sacs de lest le maintenaient au ras du sol, et de distance en distance, certaines cordes étaient attachées à des piquets fichés en terre. Un poste de garde fournissait une sentinelle pour surveiller le ballon. Mais que de fois le Capitaine Aron et moi-même, nous nous sommes relevés, dès que nous entendions siffler le vent, pour voir si les hommes de garde veillaient bien et n'avaient pas besoin de secours.

(17) Le pont sur le Canal des Rapides — qui, heureusement, n'était pas rapide à cet endroit-là —, avait été construit par le Commandant Dupommier, et mis en place — si mes souvenirs sont exacts — par un détachement de Pontonniers, commandé par un de mes « cocons », le Lieutenant d'Artillerie Remusat.

Les jonques avaient été amarrées à la même hauteur, et un plancher tout préparé les recouvrait. Ce travail préparatoire avait été fait tranquillement à Hanoï sur le Fleuve Rouge, et on avait conduit les jonques par eau au point voulu, pendant que nous-mêmes nous nous y rendions par terre.

(18) Lubin, Capitaine d'Artillerie de Marine, de la promotion de 1877 à l'École Polytechnique, était au Tonkin depuis 1883.

(19) Borel, Lieutenant au 4^e Régiment du Génie, venu avec une Compagnie de Sapeurs-Mineurs. C'était un de mes camarades de promotion (cocon), et un de mes très bons amis. Nous ne nous sommes malheureusement pas vus souvent. Chacun de nous deux était fort occupé, et je suis resté longtemps en Annam et lui au Tonkin.

(20) Pour comprendre cette lettre, il faut se rappeler que, avant mon départ de Versailles, j'avais installé mon frère Alfred chez moi, et Lalès, mon ordonnance, le connaissait bien, et réciproquement.

(21) Le ballon avait fait sur les Chinois une très forte impression. Au dire de notre interprète en chef et d'après les renseignements obtenus des prisonniers, lorsqu'ils virent l'appareil s'élever de terre pour la première fois, au combat de Trung-Son, ils disaient : Bon ! les voilà qui enlèvent les gens de terre maintenant !

Le naïf artiste annamite qui a peint la prise de **Bắc-Ninh**, n'a pas manqué de représenter le ballon (Voir Planche LIX). Il en a même mis deux. Nous en transportions bien toujours deux, en effet, mais l'un, plus petit que l'autre, était incapable de soulever une nacelle et un observateur. C'était une réserve de gaz pour regonfler de temps à autre le ballon principal.

L'imagier annamite a donné aux observateurs le costume des officiers de marine. En réalité, c'était un officier de l'Etat-Major. Il est vrai que l'extrême réduction de la photographie ne vous permettra guère de distinguer ce détail.

L'original mesure 1m. 50 sur 1m. 20, la peinture est sur toile de coton. Mais il a tellement couru dans les cantines, qu'il a bien des taches, et que les couleurs sont un peu fanées. Néanmoins, il a paru si curieux aux officiers qui s'occupent de préparer l'Exposition coloniale, qu'on m'a demandé de l'y exposer sous vitrine.

(22) Masselin, Lieutenant du Génie, un de mes anciens à Polytechnique. J'ai épousé sa sœur, en 1889. En 1884, je ne la connaissais nullement.

Je vous envoie une vieille photographie [Voir Planche XXIII] où figure Masselin. De gauche à droite, on voit : Le Capitaine Lecornu (debout), le Capitaine Masselin (assis), l'Officier d'Administration Bénard (debout derrière ce dernier), le Commandant du Génie Netter (sur la chaise longue), puis le Capitaine Joffre (grande barbe, petit képi), le Lieutenant-Colonel Granade. Je ne reconnaissais pas Lecornu, c'est mon beau-frère Masselin, Colonel du Génie en retraite, et qui a beaucoup vécu avec lui à Hanoi, qui l'a identifié immédiatement. Il situe la prise de cette photo vers Septembre 1886 ; il reconnaît aussi quelques Annamites, serviteurs de la Chefferie du Génie. Joffre était Chef du Génie, le Lieutenant-Colonel Granade était le Directeur du Génie (Tonkin et Annam).

Le Capitaine Lecornu, à sa rentrée en France, donna sa démission et entreprit ses études ecclésiastiques. Il était de la promotion 1876 à l'X, même promotion que Aron, qui était un ancien du Capitaine Masselin, ce dernier de la promotion 1577, moi de 1878.

Entre temps, j'avais épousé la sœur de Masselin, et j'étais à Chalais-Meudon, au Service Aérostatique. Lecornu vint faire un long stage à Meudon, où les Missions-Etrangères possèdent une annexe, et mon beau-frère, lié avec Lecornu, venait souvent le voir. Je fis alors amplement sa connaissance, car je ne l'avais pas rencontré au Tonkin. Je l'amenai même plusieurs fois à Chalais, voir les Renard et nos ballons, et lorsqu'il fut ordonné prêtre et dit sa première messe dans la chapelle des Missions de la rue du Bac, il nous invita, Masselin et moi, à y assister. Il nous savait l'un et l'autre protestants, mais infiniment susceptibles d'être très près de lui par le cœur à cette cérémonie.

C'était de très bonne heure, et il y avait là une vieille femme — je dis vieille, c'est excessif. C'était la mère de Lecornu, mise très simplement, avec un bonnet de son pays, confins de la Normandie et de la Bretagne. Aussitôt la cérémonie terminée, nous nous approchâmes du Père Lecornu, et cette mère fit mine de se jeter aux genoux de son fils, qui la releva aussitôt et l'embrassa longuement et ardemment. Masselin et moi n'étions pas moins émus que Madame Lecornu et son fils, et les quelques larmes qui coulèrent de nos yeux, des miens en tout cas, étaient, je crois, infiniment respectables.

Je ne l'ai jamais revu. Joffre a eu ce privilège. Il l'a vu à Hanoi, quelques jours avant sa mort, et cette entrevue d'un Maréchal de France avec son ancien collaborateur de 1886, a été, je le sais, assez émouvante. En tout cas, la scène de cette mère se jetant aux pieds de son fils pour lui demander sa première bénédiction de prêtre, et ce dernier la relevant, ayant l'air de dire que c'était plutôt elle qui devait le bénir, cette scène était, je vous assure, un spectacle bien émouvant, et inoubliable dans sa simplicité.

(23) Bergoltz, également un de mes anciens. Masselin et Bergoltz étaient de bons amis avec lesquels je vivais à Versailles. Je leur avais présenté mon frère.

(24) M. Enjalbert, Contrôleur général de l'Armée, avait épousé une grande amie de ma mère. Madame Enjalbert était née à Livron, mon pays natal. Mon frère et moi, nous étions fréquemment et très aimablement reçus chez eux. Ils avaient deux enfants, encore en vie, et bons amis à moi. Mademoiselle Alice Enjalbert est devenue Madame Roulet, son mari, mort actuellement a eu une brillante carrière militaire. M. Paul Enjalbert, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, comme son père, d'ailleurs, a épousé la petite-fille du Colonel Denfert-Rochereau, le héros de Belfort. Il est Lieutenant-Colonel d'Artillerie de réserve et dirige de nombreuses affaires.

(25) [Voir Planche XXIV. — *Note du Rédacteur du Bulletin*].

(26) C'est pendant cette marche, que la section des Aéroliers rencontra, le 9 Avril, un obstacle nouveau, un pont couvert jeté sur un arroyo. Je découpe, dans un exemplaire de *l'Histoire du 1^{er} Régiment du Génie*, un dessin [Voir Planche LX], qui vous donnera une idée de la difficulté. Le dessin a été fait à Meudon par un ami. L'original, que j'ai chez moi, encadré et plus grand, est bien plus net pour certains détails. Vous me voyez de dos à cheval. La rivière était plus large et, par conséquent, le pont plus long. S'il avait fait du vent, nous aurions eu du mal à improviser notre passage. J'ai traversé le Fleuve Rouge, j'ai traversé la Rivière Noire, bien autrement larges que l'arroyo en question, mais nous disposions de canots à vapeur, aux traverses desquels nous avions amarré le câble du ballon. Ce dessin, ainsi qu'une autre image que je vous envoie, également découpée dans le même ouvrage [Voir Planche LXI], montre bien le type de ballon utilisé alors. C'était un ballon sphérique captif. Ce n'est qu'en 1914 que ce modèle fut remplacé par des ballons allongés également captifs. La suspension est spéciale. La nacelle passe dans un cadre appelé « trapèze », et n'est jamais heurtée par le câble d'attache. Au Tonkin, la suspension était simplifiée, comme on la voit exactement figurée dans le dessin qui représente le passage du pont couvert (Planche LX). Les attributs du Génie sont figurés dans l'autre dessin (Planche LXI). La cuirasse est le symbole de la fortification. Ces cuirasses et ces casques étaient portés autrefois, du temps de Vauban et jusqu'à la guerre de Crimée, par les deux sapeurs qui étaient en tête de la « tête de sape », tranchée qu'on dirigeait vers la place assiégée. Ces postes étaient dangereux tant que la tranchée, la sape n'était pas approfondie.

(27) Au cours de son ascension, le Général de Négrier, qui montait pour la première fois en ballon, y fut tout à fait à son aise. Il fit plusieurs croquis au crayon, de la ville et des défenses de **Hưng-Hóa**, qu'il me montra en descendant de la nacelle. Et quand, le surlendemain, nous pûmes nous promener ensemble tout autour de la ville, il me montra, pièce en main, avec une joie évidente, qu'il ne s'était pas trompé.

Ici se place un incident qui amusera les lecteurs officiels. Peu après l'ascension du Général de Négrier, le Capitaine Aron reçoit un billet du Général Commandant en Chef, lui infligeant huit jours d'arrêt, « pour avoir laissé faire une ascension sans son ordre ». A 4 h., le même jour, heure du rapport du Général de Négrier, je rends compte à ce dernier de cet incident. Peu de temps après, la punition était levée. Le Général de Négrier avait évidemment rendu compte au Général en Chef, que c'était lui-même qui avait ordonné l'ascension.

(28) Ma sœur Alice est morte laissant une fille, Hélène de Carbon, qui vit encore.

(29) Ah ! comme j'ai changé d'avis, et comme on ne devrait parler que de ce qu'on connaît !

(29 bis) [Cette lettre, qui aurait présenté un gros intérêt, manque dans la correspondance du Général. — *Note du Rédacteur du Bulletin*].

(30) Le Commandant de Lacroix, plus tard Général, devint Généralissime.

(31) Le Lieutenant de Vaisseau Hautefeuille, au dit Etat-Major, était l'un des compagnons de Francis Garnier, le héros de Ninh-Binh, dont il s'empara aidé de 4 hommes seulement. Hautefeuille était plein d'entrain. Dès les premiers jours de notre arrivée et installation à Hanoi, il effara un peu les officiers de l'Etat-Major. Dès qu'une de ces pluies torrentielles si fréquentes au Tonkin arrivait, il quittait sa chaise, son bureau, se déshabillait sous la vérandah, et allait faire un tour sous la pluie, dans la tenue d'Adam ; il revenait ensuite tranquillement se remettre à sa besogne.

(32) J'ai vu M. Navelle pendant une quinzaine de jours. C'était, je crois, un ancien professeur de philosophie, très désireux de bien faire en Annam. M. Rheinart m'en a parlé. Peu de temps après mon départ, ou peut-être même pendant que j'étais là, il organisa une chasse à l'éléphant, pour imiter ses collègues, M. Rheinart, et un autre dont le nom m'échappe, qui étaient de grands chasseurs. Il avait invité les officiers du stationnaire, la *Vipère* ou le *Lynx*, à y assister. Le médecin de la compagnie, Nimier, médecin de l'armée de terre, à deux galons, devenu plus tard médecin inspecteur, professeur agrégé au Val de Grâce, un bon ami à moi, fut un des invités. Les officiers de Marine avaient des fusils du bord à magasin. Nimier n'avait que son revolver. Entrés en se dissimulant dans la forêt, ils trouvèrent un petit troupeau d'éléphants. M. Navelle fit feu avec l'arme de chasse de gros calibre qu'il possédait, et qui convenait. L'animal tiré ne fut pas abattu, mais tous se mirent à barrir effroyablement, à fuir ou à charger dans tous les sens. Nimier me raconta qu'il réussit à grimper dans un arbre voisin ; plusieurs des invités de M. Navelle en firent autant, et bien peu d'entre eux virent les

éléphants. Leur seul souvenir était celui d'un bruit effroyable de barrissements, d'arbres cassés ou piétinés.

Le Docteur Nimier, qui profitait de sa présence à Qui-Nhơn pour faire des études d'ethnographie, mesurait tous les indigènes qui venaient nous voir. Je l'ai souvent aidé. Un peu effrayés d'abord, ils se rassuraient vite en acceptant la menue monnaie qu'on leur donnait pour se laisser faire.

(33) Paul Jullien, fils d'un cousin germain de mon père.

(34) On peut trouver des détails complets sur ces travaux dans un livre paru chez Berger-Levrault : *Le Service du Génie au Tonkin sous l'administration de la Marine*, par L. Kreitmann, 1889.

(35) Cet entrepreneur m'avait été procuré par le P. Renauld. C'était un ancien élève du Séminaire. Il savait le latin, mais pas le français. N'ayant qu'une confiance limitée dans l'honnêteté des interprètes, il essayait de correspondre discrètement avec moi en latin, et par écrit, car son baragouin latin était vraiment inintelligible. D'ailleurs, le latin écrit laissait beaucoup à désirer. Mais il illustrait ses discours de croquis parfois amusants, et souvent clairs. Il trouvait que les toits des baraquements que je faisais construire étaient trop plats et que les vents de pluie bouleversaient les feuilles de lataniers formant couverture. Il me proposait des toits plus inclinés. Il avait en partie raison. Le croquis ci-joint (Planche XLIX) est assez parlant pour se passer de commentaires. Je l'ai un peu amélioré, mais celui qu'il avait fait en marge de sa longue lettre était à peu près ce que j'indique. L'inconvénient d'incliner trop les toits était que les vérandahs étaient trop basses. Je pris un moyen terme. J'ai été en somme très content des services de cet entrepreneur. Aussi, quand je revins à Hué, en 1885, après le guet-apens, mon premier soin fut de le rechercher. On me répondit que le Ministre de la Guerre, Tồn-Thất Thuyết, lui avait fait couper le cou. Il était furieux contre lui, d'abord, parce qu'il avait travaillé pour nous, et ensuite, évidemment, parce qu'il était chrétien. Je ne l'ai donc plus revu à mon retour à Hué.

(36) Il y avait, à la Légation, un interprète et un lettré. Mes souvenirs sur l'interprète sont très vagues. Il faudrait tâcher, pour avoir des précisions, de retrouver les traces d'Idatte (le chancelier, ancien sergent d'Infanterie, de Marine), ou du D^r Mangin.

(37) En 1884, alors que peu d'Européens pénétraient dans la Citadelle, j'ai eu souvent l'occasion de voir manœuvrer les éléphants de guerre, et j'ai maintes fois assisté à leurs exercices de combat. Ce dressage, ces charges sur les soldats mannequins, au milieu de la fumée de la poudre, des pétards (les Annamites, comme les Chinois, sont de bons artificiers), avaient singulièrement aguerri des éléphants. Aussi lorsque, l'année suivante — j'avais été rappelé à Hué par le Général de Courcy, au lendemain du guet-apens — lorsque le lieutenant qui commandait le détachement de Chasseurs chargé de couper la retraite de l'arrière-garde annamite, fut chargé par les éléphants et arrêté net dans son élan, je le compris. Il me disait en confiance que ses hommes

et lui-même, surpris par cette charge d'animaux gigantesques barissant à tue-tête, et voyant l'inutilité de leurs feux de salve pour les arrêter, il me confiait, dis-je, qu'ils avaient saisi sans vergogne le premier abri venu, pour s'y blottir quelques instants. Il ne resta que cinq de ces éléphants, après la fuite des autres, et j'eus même l'occasion, quelques mois plus tard, de les utiliser pour mes travaux. Ce sont des animaux vraiment bien intelligents, auxquels on peut demander à peu près tout ce que l'on veut.

(38) [Les Planches LII et LIII donnent une idée des travaux proposés et exécutés par le Général Jullien, en 1884, et, plus tard, en 1885. — *Note du Rédacteur du Bulletin*].

(39) M. Rheinart, me voyant très « vivant », très « ardent », très jeune d'impressions, très intéressé par tout ce que je voyais, m'emmenait toujours avec lui, dans ses entretiens avec les Régents du royaume. Et, si le Prince Thuyêt était d'un maniement facile, il n'en était pas de même de Nguyễn-Văn-Trường.

Quand, après des discussions serrées, il finissait par être convaincu et par dire oui, à ce que le Résident lui demandait, parce que, après tout, il ne pouvait pas dire non, eh bien ! ce qui était rarement définitif. Il changeait de sujet et, à la suite de nombreux détours, revenait fréquemment sur l'objet qui lui tenait à cœur, et essayait de reprendre ses concessions. Ah ! certes, j'aurais été bien loin d'avoir le calme et la patience de M. Rheinart.

Les conversations avaient lieu en français, bien entendu, mais M. Rheinart comprenait l'annamite, et pendant le temps que l'interprète (souvent le Père Thợ) traduisait les réponses de Nguyễn-Văn-Trường, il avait le temps de préparer la sienne et de rétorquer les arguments adverses.

Le premier Régent était un Prince du sang qu'on ne voyait jamais. Nguyen-Van-Tuong était un homme fort intelligent, mais Annamite jusqu'au bout des ongles, ou plutôt mandarin inféodé à la Cour, navré de nous voir émanciper le peuple, au delà de toute expression. Au sortir de l'audience, je causais toujours avec M. Rheinart de ce qui venait de se passer, et j'y prenais le plus vif intérêt. Aussi, soit par affection naissante pour moi, soit pour avoir un compagnon notant mentalement ce qui avait été dit, et prêt à aider aux souvenirs du Résident, ce dernier prit l'habitude de me faire assister à tous ses entretiens avec les Régents, soit qu'ils eussent lieu à la Légation, soit que ce fût dans les palais de ces fonctionnaires.

(40) [Kiền-Phước (Ưng-Đáng, plus tard Ưng-Hựu, troisième fils du Prince Kiền-Thái-Vương, qui était le 26^e fils de Thiệu-Trị-Tự-Đức, son oncle, qui n'avait pas d'enfant, l'avait adopté. Il était monté sur le trône le 29 Novembre 1883, après que Dục-Đức, autre fils adoptif de Tự-Đức et désigné par lui pour lui succéder, eût été destitué par un parti des grands mandarins de la Cour), Kiền-Phước, donc, était mort le 31 Juillet 1884. Le Prince que les mandarins mirent sur le trône à sa place, prit le nom de Hàm-Nghi. C'était le Prince Ưng-Lịch, frère de Kiền-Phước, mais qui n'avait pas été adopté par Tự-Đức. — (*Note du Rédacteur du Bulletin*),

(41) L'ouvrage extérieur de la Citadelle de Hué : Le Mang-Cá.

(42) [Thya ! sans doute pour *Cha! Cha!* qui est, chez les Annamites, l'exclamation pour exprimer l'étonnement. Mais cette expression fait partie de la langue vulgaire, et n'entre pas dans le rite des grandes cérémonies de la Cour. — *Note du Rédacteur du Bulletin*].

(43) Cette cérémonie du couronnement à laquelle j'ai assisté, je me la rappelle comme si c'était d'hier. Les mandarins étaient fort nombreux. Tous, au centre, en ligne et sur plusieurs rangs en profondeur, ils se prosternaient, le front jusqu'à terre ensemble. A droite et à gauche, les éléphants royaux richement caparaçonnés avec des étoffes descendant jusqu'au sol. Ils formaient une haie imposante et restaient fort tranquilles. J'étais placé un peu en avant des mandarins, était-ce avant la dernière marche des escaliers, était-ce au sommet, je ne m'en souviens plus très bien. Ce devait être pourtant en haut, car je pouvais voir jusqu'au fond de la salle. Mais, comme à l'extérieur la lumière était éblouissante, et que, par contraste, le fond de la salle était un peu dans l'ombre, j'ai simplement vu un haut trône et un enfant — ou presque —, assis dessus. Je parle de photos de cet évènement. M'en a-t-on donné ? Je ne sais plus. On en a envoyé au Ministère.

J'ai décrit la scène du couronnement telle que je l'ai vue. L'histoire de passer par la porte du milieu a donné lieu à des palabres préparatoires sans fin, et sans la venue de nos troupes, nos représentants seraient passés par la porte latérale, comme nous tous (sauf M. Rheinart, le Colonel Guerrier et le Lieutenant Mallarmé.) Je dis nous tous, mais nous ne devions pas être très nombreux : le Dr Mangin, Idatte et moi, de la Légation, et quelques officiers des troupes amenées ; celles-ci étaient restées sur les rives du fleuve. les artilleurs surtout, prêts à faire face à tout événement...fâcheux.

L'histoire d'avoir obligé le Colonel Guerrier à marcher à cloche-pied doit être une pure légende. J'étais un peu loin, mais M. Rheinart était là avec lui, j'ai continué à vivre avec M. Rheinart en véritable intimité pendant des semaines encore, et je l'aurais su. Le Colonel Guerrier et M. Rheinart n'entendaient pas *la moindre* raillerie sur les questions d'étiquette.

[Sur l'intronisation de Hà-m-Nghi, voir B.A.V.H., 1917, pp. 77-88 : *L'Intronisation du Roi Hà-m-Nghi*, par H. Le Marchant du Trigon — Voir aussi : *Comment on écrit l'histoire : Réception du Colonel Guerrier à la Cour d'Annam, le 17 Août 1884*, par H. Cosserat. B.A.V.H., 1924, pp. 273-297. — *Note du Rédacteur du Bulletin*].

(44) [Voir, Planche XXXVII, le diplôme de la décoration accordée au Général Jullien. Voici la traduction de cette pièce:

« Grand Empire du Sud, Bureau des Affaires secrètes, par respect pour les affaires de l'Etat, obéissant à l'ordonnance de notre Empereur qui accorde comme signe de distinction à l'officier Directeur des travaux, à deux galons, de la Grande France, Du-liên, une sapèque en argent avec figure du dragon, de la classe moyenne, ornée d'une frange en soie, avec obligation de se conformer à cet ordre, en conséquence, nous établissons ce brevet.

« Tel est, ci-dessus, le brevet que l'officier Directeur des travaux, à deux galons, de la Grande France, Du-liên, gardera comme témoignage.

« Période **Kiên-Phước**, 1^{re} année, 6^e lune, 27^e jour (17 Août 1884) ». — *Note du Rédacteur du Bulletin*].

(45) Berthe, ma sœur non mariée, vivant chez mes parents, à Livron.

(46) Le P. Renauld m'a été bien utile, et avec la meilleure grâce du monde, en 1884. Il était venu à Hué pour organiser un observatoire, ou plutôt une école pour l'étude des sciences, et avait apporté avec lui beaucoup d'instruments d'optique et de physique. Il avait suivi les cours de l'École des Ponts et Chaussées, c'est ce que m'avait dit M. Rheinart. Malheureusement, il ne put réaliser son dessein. Il avait, notamment, des fers à T, utilisés dans les constructions, pour faire des planchers. Je les lui achetai. Ils étaient bien un peu courts, mais je les ai utilisés dans la construction du pavillon des officiers, près de la Légation.

Le P. Renauld était en excellents termes avec M. Rheinart et il venait souvent à la Légation. Après le repas, lui et M. Rheinart allumaient leur pipe, et nous jouions au billard. Je n'ai jamais tant joué au billard qu'à Hué. C'était un délassement. Le P. Renauld et moi, nous étions des mazettes. Idatte, le chancelier, seul, était bon joueur. Je suis également allé voir le P. Renauld à la Mission. J'y allais à cheval.

En 1885, il faillit être tué par une balle française. Il était en sampan, et descendait à la Légation, récitant son brièviaire. Comme il ouvrait la bouche, au moment où la balle l'atteignit, traversant les deux joues de part en part, il sortit à peu près indemne de l'affaire. Les soldats français de garde sur les remparts de la Citadelle, ne l'avaient pas reconnu. Il m'a été fort utile, en plusieurs circonstances, et je lui en suis reconnaissant.

[Jean Nicolas Renauld, né, le 1^{er} Mai 1839 à Anderny (Meurthe-et-Moselle), partit pour Hué le 26 Novembre 1867. Il installa à **Cỗ-Bi**, près de Hué, une ferme pour les orphelins, remplit les fonctions d'aumônier militaire en 1885 et rendit des services signalés comme interprète. Il était supérieur du Grand Séminaire quand il mourut, le 11 Mars 1898. — *Note du Rédacteur du Bulletin*].

(47) Voici une anecdote qui se rattache à ces canons et donne une idée des difficultés que nous rencontrions.

C'était en 1884. Je venais de recevoir les pièces destinées à l'armement de notre Concession, dans la Citadelle. Cette Concession était destinée, dans la lettre du traité Patenôtre, à « aider » les Annamites à défendre la Citadelle contre les ennemis extérieurs. On n'avait pas spécifié davantage quels pouvaient être ces ennemis : Chinois, Pavillons Noirs, rebelles. Ce mot de « rebelles » avait porté, paraît-il, me disait M. Rheinart. Au fond, c'était contre les Annamites eux-mêmes que ces pièces étaient destinées. Néanmoins, la gueule des canons était tournée du côté de la campagne.

Or, un beau jour, **Thuyèt**, affolé, claque les portes, dit qu'il veut démissionner, qu'il sait qu'on se moque de lui, que ces canons sont braqués sur le Palais, etc. M. Rheinart me fait appeler, et me demande ce qu'il en est, et comment on pourrait calmer tout cela. — Rien de plus simple, dis-je à M. Rheinart. Les grosses pièces sont tournées vers la campagne. Peut-être les canons-révolvers (il y en avait deux sur le parapet, un à chaque bout de notre Concession) ont paru être tournés contre la Citadelle et le Palais. Ils sont à pivot central et peuvent tirer dans toutes les directions. Mais ils sont couverts d'une housse en cuir, pour les protéger de l'humidité, et rien n'est plus simple que de les montrer braqués vers la campagne. — Vous vous chargez de la démonstration. — Parfaitement, c'est bien facile. — Bien ! Je vais convoquer le représentant de **Thuyèt**.

Ainsi fut fait. Le mandarin commandant de la Citadelle (j'oublie son nom et son titre exact, mais pour nous, militaires, c'était très clair, c'était le commandant de la Citadelle), M. Rheinart et moi, nous nous rendîmes auprès des canons en question. Je m'étais assuré, avant de les désencapuchonner, qu'ils étaient bien tournés vers la campagne. Et alors, devant le mandarin, je fis enlever les housses. Je fis même asseoir sur la sellette-siège des canons, un gradé d'Artillerie, qui mit la crosse du canon à l'épaule, et, avec M. Rheinart et le mandarin commandant la Citadelle, nous fîmes le tour de la pièce. L'Annamite fut heureux de cette visite et enchanté de ce qu'il avait vu. Nous allâmes tous les trois de ce pas chez **Thuyèt**, qui nous attendait. Le mandarin fit son rapport. M. Rheinart comprenait ce qu'il disait. **Thuyèt**, absolument convaincu, fit des excuses et nous offrit une tasse de thé. L'incident était clos, mais M. Rheinart en profita pour lui faire toucher du doigt les inconvénients d'ajouter foi à toutes sortes de racontars. **Thuyèt** promit d'être plus calme à l'avenir.

(48) A ce premier séjour que je fis à Hué, se rattache un petit souvenir assez curieux. Peu de femmes françaises avaient eu, jusque-là, l'occasion ou l'autorisation de pénétrer dans la Citadelle de Hué. En 1884, quand j'étais attaché à M. Rheinart, un Commissaire de la Marine à 3 galons, en service à **Thuận-An**, vint à Hué, accompagné de sa femme, Madame Brony, une créole originaire de la Martinique ou de la Guadeloupe, assez jolie personne d'ailleurs. Elle eut envie d'entrer dans la Citadelle ; l'autorisation fut demandée et obtenue sans la moindre difficulté. Comme je connaissais bien la Citadelle, on me demanda d'y accompagner M. et M^{me} Brony. Idatte, le chancelier, fut également de l'expédition. Mais à peine étions-nous, à pied, bien entendu, à nous promener dans la ville, que le bruit se répandit comme une traînée de poudre, qu'une « dame française » se promenait, et une foule de curieux nous entourait. Ils étaient même si gênants que, voyant dans le tas des curieux, quelques soldats annamites désœuvrés, je les fis ranger autour de nous, grâce à l'interprète, pour nous servir de gardes du corps et éloigner légèrement les indiscrets. M^{me} Brony, quoique un peu gênée, n'en était pas moins flattée de l'impression qu'elle produisait. Pour couper court à toutes ces démonstrations — oh ! très amicales — , je pénétrai avec mon cortège chez un riche habitant, qui me fournissait des matériaux, et qui nous offrit à prendre le thé. Nous y étions depuis quelques minutes à peine, qu'un vieux mandarin, prince du sang, fit demander la permission de venir « voir » la

dame française. Cette permission fut accordée sans difficulté, et le prince entra. Il causa avec chacun de nous, nous demanda nos âges respectifs et eut la galanterie — j'en fus fort étonné, et je le notai aussitôt — de ne pas demander son âge à M^{me} Brony. Puis, après l'échange de quelques courtoisies, il partit, en disant qu'il avait été très heureux d'avoir pu voir une femme française avant de mourir. Fit-il un compliment sur la beauté de M^{me} Brony, c'est bien possible, en tout cas, il était vraiment discret et de très bonne compagnie. Peu après, nous partions à notre tour, la foule, qui s'était même accrue et qui attendait devant la porte, nous accompagna jusqu'à notre sampan, quelques hommes et femmes entrèrent même dans l'eau jusqu'à mi-jambe, pour contempler encore plus longtemps et de plus près la « dame française ». Cette petite visite et ce succès — nous ne manquâmes pas d'en taquiner M^{me} Brony — a laissé dans mon esprit un très vivace souvenir.

(49) Départ du *Pluvier* pour Tourane, où il conduisait M. Rheinart, M^{me} Lemaire et moi-même. Le temps était mauvais, la houle très forte, et pourtant le temps pressait, le courrier qui devait prendre à Tourane M. Rheinart et M^{me} Lemaire pour les conduire à Saïgon, allait passer. Le *Pluvier* essaya une première fois de sortir, mais nous échouâmes sur la barre. On ne put que faire machine en arrière et rentrer dans la lagune. Les passagers étaient impatients. Au bout de quelques heures, il sembla qu'il survenait une petite accalmie. Le *Pluvier* fit une nouvelle tentative et réussit cette fois à partir. Mais au large, nous trouvâmes une houle terrible. Le *Pluvier* était un aviso à roues. On roulait bord sur bord, les roues motrices n'étaient jamais dans l'eau simultanément. Nous mîmes 4 heures à faire le trajet, et personne n'échappa au mal de mer, pas même les officiers du bord.

(50) Les remises de service, dans le Génie, sont toujours un peu longues. Il faut, en effet, passer en revue tous les travaux en cours, noter avec soin l'état d'avancement de ces travaux, et ceux qui sont déjà payés. Les entrepreneurs ne sont pas toujours d'une honnêteté à toute épreuve, et les feuilles de dépense des travaux en cours doivent être établies avec un grand luxe de minutie.

(51) Le 11 Octobre, anniversaire de la naissance de mon frère.

(52) Le Colonel Crétin était alors Sous-Chef de l'Etat-Major. Il devint le Chef après le départ du Général Millot et du Colonel Guerrier.

(53) Le Général en Chef était, à ce moment, le Général Brière de l'Isle.

(54) Au combat de Kep, en 1884 — je n'y étais pas, j'étais encore à Hué — combat destiné à nous donner de l'air, et à venger les nôtres du guet-apens de Bac-Lê, il y eut beaucoup de Pavillons Noirs tués ou blessés. Nos troupes se couchèrent et s'endormirent sous la garde de leurs sentinelles. Pendant ce temps, nos auxiliaires annamites coupèrent toutes les têtes des morts et des blessés, et en firent une pyramide énorme que nos officiers contemplèrent avec horreur en s'éveillant le lendemain matin. Je sais qu'il y eut là un corps à corps furieux, et qu'il ne s'échappa pas un Pavillon Noir du village de

Kep, cerné par nos troupes, dans un très brillant élan. Mais cela ne justifie, pas plus à mes yeux qu'aux yeux de n'importe qui, ces coutumes sanglantes et barbares. Le soldat, Pavillon Noir ou Annamite, de cette époque était féroce ment sadique

(55) C'est la photo reproduite. Planche XXV.

(56) L'Amiral Courbet.

(56 bis) [Voir Planche XXV.]

(57) Le Colonel Mensier, du Génie, vint plus tard au Tonkin, avec le Général de Courcy. [Voir plus loin, lettre du 12 Août 1855].

(58) Cardronn et Junior, le fils du correspondant de mon frère et qui était interne au Lycée Hoche, après mon départ de Versailles.

(59) Pendant l'attaque des forts, ma section avait été placée à côté de la batterie d'Artillerie, en guise de soutien d'infanterie : Le bombardement avait eu lieu à loisir et avec une grande justesse de tir. Nous n'étions éloignés des trois forts que de 1.500 m. à peine, et nous les dominions. Le tir était facile, et les défenseurs s'enfuirent, sauf une cinquantaine environ, qui, tapis derrière le parapet et ne ripostant pas, se levèrent tout à coup, dès que, voyant le tir de l'artillerie s'allonger, et entendant les cris de nos fantassins qui s'élançaient à l'assaut, ils ne se sentirent plus exposés aux coups de notre artillerie. Ils lâchèrent leurs coups de fusils presque à bout portant, sur nos troupes. Tous leurs coups portèrent, et cette suprême décharge nous causa quelques pertes sensibles. Dans tous les forts il en fut ainsi. Cette sorte d'arrière-garde chinoise se fit d'ailleurs bravement tuer sur place.

Ce combat a laissé des souvenirs très vifs dans ma mémoire. C'était la première fois que je voyais tant de cadavres. Ceux de nos ennemis ne m'émeuvaient pas beaucoup, tandis que j'avais le cœur serré en enjambant ceux de nos pauvres petits soldats, dont les figures n'étaient pas toujours... calmes. Aide d'un de mes maîtres-ouvriers (les maîtres-ouvriers, dans le Génie, tiennent le milieu entre le simple soldat et le caporal), j'avais désarmé un officier chinois qui était armé d'un magnifique revolver, et qui, quoique blessé, m'aurait fait un mauvais parti, sans doute, sans l'aide de mon maître-ouvrier, qui le désarma. Je lui laissai ce revolver, il l'avait bien gagné.

Le clairon avait été frappé à mes côtés d'une balle dans la tête, balle d'un fort calibre provenant de fusils de rempart, dont étaient pourvus les fortins ennemis. Il s'appelait Hervé [Comparer : *Le Service du Génie au Tonkin*, par L. Kreitmann, Paris, Berger-Levrault, 1889, p. 226].

Le premier soin de nos hommes, après la prise des forts, fut d'en enlever les cadavres ennemis. Mais il y en avait un peu partout. Lorsque, après avoir ouvert, avec ma section, des passages dans les pentes hérissées de bambous du ravin qui entourait les forts, je pus, vers le soir, prendre un peu de repos, je me couchai par terre, tout habillé, dans la tente chinoise qui m'avait été affectée, et je m'y endormis aussitôt. Quelle ne fut pas ma stupéfaction,

quand je me réveillai, de me trouver à côté d'un cadavre chinois, que je n'avais pas vu en entrant.

Cette tente était d'ailleurs voisine de l'ambulance où nos blessés étaient soignés, amputés parfois. Les plaintes de nos malheureux soldats étaient déchirantes. Ces souvenirs sont encore très présents à mon esprit. Mais je me gardai bien de raconter tout cela en détail à ma famille.

(60) [D'après le Cap. L. Kreitmann : *Le Service du Génie au Tonkin*, p. 230, « La Section d'Aérostiers du 1^{er} régiment se composait de 4 sous-officiers, 21 caporaux et sapeurs, 44 coolies, sous les ordres du Lieutenant Jullien ». — *Note du Rédacteur du Bulletin*].

(61) [Comparer ce que le Général de Courcy écrivait, le 2 Août 1885, au Ministre de la Guerre : « A vouloir conquérir et occuper solidement avec nos propres troupes les points excentriques du Tonkin, **Lạng-Sơn, Cao-Bằng, Tuyên-Quang**, nous avons jeté des sommes énormes, prodigué le sang français, et gravement compromis la santé de nos soldats. Continuer ce système, l'étendre à Lao-Kay, sous prétexte de nous ouvrir cette trop fameuse voie de pénétration, par laquelle rien n'a jamais passé et ne passera jamais, serait commettre une faute monstrueuse, d'autant plus grossière et impardonnable que les terribles leçons d'une expérience récente sont là pour nous en détourner. Les régions réellement productives du Tonkin s'arrêtent précisément aux points extrêmes de la navigabilité des rivières pour nos canonnières à faible tirant d'eau. Au delà, c'est le vide, car je ne m'arrête pas aux richesses minières, qui n'existent, je le crains, que dans l'imagination trop féconde de certains explorateurs ; c'est l'insalubrité redoutée par le Tonkinois aussi bien que par le Chinois ; c'est un enchevêtrement de torrents tantôt à sec, tantôt impétueux, et de montagnes inextricables ». (D'après Capitaine Ch. Gosselin : *L'Empire d'Annam*, Paris, Perrin, p. 212). Le Général de Courcy voulait lâcher le Tonkin tout entier, au moins les régions en dehors du Delta, et restreindre la conquête à l'Annam seulement. - *Note du Rédacteur du Bulletin*].

(62) Je suis resté assez longtemps à Thanh-Mỗ, tant pour faire le « chemin muletier » reliant Thanh-Mỗ à **Đông-Sung**, dans la vallée de l'Est, que pour faire la Route Mandarine directe de **Thanh-Mỗ** à **Langson**, et j'ai vu beaucoup de chefs de villages. Les habitants étaient des non-annamites. J'ai eu, au cours de ce contact prolongé, l'impression que les bandes chinoises que nous refoulions vers **Langson** étaient des bandits (j'exagère exprès), terrorisant les populations et vivant de prestations imposées. Au contraire, tout ce que nous consommions, paddy, riz, poulets, etc., était rigoureusement payé par moi. J'ai eu à réprimer quelques velléités d'exactions commises par un ou deux de mes soldats de la Légion. Ces punitions ont été connues aussitôt dans le pays, et cela amenait une détente et une confiance extraordinaire. Mes hommes ont manqué de tabac et mes coolies de sel à un moment donné, et j'ai eu le plaisir de voir très rapidement ces objets offerts aux marchés qui s'organisaient spontanément non loin de mon poste.

(63) Il y a un point dans mes lettres, qui a fait couler beaucoup d'encre, et sur lequel j'ai été peu prolixe. Je crois qu'il est bon de compléter les renseignements que j'ai donnés à ce sujet. Mes souvenirs sont très nets et très précis. Il s'agit de la Retraite de **Lạng-Sơn**.

Je reçus donc, à ce moment, deux dépêches, celle du Colonel Herbingier, et celle du Colonel Godart. La première est bien connue, en voici la substance : Général de Négrier blessé, prends le commandement et me replie en deux colonnes sur le Delta. C'est celle qui déclancha — trop vite, à mon avis — la dépêche du Général Brière de l'Isle en France (j'y reviendrai), et amena la chute du Cabinet de Jules Ferry.

La dépêche du Colonel Godart, qui m'était personnelle — la première étant d'information générale —, était plus claire et plus précise pour moi. Elle disait : Troupes de **Lạng-Sơn** battent en retraite. Rentrez à Thanh-Moï avec tout votre personnel, prenez-y 4 jours de vivres, et attendez-y de nouveaux ordres.

J'exécutai ponctuellement cet ordre, et j'arrivai à mon ancien camp à 2 h. ½ du matin.

Le Commandant Fortoul, Chef d'Etat-Major de Négrier, et le Colonel Herbingier arrivaient à Thanh-Moï dans la soirée. Fortoul, que je vis dès son arrivée, me dit : Mais vous avez éventré le Tonkin ! Ce fut son premier mot. — Comment ! repliquai-je, mais j'avais l'ordre de faire une route carrossable aux voitures Lefèvre attelées de bœufs, et dans peu de jours nous allions arriver à **Lạng-Sơn**. — La route, en effet, était bien tracée, et des ponts solides et confortables, d'ailleurs nombreux, car la rivière était sinueuse et avait beaucoup d'affluents, avaient été construits par mes sapeurs, aidés d'assez nombreux bûcherons que j'avais trouvés dans mon peloton de légionnaires. Mais le Commandant Fortoul ne voyait au premier abord qu'une poursuite de l'ennemi, facilitée par cette voie d'accès.

Enfin, il se ressaisit assez vite et me dit : Vous avez des outils ? — Oui, mon Commandant, en quantité, et du monde pour les mettre en œuvre. — Bon, me répondit-il, à l'heure actuelle j'aime mieux un outil qu'un fusil. Ceci montre l'impulsivité du Commandant Fortoul. Mais sa réflexion devant me servir un peu plus tard, je ne l'ai jamais oubliée. — Allons voir le Colonel Herbingier, ajouta-t-il. Et nous y fûmes. Il me présenta. Je connaissais le Commandant Fortoul depuis plus d'un an, et nous étions en confiance, mais je n'avais jamais vu le Colonel Herbingier.

Herbingier me dit : J'ai reçu l'ordre de tenir sur la position Thanh-Moï, Dong-Sung. Vous connaissez la route qui relie ces deux points ? — Parfaitement bien, mon Colonel, c'est moi qui l'ai piquetée et fait exécuter. — Peut-on, à proximité de votre route, trouver un point solide à fortifier, de façon à assurer la jonction de Thanh-Moï à Dong-Sung ? — Parfaitement, j'en vois quelques-uns. — Bien ! Vous conduirez demain le Commandant Servières (plus tard Commandant du 19^e Corps d'Armée à Alger), qui commande mon arrière-garde : il choisira avec vous la position à organiser.

Le lendemain à l'aube, avec tous mes sapeurs et mes travailleurs indigènes, je partais en compagnie du Commandant Servières. Après examen du terrain, nous choisîmes quatre petits pitons très voisins les uns des autres, se flanquant l'un l'autre, et situés au Nord et à quelque distance du chemin muletier Thanh-Moï, Đông-Sung. Chacun de ces pitons devait être occupé par une section de la compagnie qui devait venir occuper cette position.

Je me mis immédiatement au travail, pendant que le Commandant Servières rentrait à Thanh-Moï donner ses ordres. Le Colonel Herbingier s'y trouvait. Un peu avant la fin de la matinée, la compagnie, commandée par le Capitaine Hondaille, du Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique du Commandant Servières, arrivait près de moi, et le Capitaine Hondaille, après le repas de 11 h., ajoutait son personnel au mien, pour parachever et perfectionner nos fortins. Il avait l'ordre écrit de se faire tuer jusqu'au dernier homme sur place. — Bien, lui dis-je, moi je n'ai pas d'ordre, je resterai avec vous, nous serons un peu plus nombreux pour défendre la position.

À la nuit tombante, je fis cesser le travail. Je comptais le reprendre après quelques heures de repos, pour organiser avec mes sapeurs deux réduits, dans deux des quatre fortins judicieusement choisis. Et tous, harassés, nous nous couchâmes par terre, et nous nous endormîmes à la belle étoile.

C'est alors que je me réveillai, vers minuit, entendant à nos pieds et sur la route muletière joignant Thanh-Moï à Dong-Sung, le bruit d'une colonne en marche. Je réveillai aussitôt un de mes sergents, que j'envoyai sur la route voir ce qui se passait. Ce dernier remonta au bout de peu de temps et m'apprit qu'on battait en retraite. Je n'en pouvais croire mes oreilles. Lui-même, le sergent, sachant qu'il devait avec nous tous se faire tuer jusqu'au dernier homme sur cette position du Deo-Quao, avait attendu le passage d'un officier pour se faire confirmer cette nouvelle étrange. Je prévins Hondaille qui, bien entendu, restait à son poste, et je descendis moi-même sur la route. Le hasard me fit tomber sur le Commandant Servières lui-même, qui arrivait en tête de l'arrière-garde, et qui me dit : Comment, vous êtes encore là ? — Mais certainement, mon Commandant, nous avons l'ordre de tenir jusqu'au bout, et vous le savez bien. — Mais tout est changé depuis, et on bat en retraite, on vous a envoyé deux cavaliers pour vous en informer, il faut se hâter. — Ces deux cavaliers ne sont pas arrivés. Bien ! ajoutai-je, je remonte faire rassembler, emballer et emporter mes outils. — Mais il faut se hâter, vous allez vous faire couper. — Le Commandant Fortoul m'a dit hier qu'il aimait mieux, dans les circonstances actuelles, un outil qu'un fusil. J'ai des coolies, je ramasse et j'emporte mes outils. Et d'ailleurs, le Capitaine Hondaille, qui est là-haut avec moi, et qui a l'ordre écrit de se faire tuer sur place, ne s'en ira pas comme ça. Je viens de le voir. — Quoi ! Hondaille est encore là ? — Mais certainement, les cavaliers ne nous ont pas trouvés.

Le Commandant Servières mit aussitôt pied à terre, fit faire halte à son arrière-garde, et me dit : Je monte avec vous.

Pendant qu'il s'entretenait avec le Capitaine Hondaille et lui donnait vraisemblablement un nouvel ordre écrit de quitter les retranchements, et pendant que ce dernier réveillait et rassemblait ses hommes, j'en avais fait autant de mon côté, et à la tête de ma section, je me dirigeais sur Dong-Sung.

A Dong-Sung, à la suite, vraisemblablement, d'une attaque de quelques pillards chinois qui avaient suivi et rejoint cette colonne, notre fortin tirait le canon au hasard dans la nuit, et, de temps à autre, quelques feux de salve de nos propres troupes déchiraient le silence. Il devait être 1 h. du matin, il faisait clair de lune.

A mon arrivée, sur la route, je trouvai le Colonel Herbinger, qui me posa la question suivante : Vous connaissez bien la route de Đông-Sung à Chu ? — Oui, mon Colonel, c'est moi qui l'ai faite dans sa majeure partie. — A ce moment, le canon (les nôtres), les feux de salve (les nôtres) se firent plus stridents, pendant l'espace de deux ou trois minutes au plus. Et la conversation, interrompue un instant, reprit comme il suit :

Que vous disai-je donc ? — Vous me demandiez, mon Colonel, si je connaissais bien la route, et peut-être aussi le terrain qui l'avoisine. — Ah ! oui, j'y suis. Voyez-vous un point où une avant-garde pourrait s'installer, s'organiser, et permettre à la colonne de passer ? — Parfaitement, mon Colonel — Et je désignai le lieu en question — Bien ! Vous allez marcher avec mon avant-garde, vous l'installerez, et vous rejoindrez Chu ensuite.

Je saluai et je m'occupai de remplir cette mission. Je revins donc à Chu, ainsi que je le raconte à ma famille, dans ma lettre du 17 Avril 1885, avec tout mon monde, et tout mon matériel. Je sus plus tard que je fus le seul à rentrer ainsi avec armes et *bagages*, et le Commandant Sorel, du Génie, qui m'attendait sur la route, inquiet de ne pas me voir revenir, ne tarit pas d'éloges plus tard sur ma conduite et celle de mon détachement. S'il était inquiet en voyant rentrer peu à peu toutes les unités et pas moi, alors que le Génie marche à l'avant-garde, d'habitude, c'est que, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, j'avais installé l'avant-garde, qui était devenue arrière-garde, et que j'avais lié mon sort à elle. Nous ne fûmes d'ailleurs nullement attaqués, et nos troupes rentrèrent tranquillement à Chu.

Comme anecdotes de cette retraite — et en dehors de ce qui me concerne — je ne relaterai que les deux faits suivants :

On a dit que la blessure du Général de Négrier avait été fort peu de chose. et pour ainsi dire opportune pour lui, la situation tactique de nos troupes étant devenue très mauvaise au cours du combat en avant de Lang-Son et acculant à la retraite. Or, j'ai entendu, au cours de ces nuits que je viens de raconter, un officier de mes amis me dire : Négrier ! Il est foutu, j'ai vu le médecin qui l'a ramassé et pansé : la balle l'a traversé de part en part dans la largeur ! — En fait, et fort heureusement, cette balle ne perfora aucun organe essentiel, mais les témoins immédiats de la chose crurent cette blessure *extrêmement grave*.

Autre fait : Quand la retraite fut ordonnée par Herbinger, on l'accompagna de l'ordre de jeter tous les bagages et tout ce que les hommes ne pouvaient pas porter sur eux. C'est ainsi que le Trésor et une batterie d'Artillerie, canons, effets, munitions, ont été jetés dans le Sông Ki-Kong. Le capitaine d'Artillerie qui commandait cette batterie s'appelait Martin, je le connaissais très bien. L'un de ses lieutenants, Bergeret, me confia que son capitaine ne pouvait se faire à cet ordre, ordre écrit qu'il portait

toujours sur lui dans son portefeuille. Il croyait toujours lire dans les yeux de ses interlocuteurs la phrase méprisante : Quand on est capitaine d'Artillerie, et qu'on reçoit l'ordre de jeter ses canons dans la rivière, eh bien ! c'est un ordre qu'on n'exécute pas ! Et Bergeret ajoutait : Invitez-le un peu à déjeuner, distrayez-le, il est tout le temps à taper sur sa poche, pour voir si son portefeuille y est encore avec l'ordre. Nous avons peur qu'il ne devienne « maboul » ou ne se suicide.

Si je choisis cette anecdote un peu typique, entre plusieurs, c'est pour faire voir combien l'ordre de tout jeter avait bouleversé les exécutants. On a été longtemps avant d'avoir pu le digérer. On comprend également combien le Commandant Sorel était heureux de voir un officier de la même arme que lui ramenant tous ses outils. Je ne m'en glorifie nullement, j'étais parvenu à quelques kilomètres de **Lạng-Sơn**, je faisais la route, je n'ai pas pris part à la bataille, j'avais des porteurs en grand nombre, et par conséquent, je n'avais nulle peine ni à conserver mon sang-froid, ni à rapporter tout mon matériel.

Avant de quitter cette question, j'ajouterai le sens, et même la plupart des mots de ma déposition lors de l'enquête qui fut ordonnée pour juger la conduite du Lieutenant-Colonel Herbinge. Je fis cette déposition entre les mains du Colonel Borgnis-Desbordes, chargé officiellement, par commission rogatoire, d'interroger les officiers qui avaient approché Herbinge au cours de la retraite.

Demande : Vous avez approché le Lieutenant-Colonel Herbinge au cours de la retraite, dites-moi ou, comment et dans quelles conditions ?

Réponse : A Thanh-Moï, le 29 Mars.

Demande : Racontez-moi dans quelles circonstances et quels ordres il vous donna ?

Reponse : [Voir ce que j'ai dit plus haut sur ce sujet].

Demande : Comment vous parut-il au cours de cet entretien, excité ?

Réponse : Pas du tout. J'ai entendu, comme tout le monde, dire qu'il était un peu nerveux, mais les ordres étaient clairs et calmement donnés.

Le Colonel Herbinge était accusé de boire, et on disait qu'il était en état d'ébriété au moment de la retraite. De là, l'interrogation du Colonel Borgnis-Desbordes. Herbinge avait peut-être une maladie de cœur. Une chose frappait, c'était une veine assez marquée qu'il avait au cou, et à travers de laquelle on voyait et on pouvait compter les pulsations du cœur. C'était la première fois que je le voyais de tout près, et ce fait me frappa ; mais d'autres personnes peuvent sans doute présenter cette particularité.

Demande : Et ensuite, le lendemain ?

Réponse : [Voir les détails donnés plus haut.]

Demande : Vous dites que les coups de canon et les feux de salve le troublèrent un instant.

Reponse : Oui, mais ce fut extrêmement court. Il est certain que, de nous deux, le plus calme c'était moi ; mais je n'avais ni participé aux combats de l'avant-veille, ni encouru la responsabilité des décisions de principe à prendre.

Demande : Enfin, et pour résumer, vous savez certainement qu'on raconte qu'il aimait la boisson, quel est votre sentiment ?

Réponse : A cette question fort nette, je répondrai aussi d'une façon fort nette : J'ai vu là pour la première fois le Lieutenant-Colonel Herbingier. Je ne sais s'il aime la boisson. Mais, en mon âme et conscience, j'affirme qu'il ne m'a nullement donné l'impression d'en avoir usé ou abusé ce jour-là.

Telle fut ma déposition. Les choses officielles n'empêchent pas qu'en mon for intérieur — mais je ne l'ai pas dit au Colonel Borgnis-Desbordes — j'aie toujours pensé que la retraite aurait pu être mieux ordonné, et que l'ordre de *tout* jeter, avait été excessif.

Je n'avais jamais encore *écrit* tout cela. Mais les années nombreuses qui nous séparent de cet événement, et le souci de la vérité, me font penser qu'il n'y a plus aujourd'hui le moindre inconvénient à livrer ces détails au public.

(64) Dans ma juvénile ardeur, je ne mâchais, on le voit de reste, ni mes mots ni mes appréciations, sur les faits aussi bien que sur les personnes. J'ai fort longtemps pensé comme je l'écrivais ce 23 Mai 1885. Mes débuts au Tonkin, dans la carrière coloniale, puis une mission à Madagascar, qui dura pendant toute l'année 1897 (reconnaissance et tracé de la voie ferrée, de Tamatave à Tananarive), me firent connaître, d'une part l'Indochine, de l'autre la grande île de l'Océan Indien. Tout cela a fait de moi un « colonial » très résolument et très mûrement convaincu. Aussi, ai-je toujours souffert, dans mon for intérieur, lorsque je voyais nos gouvernants ne pas vouloir comprendre la grandeur et l'utilité de notre expansion coloniale. A mes yeux, en effet, ce « rayonnement extérieur de la France » était loin de nuire à l'autre pensée, la pensée dominante, la pensée constante de « l'au delà de la ligne bleue des Vosges ». Au risque de faire sourire, j'avouerai que, à mon retour du Tonkin, et faisant l'ascension, pour la première fois de ma vie, du Ballon d'Alsace, je creusai un peu la terre, au delà du poteau frontière, et, comme un collégien, que je n'étais plus depuis longtemps, je conservai pieusement dans un petit sachet, un peu de terre d'Alsace que j'avais pris là.

Mais que d'événements se sont déroulés, de 1885 à nos jours ? Pour ne parler que des plus terribles, il y a eu la guerre de 1914-1918. Le jeune Capitaine Jullien est devenu le Général de Division Jullien, ancien Com-

mandant du Génie de la III^e Armée, à Verdun, dans la Grurie, au Nord de l'Aisne, à Roye-Lassigny, à Noyon. C'est là qu'on m'appela pour me confier la Direction du Génie au Ministère de la Guerre. A ce titre, j'ai donc été, et pendant longtemps, un des collaborateurs immédiats de notre grand Clémenceau. Je sais donc aussi bien que personne, ce que la France, et, tranchons le mot, ce que le Monde entier doit à cet homme inégalé, au cours d'heures tragiques. Aussi, et sans renier en aucune façon ma très robuste foi coloniale, qui persistera toujours, je m'honore à jamais, et très hautement, d'avoir pu « servir » de près dans l'entourage immédiat de Clémenceau. Je l'ai beaucoup estimé. Il n'y avait que lui, à la fin de 1917, pour prendre en main, et exercer convenablement et fermement le pouvoir. Il nous a sauvés. Cela, je ne puis ni ne dois l'oublier.

(65) Ce coupable, que je ne nommais pas alors, c'était Brière de l'Isle. Pour moi, il n'y avait pas le moindre doute. Quand on connut, à Hanoi, la blessure de Négrier et l'ordre de retraite, Brière s'affola à son tour, et télégraphia ce que tout le monde sait. Le télégramme se terminait par ces mots : Espère conserver le Delta.

Je critique vivement ce télégramme, dans ma lettre. Quelques semaines plus tard, quand, de retour à Hanoi, je pris un peu de repos avant d'être de nouveau envoyé à Hué, je voyais le Capitaine d'Artillerie Coloniale Boyer, plus tard Général. Il était de la même promotion que le Colonel Renard, mon chef en France, et très lié avec lui. Est-ce à ce moment-là, ou est-ce plus tard que Boyer me fit la confidence qui va suivre. Je n'oserais l'affirmer, je suis convaincu pourtant que c'est à Hanoi, fin Juin ou commencement Juillet.

Voyons, Boyer, lui dis-je, vous étiez officier d'ordonnance de Brière de l'Isle, et vous lui avez laissé faire un télégramme aussi affolé ! — Mais, mon ami, c'est lui qui l'a rédigé. Il m'a chargé de le porter au télégraphe. Savez-vous ce que j'ai fait ? — Pas du tout. — Eh bien ! j'étais si bien convaincu que Brière réfléchirait et le modifierait, que je l'ai conservé près de 48 heures dans ma poche. Au bout de 24 heures, Brière me dit : C'est étonnant qu'on ne réponde rien de France à ma dépêche. Elle est bien partie ? la ligne n'est pas coupée ? — Alors j'ai bredouillé quelque chose, disant que j'allais voir si les lignes fonctionnaient, et finalement, j'ai remis la dépêche, il m'était difficile de faire autrement.

(66) Il me vient à l'esprit une autre anecdote, sans grande saveur, du reste.

Quand j'étais à Lam, un jour que je cherchais des bambous, dans un village voisin, je vis une chèvre. Ma joie fut grande, car, depuis mon départ de France, je n'avais jamais eu à ma disposition que du lait concentré. J'expliquai au maire comment on trayait les chèvres. Ce ne fut pas sans peine, et il me promit de faire traire la bête. Pendant 5 à 6 jours, on m'apporta un peu de lait dans une bouteille. Je n'avais pas sous la main d'autre récipient. Puis le maire vint me trouver, amenant la chèvre, et me disant : Nous voulons bien la vendre, mais je ne trouve plus personne dans le village qui consente à la traire. — Pourquoi donc ?

C'est trop sale. Oh ! il n'y a rien à faire, personne ne veut. — Je ne savais pas traire moi-même, ni aucun de mes sapeurs, et je laissai la chèvre à son propriétaire.

Le même chef de village était près de moi, quand on vient m'annoncer qu'une chaloupe arrive de Haiphong et apporte, entre autres choses, un peu de glace. Notre palabre est aussitôt interrompu, et le maire me suit dans ma case, où mon adjoint, un garde d'Artillerie coloniale à un galon, se met à préparer pour lui et pour moi, deux verres de boisson glacée. Le maire du village et l'interprète restent debout dans un coin, à nous regarder. Je les vois tout d'un coup chuchoter à voix basse. Je demande à l'interprète : Que te dit le maire ? — Mon Capitaine, il voit que vous faites fondre quelque chose de blanc, que vous buvez, et que vous avez l'air de trouver cela très bon. — Alors, je lui explique que c'est de l'eau glacée. L'interprète en avait déjà vu, soit à Haiphong, soit à Hanoi, et pouvait expliquer la chose. Comme nous avions suspendu notre conversation avec le maire pour venir boire avec empressement quelque chose de frais, ce dernier se figurait que c'était merveilleux. Alors, je lui propose d'y goûter. Ses yeux brillent de plaisir. Je lui tends dans ma cuiller un bout de glace de la grosseur d'une noix. Il le met immédiatement dans sa bouche, et le crache aussitôt. Le morceau tombe par terre. Tout penaud, il le considère un instant, puis me demande s'il peut aller le porter à sa mère. Avec ma permission, il le roule soigneusement dans sa ceinture, et part pour son village, distant de plusieurs kilomètres. Je vous laisse à penser ce qu'il aura trouvé en défaisant sa ceinture. Son ahurissement, en voyant de la glace, a été grand. En y goûtant, sa déception n'a pas été moins vive, mais il a de suite pensé à sa mère, et cela, c'est bien annamite.

(67) Clavez était un lieutenant du Génie destiné à me remplacer dans mon unité, dont j'étais devenu le Capitaine. Le Commandant Sorel, appartenant également à l'arme du Génie, était destiné à remplacer le Commandant Dupommier ; dont le temps de séjour normal en Indochine était achevé.

(68) Jouanne était de ma promotion à l'Ecole Polytechnique. Il était encore lieutenant à cette époque.

(69) Quand je suis revenu à Hué, en 1885, mandé par télégramme du Général de Courcy, immédiatement après le guet-apens, au cours duquel mon successeur, un capitaine d'Artillerie de Marine, avait été tué sur le seuil de la paillotte dite « du Génie » située sur le parapet de la Citadelle, ce n'est plus M. Rheinart, que j'ai trouvé comme Résident : c'était Palasne de Champeaux. Lui aussi, connaissait bien les Annamites, mais surtout la Cochinchine. Ne vivant plus à la Légation moi-même, je ne le voyais que de loin en loin.

Lorsque le Général de Courcy était de sa personne à Hué, tout allait très bien entre les autorités civiles et militaires. De Courcy était un grand chef, il avait tous les pouvoirs, officiellement il représentait la France. Quand il n'était pas là, je ne dis pas qu'il y avait des frottements, car chacun y mettait du sien, mais il y avait néanmoins une nuance. Le Général Prudhomme était

un peu jaloux de son autorité et il n'eut de cesse que le Général de Courcy lui délégât à lui, et non au Résident Supérieur en Annam, tous ses pouvoirs. Le Résident avait la haute main sur toutes les affaires civiles de l'Annam, mais alors qu'il correspondait directement avec la Cour, comme du temps de M. Rheinart, il n'en fut plus de même, et c'est le Général Prudhomme qui prit également ces pouvoirs en mains, par délégation du Général de Courcy, bien entendu. J'ai vécu assez étroitement dans l'intimité du Général Prudhomme, surtout après notre petite randonnée dans la forêt, pour avoir les échos précis de tout cela.

Le Résident résidait à la Légation : Le Général de Courcy aussi, quand il était à Hué. Le Général Prudhomme résidait à l'extérieur de la Citadelle, dans la, maison où avait été gardé *Nguyễn-Văn-Trường* [Voir plus loin, note 83].

J'ajouterai quelques souvenirs relatifs au Général de Courcy, le « bourru bienfaisant ».

Je faisais construire, non loin de la Légation, des casernements, et en particulier le pavillon des Officiers [Voir Planche LIII]. Le Général de Courcy ne venait guère au Mang Cá, où je résidais : c'était un peu loin et son temps était assez pris. Par contre, il faisait volontiers, très volontiers même un tour sur les chantiers de construction avoisinant la Légation, et s'y intéressait vivement. Je l'y voyais souvent. Ayant attrapé un clou sur le nez (il a été assez sérieux, puisque j'en porte encore la marque), je dus pendant près de huit jours ne pas bouger de chez moi et ne pas aller voir les travaux de la Légation. J'habitais à cette époque avec le P Barthélemy et le Dr Le Guen, la paillote sur le rempart, face au Mang-Cá (Voir Planche LI) (Le P. Barthélemy habitait à côté, mais prenait ses repas avec nous). C'était le moment où le choléra — dit « fièvre algide » — sévissait avec le plus d'intensité. Le Général de Courcy, inquiet pour moi, m'envoya le Colonel Crétin, devenu Chef d'Etat-Major, pour prendre de mes nouvelles, et me proposer de quitter ce coin... contaminé. Je refusai. — Eh bien ! puisque vous voulez rester là, me dit le Colonel Crétin, les médecins déclarent qu'on combat le choléra avec du champagne. A défaut de champagne, voulez-vous accepter l'appareil à eau de Seltz du Général de Courcy, il ne l'utilise pas ? — Très volontiers, répondis-je, je suis sûr que ça fera plaisir au Père Barthélemy et au Dr Le Guen, comme à moi-même, d'ailleurs. — Et voilà comment j'héritai, ou plutôt nous héritâmes, de l'appareil à eau de Seltz du Général de Courcy. C'est une attention qui me toucha.

(70) Le Général Campenon était alors Ministre de la Guerre en France. *Thuyêt*, en Annam, remplissait des fonctions analogues.

(21) [« On ne peut, à notre époque, relire sans stupéfaction ces séances de la Chambre qui faillirent à quatre voix près, car les crédits furent votés par 274 voix contre 270, aboutir à l'évacuation d'une conquête pour laquelle la France avait dépensé, sans compter, tant d'argent et tant de sang ». (*L'Empire d'Annam*, par le Capitaine Ch. Gosselin, Paris, Perrin, p. 243) — *Note du Rédacteur du Bulletin*].

(72) Malgré les propositions très flatteuses qui furent faites en ma faveur, je ne gagnai pas de rang. J'avais le N° 4 de ma promotion, et si, en Mars 1885, je fus placé en tête du *Journal officiel*, dans la longue promotion des capitaines, en fait, je fus remis à mon rang d'ancienneté sur l'Annuaire. Il aurait fallu que j'eusse été promu la veille, pour que je gagne du rang. Mais je reçus toutefois une récompense qui me toucha. Je fus nommé Chevalier de la Légion d'honneur, en 1886, pour « services exceptionnels » rendus au Tonkin. C'est la formule parue au *Journal officiel* en 1886. J'avais 28 ans. Aujourd'hui, Grand Officier de la Légion d'honneur, je suis sans doute un des plus anciens chevaliers encore en vie.

(73) J'avais à organiser le service du Génie dans tous les postes de l'Annam que nous occupions successivement. Le service consistait surtout à installer les troupes (baraquements pour la troupe, les officiers, le service de santé, etc.), et quelquefois même à organiser des postes en vue de leur défense contre des attaques possibles. Ces installations nécessitaient des dépenses, donc des fonds et une comptabilité sérieuse à tenir. Or, les représentants du Génie qu'on mettait à ma disposition, étaient tous des lieutenants d'Infanterie, tous très gentils, d'ailleurs, ne demandant qu'à bien faire, mais encore fallait-il très souvent non seulement leur donner des conseils techniques, mais encore leur apprendre la comptabilité des travaux.

Certains d'entre eux, se trouvant pris entre l'enclume et le marteau, étaient embarrassés pour se tirer d'affaire. Je ne citerai qu'un seul exemple, pour faire toucher du doigt ces petites difficultés. Tourane était, à cette époque, un poste important. Le commandant d'armes était le Capitaine de Frégate Touchard, plus tard vice-amiral. Ce dernier avait désigné comme chargé des travaux du Génie, l'Aspirant Bonhomme. Le Commandant Touchard ordonnait force travaux à l'Aspirant Bonhomme, ce dernier s'empressait de les exécuter, mais fort souvent les fonds mis à sa disposition par le chef du Génie étaient insuffisants. Ce dernier ne disposait que de crédits limités. Le chiffre affecté à chaque place était arrêté par le Général Prudhomme, sur la proposition que j'en avais faite. On devine donc sans peine qu'il pouvait y avoir des conflits, un aspirant de Marine étant plus disposé à obéir à un chef de son arme, jouissant sur place d'une autorité incontestée, qu'à un jeune capitaine du Génie, un peu loin, mais bridé lui-même par un budget qui n'était pas indéfiniment extensible. Tout le monde y mettait du sien, sans doute, et cherchait à faire pour le mieux, mais on comprend tous les sous-entendus qui se cachent sous les quelques mots que j'écrivais à mes parents : « O papier! tu rends bien des services, mais tu procures aussi bien des ennuis et des pertes de temps. »

(74) [D'après des lettres particulières : « Le roi est un pâle jeune homme de vingt-deux ans environ, imberbe, assez grand, mince, paraissant fort intelligent. Avec son riche costume jaune, ses cheveux follets sur les tempes, il a grand air et beaucoup de dignité. » (*L'Empire d'Annam*, par le Capitaine Ch. Gosselin. Paris, Perrin, p. 226.) — Sur le couronnement de **Đông-Khánh**, voir B.A. V. H., 1920, pp. 359-364 : *L'intronisation du Roi Đông-Khánh*, par H. Cosserrat.

Đông-Khánh, titre de la période de règne de cet empereur, de 1885 à 1889. Son nom personnel était **Ưng-Kỳ** et **Ưng-Dương**, puis, à partir de son avènement, **Biện**. Il était né le 19 Février 1864 et était le fils aîné du Prince **Kiên-Thái-Vương**, qui était le 2^e fils de **Thiệu-Trị**. Il était, par là même, neveu de **Tự-Đức**, qui en fit son fils adoptif, et neveu de **Hiệp-Hoà**, cousin de **Dục-Đức**, frère de **Kiên-Phước** (**Ưng-Đăng**) et de **Hàm-Nghi**. Il monta sur le trône le 14 Septembre 1885 et mourut le 28 Janvier 1889. Son titre posthume est **Cảnh-Tôn-Thuận-Hoàng-Đề**. — *Note du Rédacteur du Bulletin.*]

(75) J'ai beaucoup connu, en 1885, le P. Barthélemy, qu'on avait prié de venir s'installer à Hué au moment de l'épidémie de choléra. Il occupait un coin de ces fameuses paillotes que j'avais installées l'année d'avant, sur le parapet, face au Mang-Cá, et il vivait à notre popote. Nous n'étions guère que trois : lui, le jeune Docteur Le Guen, et moi. Un peu plus tard, j'abandonnai cette paillote, pour m'installer plus près du centre et du commandement, au moment où fut effectivement créée la « Chefferie du Génie ». C'était le Lieutenant-Colonel Metzinger, commandant le bataillon de Zouaves, qui commandait à cette époque les troupes cantonnées dans la Citadelle.

Je traversais constamment la rivière de Hué, allant d'un de mes chantiers à l'autre — intérieur de la Citadelle et environs de la Légation. — Le hasard me fit monter, dans le sampan, couvert, je me le rappelle, qui était monté par le P. Barthélemy et un jeune Annamite, habillé presque en *nhà-quê*. — Qui avez-vous donc là, à côté de vous, demandai-je au P. Barthélemy ? — Alors ce dernier, s'approchant de moi et me parlant à voix un peu basse, me répondit que c'était un membre de la famille royale, que les mandarins proposaient à notre choix comme empereur, et qu'il allait présenter à M. de Champeaux. La question de ce choix avait dû vraisemblablement être débattue depuis quelque temps, mais j'avoue sincèrement que la curiosité ne me poussa pas à interviewer davantage à ce moment-là, le P. Barthélemy sur la personnalité de son compagnon.

(76) J'ai parlé, plus haut, de l'intelligence des éléphants. Je me souviens, à propos des travaux que je faisais exécuter à Hué, en 1885, d'un fait curieux qui confirme cette réflexion. Le Général Prudhomme réunissait ses chefs de service tous les samedis, vers 9 h. On y traitait les affaires, et le Général Prudhomme prenait les décisions et arbitrait les questions pendantes. Le rapport fini, il posait généralement la question suivante : Quelqu'un a-t-il à demander encore quelque chose ? — Je levai le doigt, un jour, et le Général, se tournant vers moi, me dit : Voyons, que nous veut le Chef du Génie ? — Mon Général, je demande à avoir à ma disposition pendant une dizaine de jours les éléphants royaux, et je demande qu'ils répondent à l'appel des travailleurs du Génie dès lundi ou mardi matin. — Je me rappelle très bien ma phrase un peu surprenante au premier abord, sur ces mots : répondre à l'appel des travailleurs du Génie. J'avoue que je l'avais préparée d'avance. Moment de surprise chez tout le monde, et chez le Général, qui me répond : Ah ! et que voulez-vous en faire ? — Mon Général, vous savez que je fais édifier quelques nouvelles cases dans le Mang-Cá, j'ai fait faire les remblais nécessaires. Avant de placer les fermes des cases, je

voudrais damer ces remblais, et je compte les faire piétiner par les éléphants, je ne vois pas de meilleures « dames », et ce sera rapidement fait. D'autre part, vous savez que les broussailles et les arbustes poussent vite dans la Citadelle ; à l'heure actuelle, tout cela a envahi les abords des murs qui séparent la Concession du reste de la Citadelle. Il faut en dégager les vues et le champ de tir. Je suis sur que les éléphants feront ça vite et bien.

Le Général réfléchit un instant et me dit : Mais ce n'est pas bête du tout ce que vous me demandez là, je vais transmettre de suite votre désir au *Thương-Bạc*.

Ce qui fut dit, fut fait. J'eus mes éléphants. J'allai moi-même expliquer aux cornacs ce qu'il fallait faire, et ces intelligents animaux (ils n'étaient que 5) se tirèrent à merveille de leur tâche, aussi bien pour damer les tertres de terre fraîchement établis que pour débroussailler le champ de tir devant notre mur mitoyen.

Mais, alléché par ce succès, j'essayai de les employer à une autre besogne.

J'avais à aménager de grands magasins à riz en casernes (tout cela pour les nouvelles troupes qu'on voulait lever, équiper et confier à la mission du Colonel Brissaud). Ces magasins étaient remplis de boulets sphériques disposés en pyramides les uns au-dessus des autres. Ils se trouvaient dans une enceinte en maçonnerie percée de rares portes, assez éloignées justement des dits magasins. J'essayai d'employer les éléphants à retirer les boulets des magasins et à les jeter par-dessus le mur d'enceinte. On essaya avec le plus intelligent de ces animaux. Son cornac, sachant bien ce qu'il fallait faire, fit approcher son éléphant des piles de boulets. L'animal, après quelques tâtonnements, comprit qu'il fallait renverser les boulets, il le fit avec sa trompe puis s'amusa à jouer au ballon avec un des boulets à l'aide de son pied, et le poussa ainsi tout près de la muraille. Lui faire comprendre ce qu'il fallait en faire ensuite était assez délicat. Le cornac y parvint après quelques tâtonnements. L'éléphant saisit le boulet avec le bout de sa trompe, et, après quelques nouveaux tâtonnements, il comprit qu'il fallait le jeter de l'autre côté du mur. Il en jeta ainsi 3 ou 4, puis se mit à grogner, et le cornac m'expliqua que l'animal ne trouvait pas cette besogne de son goût. On le comprend assez, car ces boulets sphériques n'étaient pas faciles à saisir. Je renonçai donc à poursuivre l'opération, mais je puis affirmer qu'elle reçut un commencement d'exécution. *J'étais là* et j'assistai à la chose. J'en revins convaincu que l'intelligence de ces animaux est vraiment très grande.

(77) [La Planche XLVIII nous donne la disposition des maisons ou cases habitées par les officiers du corps d'occupation, en 1885. — *Note du Rédacteur du Bulletin*].

Aux plans ci-joints de notre Concession [Planche L], j'ai ajouté un croquis que je viens de faire assez grossièrement [Planche LI], pour vous indiquer où je logeais, où logeait le P. Barthélémy, etc. De cela, je suis absolument sûr. Ce n'est que plus tard, et après la période aiguë du choléra [en 1885], que je suis allé m'installer dans la Citadelle, dans une toute petite pagode, très voisine de notre popote, Domenech-Cellès, Genoux-Pra

chée, mon adjoint du Génie, etc. Nous mangions chez le Payeur, et la salle à manger était fermée dans le fond par le mur du caveau, au-dessus du sol, où se trouvaient les caisses du Trésor annamite.

[Dans cette même Planche LI], au moment du choléra, les cases D, E devinrent une infirmerie-hôpital. L'épidémie s'aggravant, la case C devint une annexe dudit hôpital. Le P. Barthélémy, le Docteur et moi-même, nous continuâmes à occuper les cases A et B.

Le point F désigne l'endroit où fut tué le Capitaine d'Artillerie de Marine qui m'avait succédé en 1884, à mon départ pour le Tonkin, lors du guet-apens de Hué. Comme les autres officiers, il avait été invité par le Général de Courcy à la Légation. A peine rentré, la canonnade commençait. Le capitaine en question sortit aussitôt pour aller donner des instructions aux artilleurs qui servaient nos pièces, placées sur le rempart (Voir Planche L). A peine avait-il mis le pied hors de la case B, qu'il était tué net par une balle d'un des fusils de rempart installés dans les miradors du dessus des portes voisines de notre Concession.

Le point G désigne le créneau dans le parapet dans lequel la femme de ce capitaine, ainsi que Monsieur et Madame Brony, venus de Thuận-An, où le mari était Commissaire de la Marine, et qui étaient les hôtes de mon successeur, se tinrent tapis pendant la durée de la canonnade et de la fusillade, au cours de la nuit. Ceci m'a été raconté peu après mon retour à Hué, quelques jours après le guet-apens, par M. Brony lui-même. Il me montra sur place les emplacements F et G.

(78) Il s'agit de mes premières économies. Mon père les avait placées en fonds russes. En souvenir de ce que c'étaient les *premières*, je les ai toujours conservées.... On devine sans peine qu'elles sont devenues, hélas ! des « chiffons de papier ».

(79) [Sur Tà-n-Sở, la citadelle, le séjour qu'y fit Hà-m-Nghi fugitif, et l'arrivée des Français. voir, dans B. A. V. H., 1914, pp. 211—220 : Une Capitale éphémère : Tà-n-Sở, par le P. H. de Pirey. — *Note du Rédacteur du Bulletin*].

(80) [Comparer : Hué entre 1885 et 1888 : une réception à la Cour du Roi **Đông-Khánh**, par H. Peyssonnaud, dans B. A. V. H., 1922, pp. 234-237. — *Note du Rédacteur du Bulletin*].

[La Planche XLV donne la reproduction de l'invitation qui fut adressée au Général Jullien, à l'occasion de ce lunch. En voici la traduction :

« Le Ministère des Rites du Grand Empire du Sud, conformément à l'ordre de l'Empereur faisant connaître que, à l'occasion de la naissance du premier Prince du sang, on a préparé un petit repas avec chants, en signe de réjouissance, et qu'on invite le précieux char (du Capitaine Jullien) cette même lune, le 11^e jour, à la 11^e heure et demie, à se rendre à cette fête de l'amitié pour se réjouir ensemble ; comme on doit obéir à cet ordre, en conséquence, nous nous permettons d'adresser cette carte d'invitation, espérant que vous daignerez y jeter un regard.

« Telle est, ci-dessus, la lettre d'invitation, pour l'officier à trois galons du Grand Empire de la France, Du-lân.

« Période **Đông-Khánh**, année **ât-dậu**, 10^e lune, 18^e jour (24 Novembre 1885). »

Cette année 1885 est, officiellement la 1^{re} année de la période Hâm-Nghi. Mais, au mois de Novembre, Hâm-Nghi était en fuite depuis cinq mois, il avait été destitué et remplacé par **Đông-Khánh**. Celui-ci, toutefois, ne prit de titre de période que l'année suivante, 1886. Dans les derniers mois de 1885, il ne pouvait donc pas dater de son titre de période, qu'il n'avait pas encore ; il ne convenait pas qu'il prit le titre de période du souverain détrôné. Il datait donc tout simplement ses ordonnances et décrets du titre cyclique de l'année. — *Note du Rédacteur du Bulletin*].

(81) Nous avons pris la décision, à Paris, sans doute, d'organiser l'armée annamite à l'européenne. Il y avait eu des missions analogues envoyées au Japon, notamment, et j'ai beaucoup connu quelques-uns des officiers du Génie qui avaient fait partie de cette Mission du Japon. Le Capitaine Kreitmann, par exemple, était l'un d'eux. Le General de Courcy se « débarassa » de cette Mission de l'Annam au profit (!) du General Prudhomme, qui ne savait trop comment les utiliser. J'ai connu plus spécialement le représentant de l'Artillerie, Capitaine Brongnart, et le représentant du Génie, Capitaine Besson, qui vivaient avec moi à ma popote (Intendant du Trésor, Gérin). L'Intendant était M. Domenech-Cellès, et le Payeur Genoux-Prachée. J'avais connu ce dernier au Tonkin, il avait été en Cochinchine, nous étions de bons amis et camarades de chasse. Genoux, à sa rentrée en France, est devenu percepteur à Lure, j'ai correspondu avec lui jusqu'à sa mort. Il paraissait évident qu'on ne formerait pas d'artilleurs annamites, et le Capitaine Brongnart était assez désœuvré. Le Capitaine Besson fut, au contraire, assez vite utilisé aux travaux de la route du Col des Nuages. Quand au capitaine de Cavalerie (j'oublie son nom), il s'occupait de dresser des Annamites à monter à cheval. On attendait des chevaux achetés dans l'île de Timor par le Capitaine O'Connor, et j'ai même organisé des écuries pour ces chevaux. Ils n'ont cause que des déboires, s'acclimatant mal, tant au pays qu'à la nourriture. On devait créer deux escadrons des « Dragons de l'Annam ». Comme impression générale, le personnel de cette mission était sympathique, mais son utilité était jugée par nous comme très contestable, en tout cas, prématurée.

(82) Je revois encore la scène comme si j'y étais. La figure de l'Empereur m'avait beaucoup plu. En se tournant vers moi, il était très affable et me souriait. Il me demandait mon nom et l'interprète le lui disait. Sa Majesté répétait : You-lin. Je reprenais : Jul-lien, en souriant aussi et en le remerciant et de l'intérêt qu'il prenait à ma santé, et du plaisir très grand qu'il me faisait avec sa décoration.

[La Planche XLVI donne le diplôme du Kim-Khánh accordé au Général Jullien à l'occasion de la reconnaissance qu'il fit de la route des Montagnes. En voici la traduction :

« Période **Đông-Khánh**, année **ât-dậu**, 12^e lune, 1^{er} jour (5 Janvier 1886), Bureau des Affaires secrètes, conformément à une Ordonnance de Notre

Empereur, l'officier à trois galons Directeur des travaux, de la Grande France, Du, il y a quelque temps, a accompagné le grand officier, Général en second, et ils sont allés ensemble par la route des Montagnes du **Quảng-Nam**, supportant de grandes fatigues. On lui accorde un **Kim-Khánh**, avec franges, comme signe d'encouragement. Obéissez à ceci.

« Le Bureau des Affaires secrètes, avec respect, dresse cette pièce ». — Pour ce qui regarde la mention de l'année cyclique, voir les explications données, note 80. — L'année **ât-dậu** court du 15 Février 1884 au 4 Février 1885. — Dans la rédaction de ce diplôme, le scribe a oublié la seconde syllabe du nom du Général Jullien, et, pour rendre la première, il n'a pas employé le même caractère que dans les deux autres pièces. — *Note du Rédacteur du Bulletin*.

(83) [L'hôtel du Général Prudhomme était, à ce moment-là, l'actuelle Bibliothèque du Gouvernement annamite. Cet édifice fut primitivement construit dans la Concession, près du Mirador X, et servait au logement des ambassadeurs étrangers qui venaient à Hué. En 1875, Tỵ-Đức le fit transporter à l'emplacement actuel, sur les glacis Sud de la Citadelle, à une centaine de mètres en aval du Mirador VIII, et lui donna le nom de Thương-Bạc, ou Ministère des Relations extérieures. En 1885, après les événements de Juillet, il servit de résidence à Nguyễn-Van-Tường, puis le Général Prudhomme y installa son quartier général, sans doute après que Nguyễn-Van-Tường eût été déporté. En 1897, Hoàng-Cao-Khải, puis le Prince Bửu-Liêm, jusqu'en 1908, y résidèrent. L'Ecole des Hậu-Bồ y fut installée en 1911. — *Note du Rédacteur du Bulletin*, d'après: *Quelques édifices du Vieux Hué : l'Hôtel des Ambassadeurs*, par J. B. Roux, B.A.V.H., 1915, pp. 34-39 ; et : *Historique de l'Ecole des Hậu-Bồ*, par Nguyễn-Đình-Hoà, B.A.V.H., 1915, pp. (41-42).

(84) Le Commandant Lebourg, mon successeur à Hué, ne resta pas longtemps à ce poste. C'était un vieux soldat du Génie, ayant fait la campagne du Mexique, et blessé au siège de Puebla. On le blaguait même un peu, sur sa facilité à raconter cette histoire. Il trouva un peu dur le poste de chef du Génie en Annam. Il lui était pénible de courir de Hué à Tourane. à Thuận-An ou à Quảng-Tri. Il revint au Tonkin.

(85) Note rédigée par le Lieutenant Jullien, extraite du Journal des marches et opérations de la Compagnie des Aéroliers, et publiée par la *Revue du Génie*, livraison de Septembre-Octobre 1887.

(86) Le Lieutenant Jullien.

(87) On appelle gazomètre, en termes d'aérostation, un petit ballonnet de 5m. de diamètre (60 m.c. de capacité), qu'on gonfle en même temps que le ballon principal, et qui sert plus tard de réserve de gaz, quand le dit ballon principal a perdu un peu de gaz, au cours de ses ascensions successives.

(88) En réalité, c'est tout à fait inexact, car le ballon est tenu par un câble et reste au milieu de nos troupes; mais c'était une... blague impressionnante.

(89) La corde d'ancre a environ 30m. de longueur. Nous ne voulions pas monter plus haut pour ne pas permettre à l'ennemi de nous voir.

(93) On appelle ainsi des cordelettes accrochées au filet du ballon, à hauteur de l'équateur (milieu du ballon). Dans ce modèle de ballon, il y en avait 24.

(91) Le câble avait 250m. de longueur.

(91 bis) Voir Planche LX.

(92) La grenaille de zinc sert à produire l'hydrogène, à l'aide de l'acide sulfurique provenant de notre sel (trisulfate acide de soude) transporté en barriques.

(90) « Pèse », expression d'aérostation. Cela veut dire que le ballon peut enlever une charge de 120 kgs dans sa nacelle.

(94) Sa force ascensionnelle était faible, le poids du câble soulevé venant s'ajouter à celui de l'aéronaute.

(95) La suite des événements prouva que cette démonstration avait parfaitement réussi. L'ennemi avait massé ses principales forces sur la Route Mandarine, pendant qu'on tournait la position par une route située plus à l'Est.





Planche XX. — Le Lieutenant du Génie Jullien, en 1884.

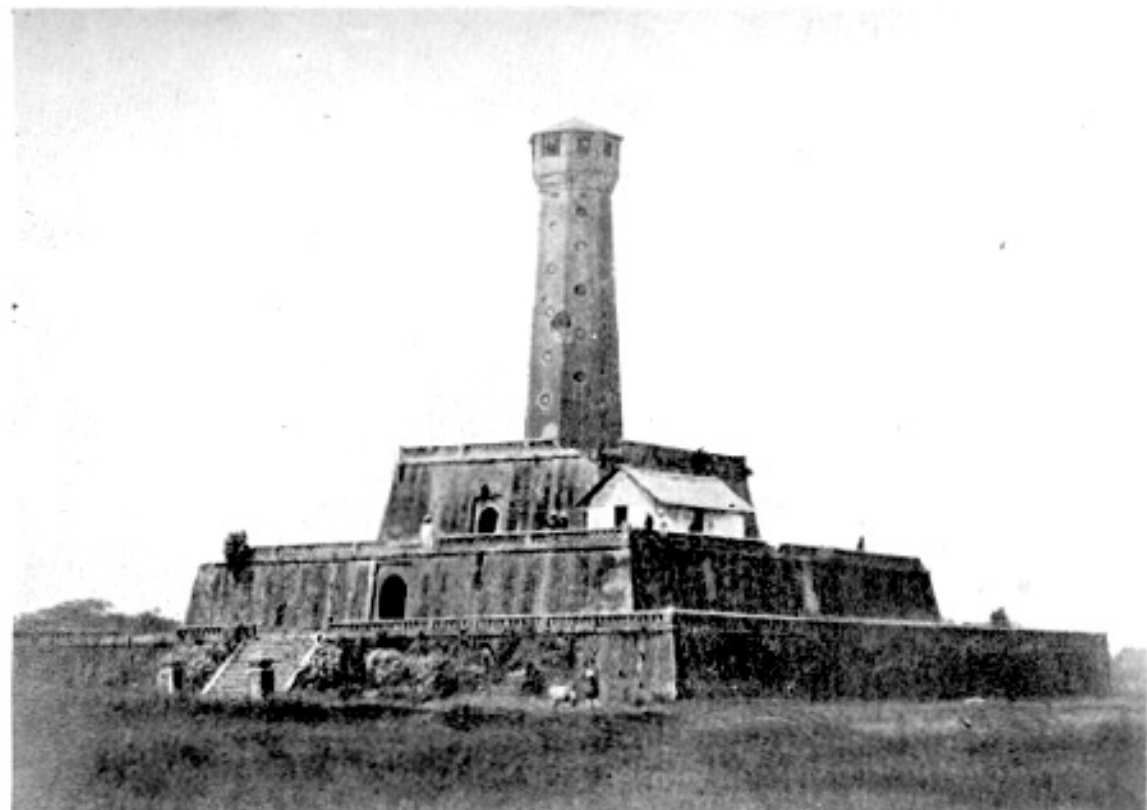


Planche XXI. — Le Mirador de la Citadelle de Hanoi.



Planche XXII. — Un groupe de tirailleurs saigonnais ayant pris part à la Campagne du Tonkin.

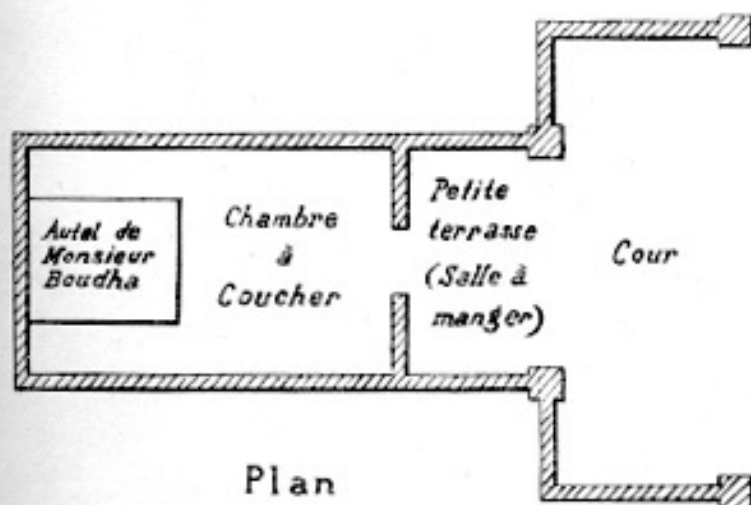


Planche XXIII. — Loffre, Lecornu, Masselin, et autres officiers du Génie à Hanoi, en 1886.

Notre habitation
à
HONG - HOA



Elévation



Plan

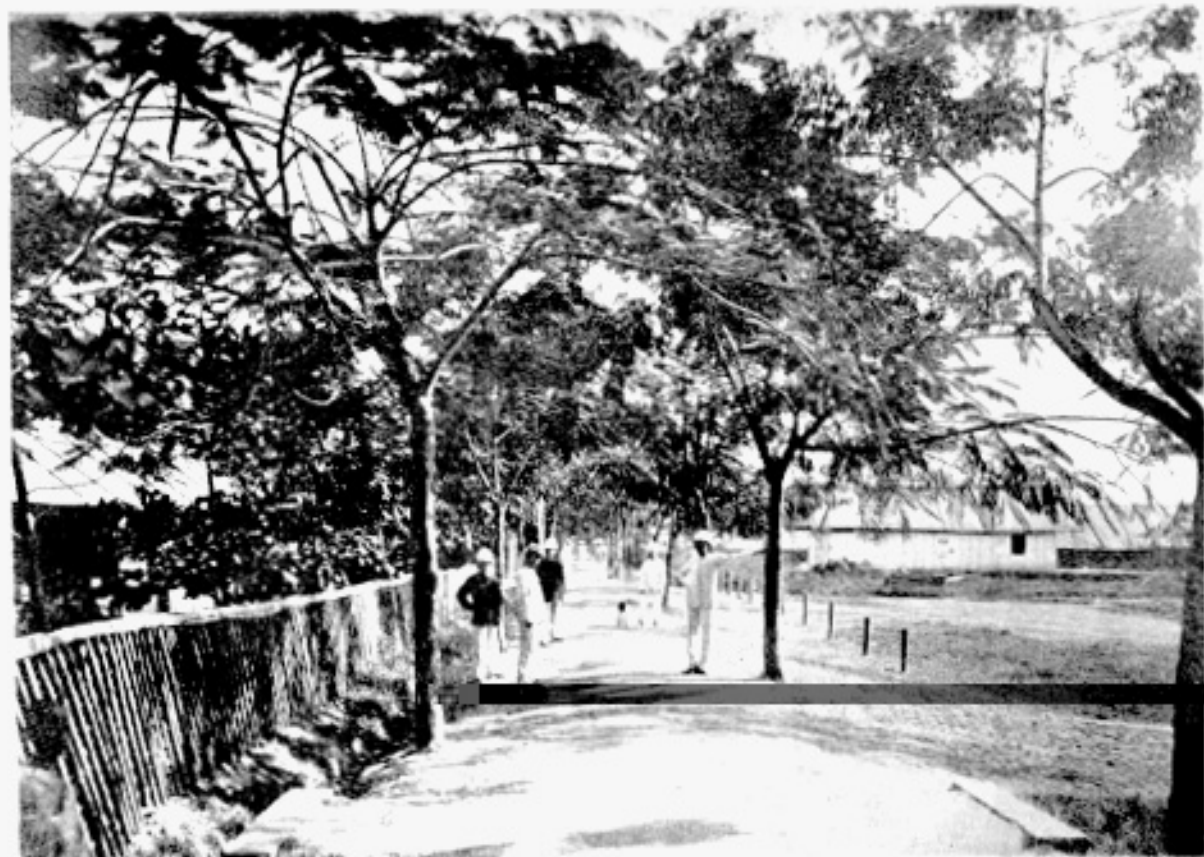


Planche XXV. — La Case des officiers aéroliers, à Hanoi, en Février 1884.



Planche XXVI. — Le Lieutenant Jullien (à gauche) ;
le Capitaine Teillard d'Egry (au centre) ;
le Capitaine Winterberger (à droite).



Planche XXVII. — Cases et mare, au Pont du Papier (Hanoi).



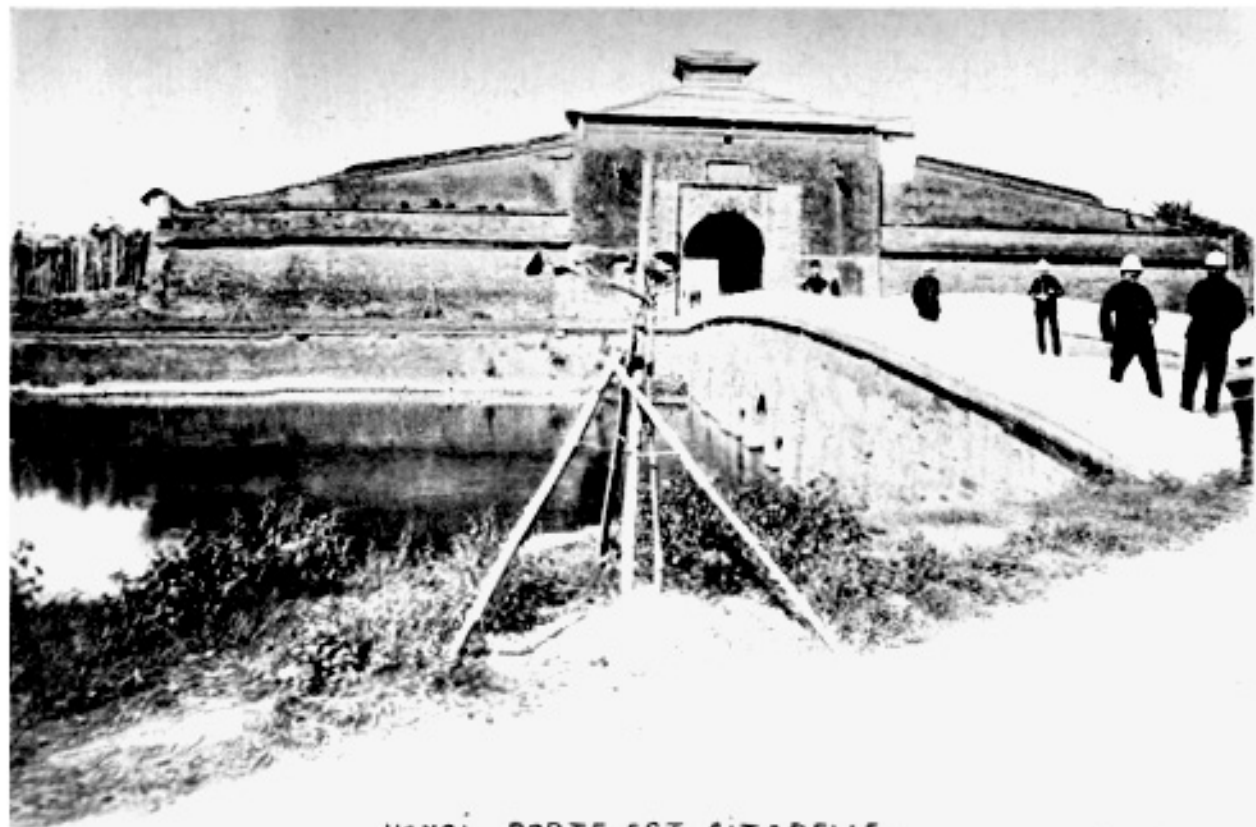
Planche XXVIII. — Escalier de la Pagode royale, dans la Citadelle de Hanoi, en 1886.



Planche XXIX. — Le Petit Lac, à Hanoi, sa Pagode, et la passerelle d'accès, en 1886.



Planche XXX. — Casernes, dans la Citadelle de Hanoi, en 1885 -1886.



HANOÏ. PORTE EST CITADELLE.

Planche XXXI. — Citadelle de Hanoi, porte Est, en 1885.



Planche XXXII. — Grand mandarin en Costume de cérémonie, en 1885.



Planche XXXIII. — Vue de Tourane, en 1885.



Planche XXXIV. — Tourane, le Fortin, en 1885.



Planche XXXV. — Tourane, la Douane, en 1885.



Planche XXXVI. — Palais Thái -Hoà, au Palais de Hué, en 1885.

大南國機密院

為欽國事詔奉本國

大皇帝敕賜

大法國二國督工官遊連中項龍
文銀佩壹枚具有結縈垂纓應佩
示好欽此欽遵輒此欽給須至欽

給者

石欽給

大法國二國督工官遊連執照

建福元年陸月貳拾柒日



Planche XXXVIII. — La tour dite de Confucius, à Hué, en 1885.



Planche XXXIX. — La Capitaine Jullien à son retour du Tonkin, en Octobre 1886.



Planche XL. — Hanoi, porte de la ville, en 1885.



Planche XLI. — Hanoi, Pagode du Grand Bouddha, en 1885.

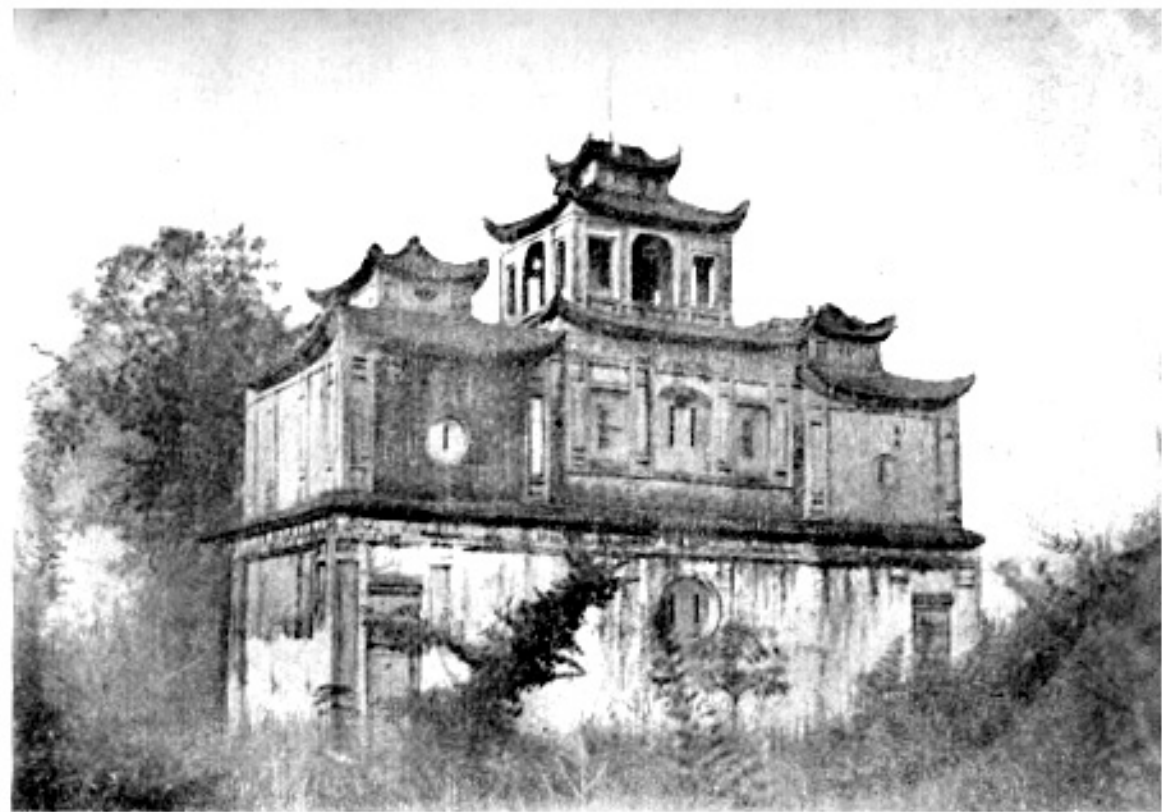


Planche XLII. — Hanoi, Pagode, en 1885.

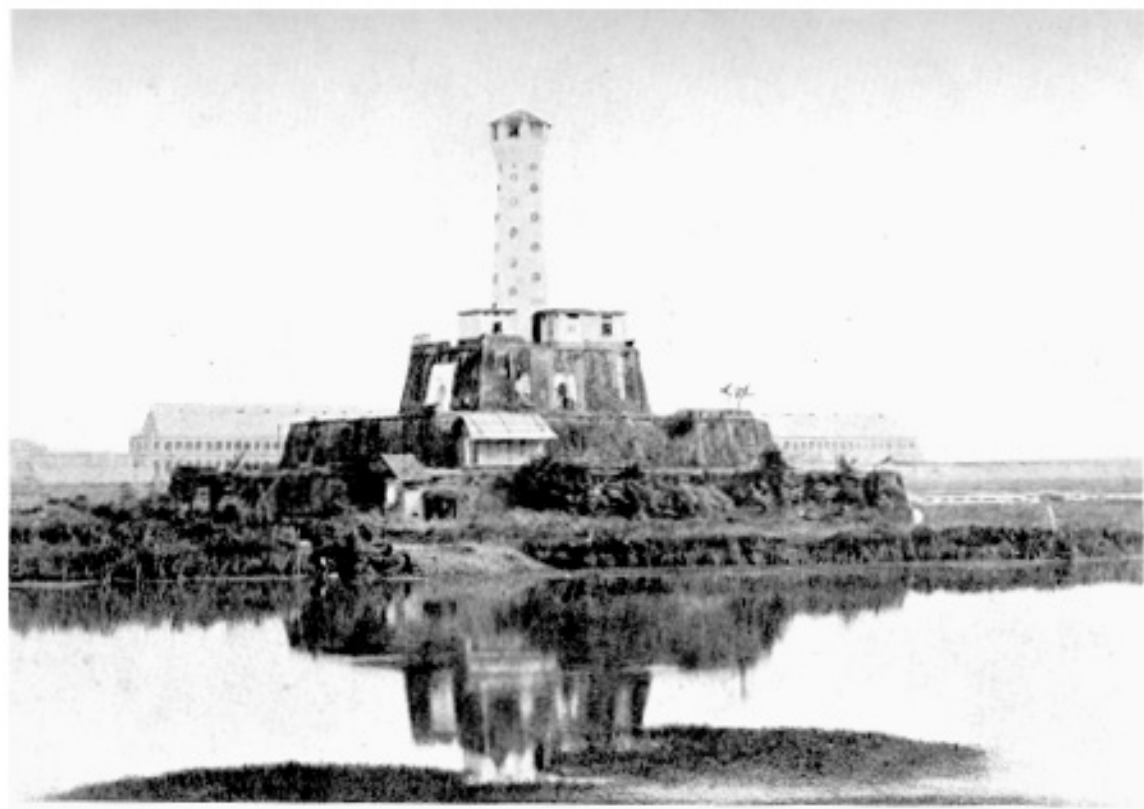


Planche XLIII. — Le Mirator de la Citadelle de Hanoi, en 1886
(peint en blanc, pour servir de signal géodésique).



Planche XLIV. — Hanoi, le Petit Lac, pagode et pont d'accès, en 1886

大南國體部奉

奉國

皇帝勅示茲生下皇第二子因設小筵歌唱誌慶

茲邀 貴駕於本月二十日十一點鐘早惠

臨用手同樂飲此致遵執肅帖布惟

雅鑒

右奉帖

大法國三國官進辭

同慶乙酉年拾月拾捌日

Planche XLV. — Carte d'invitation à une réception au Palais de Hué, en 1885, adressée au Capitaine Jullien.

同慶乙酉年拾貳月初壹日機密院奉本國
皇帝勅大法督工三國官游昨隨副都統大臣同
往廣南山路頗屬艱勞著贈金盤壹面具有
正纓懸佩示勸欽此

機密院恭錄



Planche XLVII. — Entrée du canal de Đông -Ba, à Hué, en 1885.

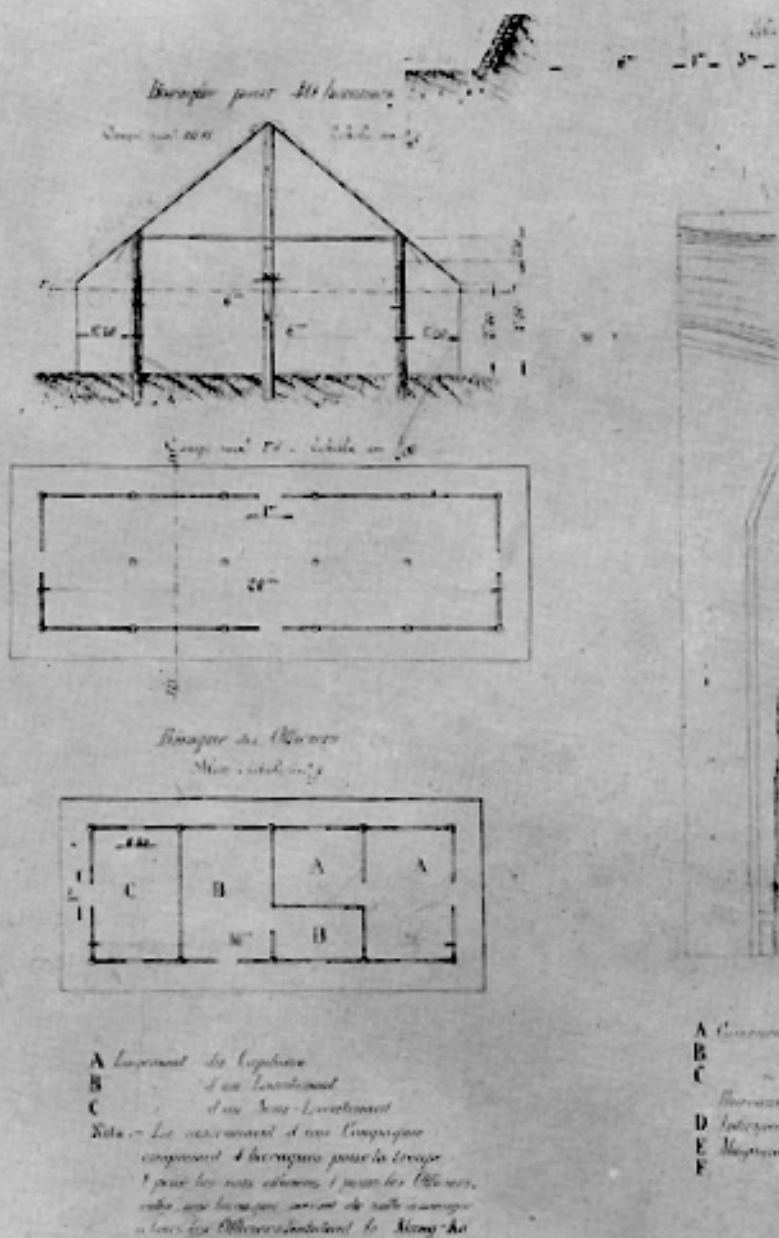


Planche XLVIII. — Les premières constructions militaires
au Mang-Cá, à Hué.

Fig. 1.

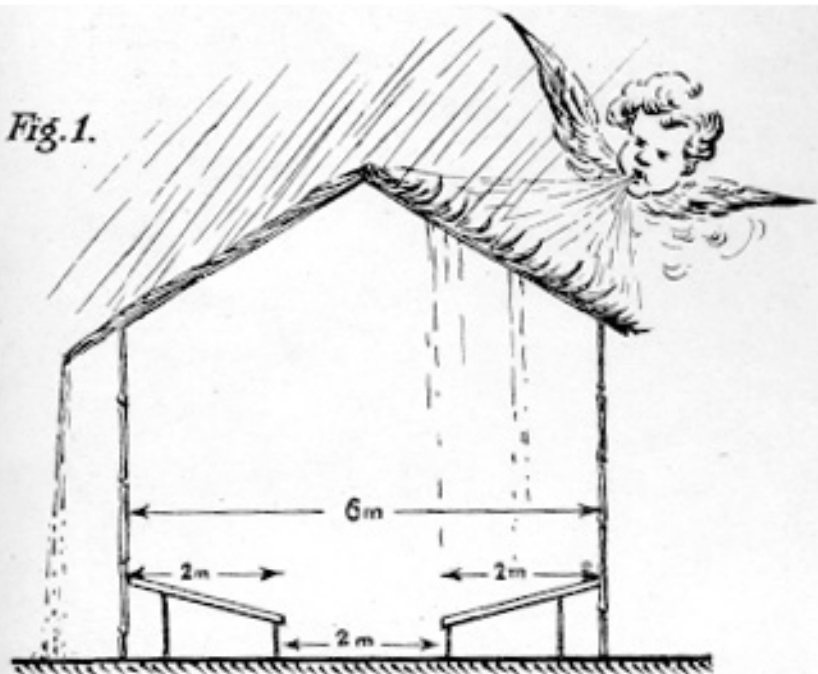
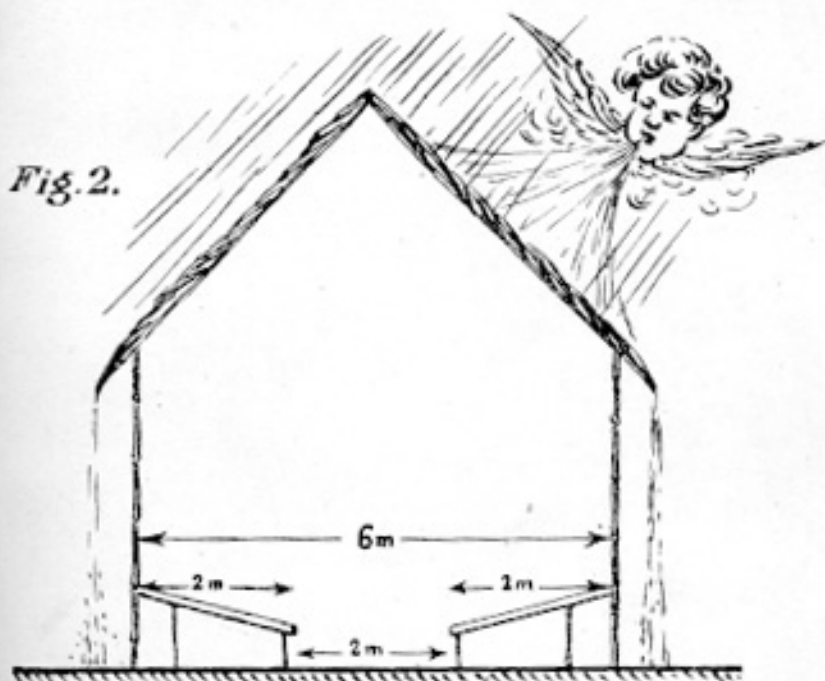
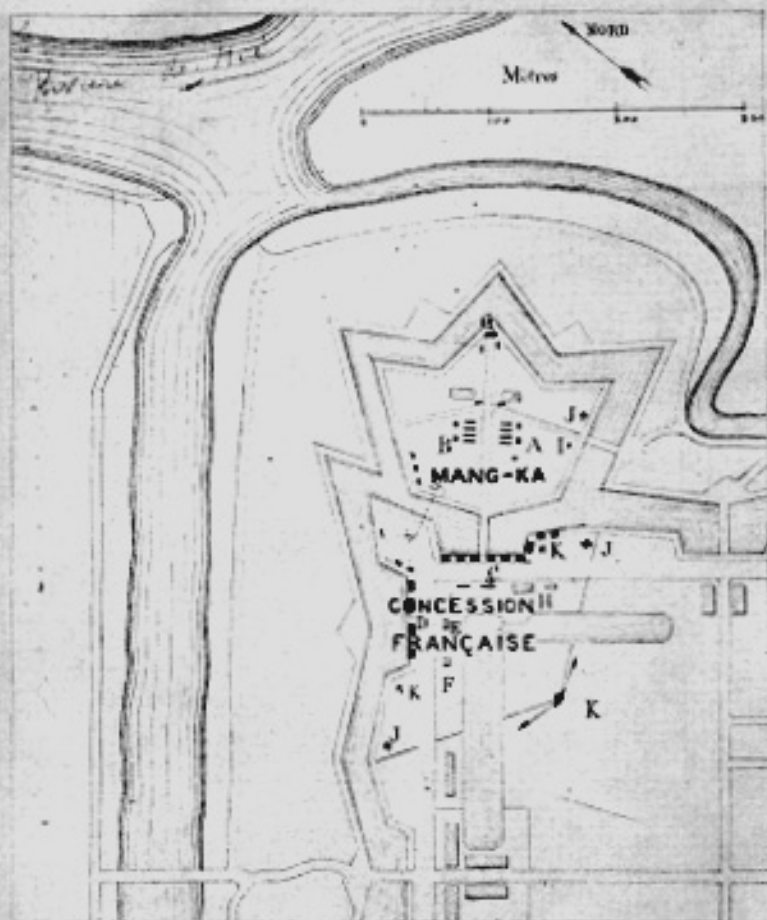


Fig. 2.

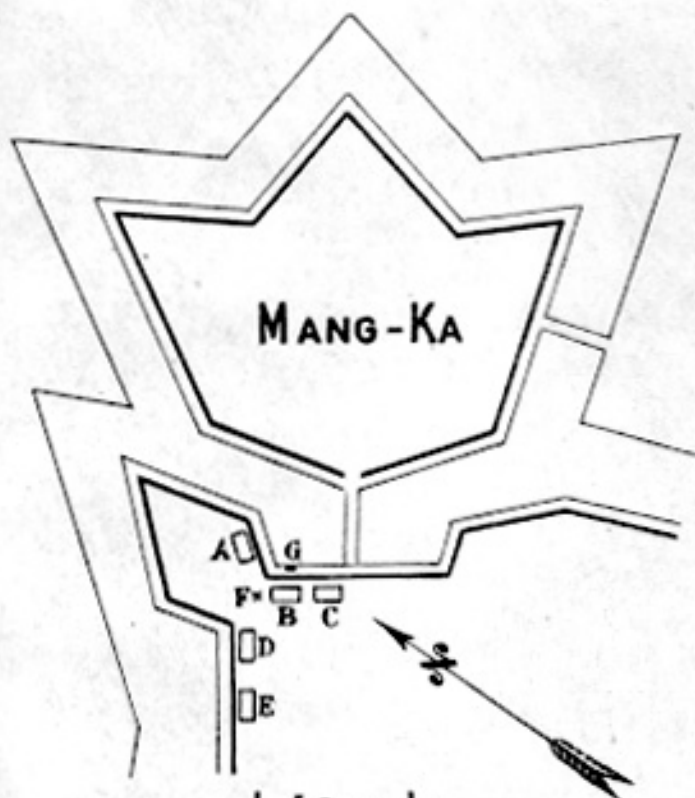




- A Casernement de la 1^{re} Comp^{te}
 B " " 2^{de} Comp^{te}
 C " " d'un peloton 1^{er} et
 Bureaux du génie
 D Infirmerie et sous le d^{re} de service
 E Magasin de vivres
 F " d'Artillerie

- G Logement du Commandant d'Armes
 H Locaux réservés aménagés pour servir
 de magasins aux services militaires
 I Corps de garde
 J Puits de H
 K Côté rive droite

Planche L. — La Concession de Hué, dans son premier état.



Légende

- | | |
|------------------------------------|---|
| <i>A. Case du Père Barthélemy.</i> | <i>F. Point où fut tué le Capitaine</i> |
| <i>B. Case du Génie.</i> | <i>d'Artillerie de Marine.</i> |
| <i>C. Cases des Sapeurs et</i> | <i>G. Créneau, cachette de</i> |
| <i>D. des Sous-Officiers.</i> | <i>M. et M^{me} Brony.</i> |
| <i>E. des Sous-Officiers.</i> | |



Planche LII. — Casernements, à la Concession de Hué, en 1885 -1886.



Planche LIII. — Hué, pavillon des officiers, Près de la Légation, en 1885 -1886.

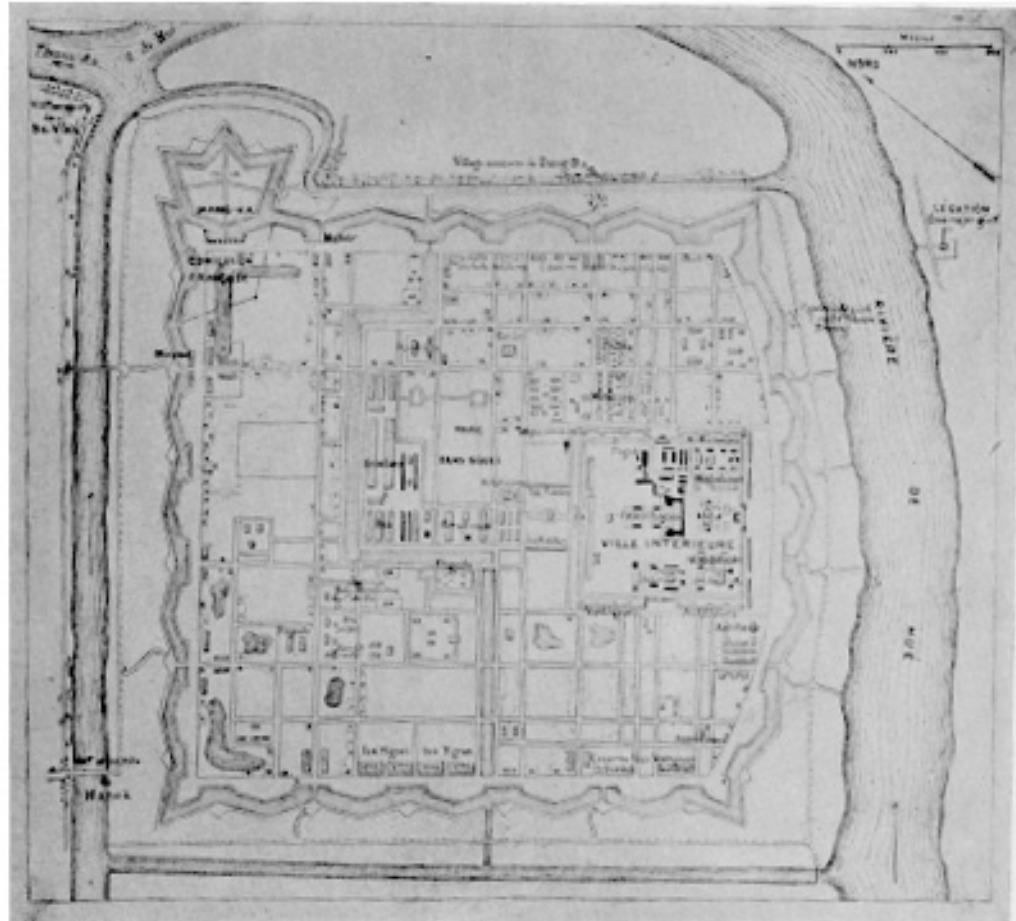


Planche LIV. — Le premier plan de la Citadelle de Hué.



Planche LV. — Pagode royale, à Hué.



Planche LVI. — Le Colonel Jullien, commandant le 7^e Régiment du Génie à Avignon, en mai 1912.



Planche LVII. — Le Général Julien, commandant du Génie de la 3e armée, à Verdun, et son Etat - major.



Planche LVIII. — Le Général Julien, Directeur du Génie au Ministère de la Guerre, en 1918.



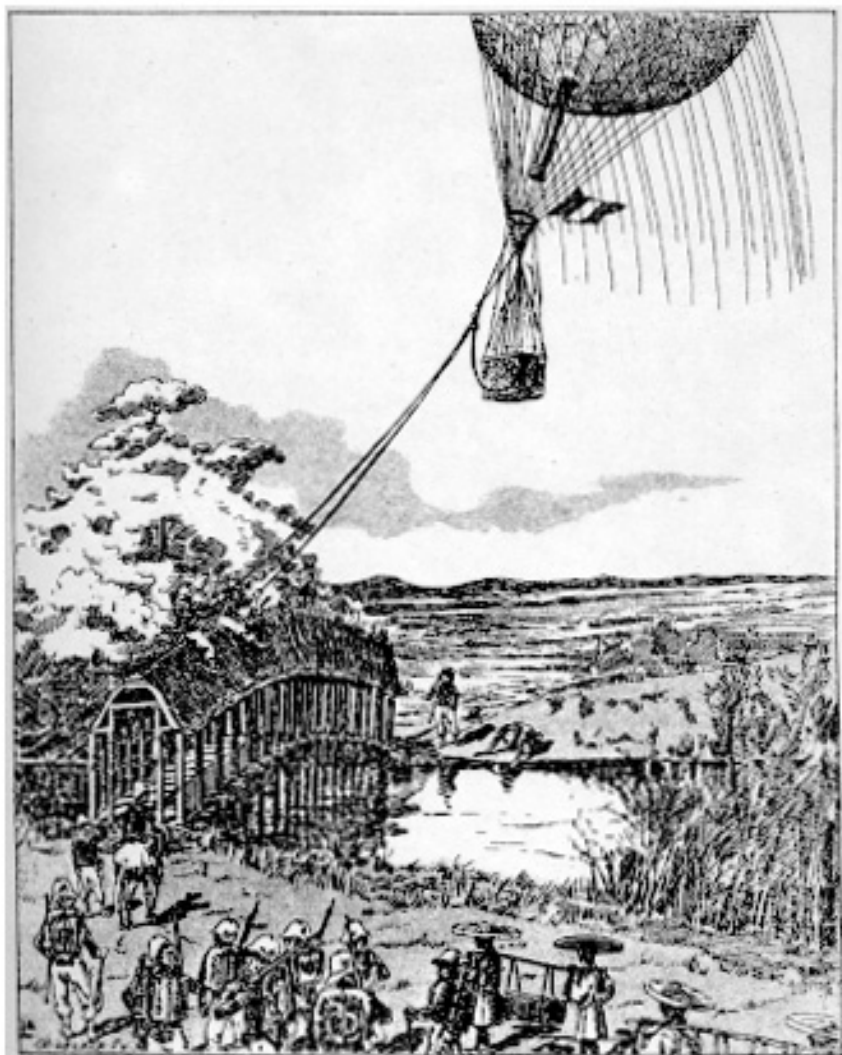


Planche LX. — Le passage d'un pont par le ballon captif pendant
les opérations au Tonkin
(gravure extraite de l'Historique du 1er Régiment du Génie).



Planche LXI. — Le ballon captif.
(Gravure extraite de l'Historique du 1er Régiment du Génie).

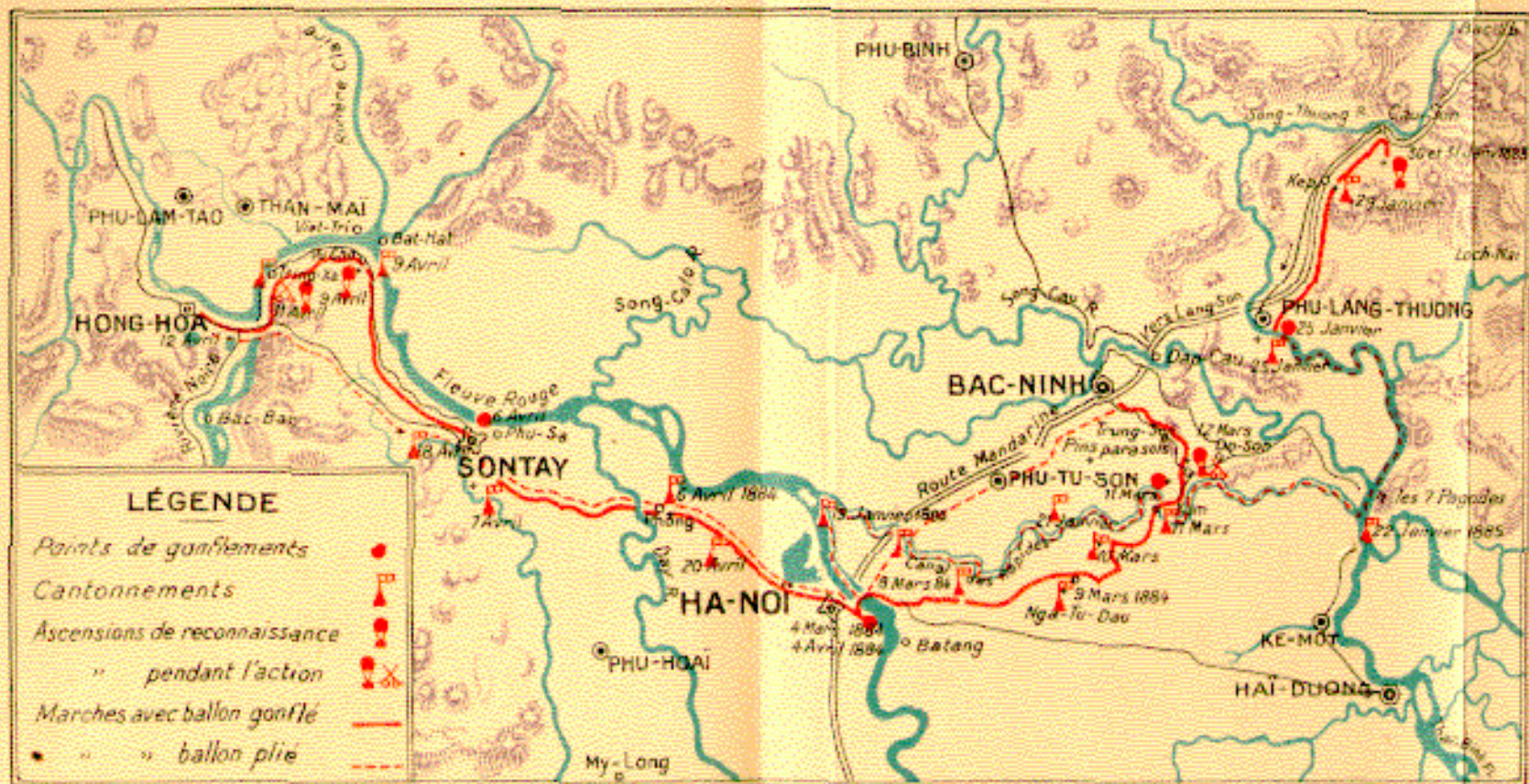


Planche LXII. — Carte des itinéraires suivis par les aéroliers militaires pendant la campagne du Tonkin (1884).

SOMMAIRE

Communications faites par les Membres de la Société.

	Pages
La Chefferie du Génie de Hué à ses origines : lettres du Général Jullien (Annam, Tonkin, 1884-1856)	123

A V I S

L'Assotiation des Amis du Vieux Hué, fondée en Novembre 1913, sous le haut patronage de M. le Gouverneur Général de l'Indochine et de S.M. l'Empereur d'Annam, compte environ 500 membres, dont 350 Européens, répandus dans toute l'Indochine, en Extrême-Orient et en Europe, et 150 indigènes, grands mandarins de la Cour et des provinces, commerçants, industriels ou riches propriétaires.

Pour être reçu membre adrérent de la Société, adresser une demande à *M. le Président des Amis du Vieux Hué, à Hué (Annam)*, en lui désignant le nom de deux parrains pris parmi les membres de l'Association. La cotisation est de 12 \$ d'Indochine par an ; elle donne droit au service du Bulletin, et, lorsqu'il y a lieu, à des réductions pour l'achat des autres publications de la société. On peut aussi simplement s'abonner au Bulletin, au même prix et à la même adresse.

Le **Bulletin des Amis du Vieux Hué**, tiré à 675 exemplaires, forme (fin 1924) 12 volumes in-80, d'environ 4.900 pages en tout, illustrés de 860 planches hors texte, et de 580 gravures dans le texte, en noir et en couleur, avec couvertures artistiques. — Il paraît tous les trois mois, par fascicules de 80 à 120 pages. — Les années 1914-1919 sont totalement épuisées. Les membres de l'Association qui voudraient se défaire de leur collection sont priés de faire des propositions à *M. le Président des Amis du Vieux Hué, à Hué (Annam)*, soit qu'il s'agisse d'années séparées, soit même de fascicules détachés.

Pour éviter les nombreuses pertes de fascicules qu'on nous a signalées, désormais, les envois faits par la poste seront recommandés. Mais les membres de la Société qui partent en congé pour France sont priés instamment de donner leur adresse exacte au Président de la Société, soit avant leur départ de la Colonie, ou en arrivant en France, soit à leur retour en Indochine.

Menu d'accès

- Accès par Volume.
- Accès par l'Index Analytique des Matières.
- Accès par l'Index des noms d'auteurs.
- Recherche par mots-clefs.

RETOUR PAGE
D' ACCUEIL

